This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

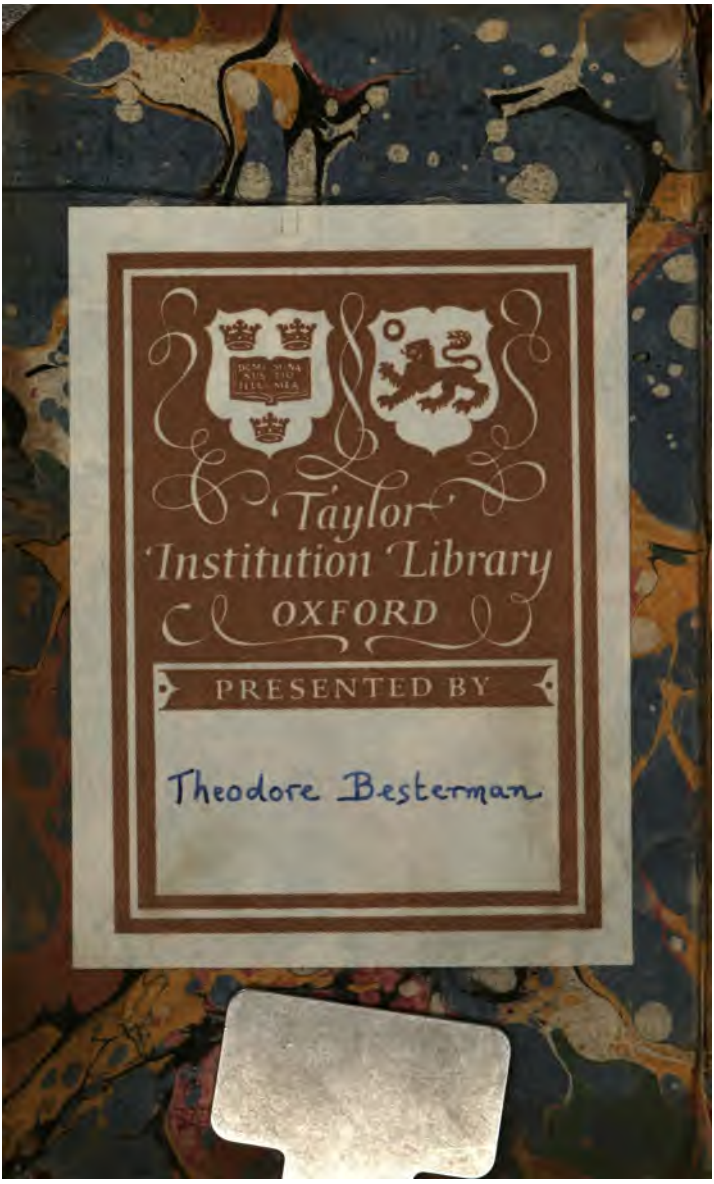
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

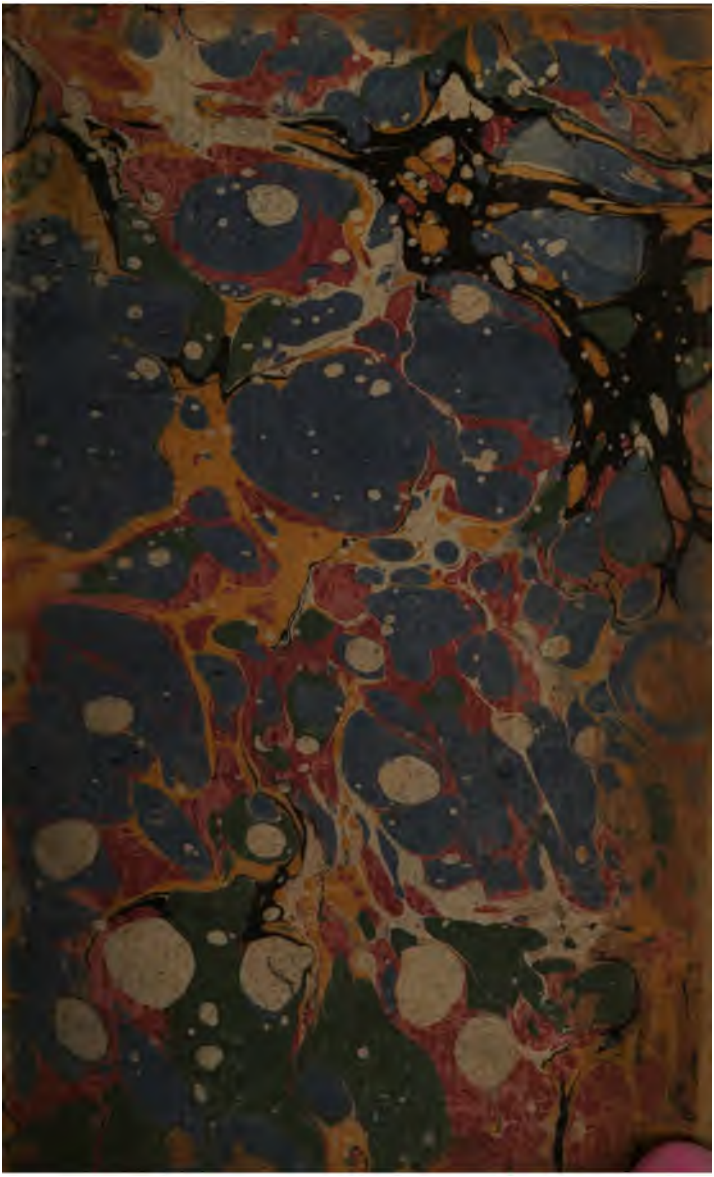
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

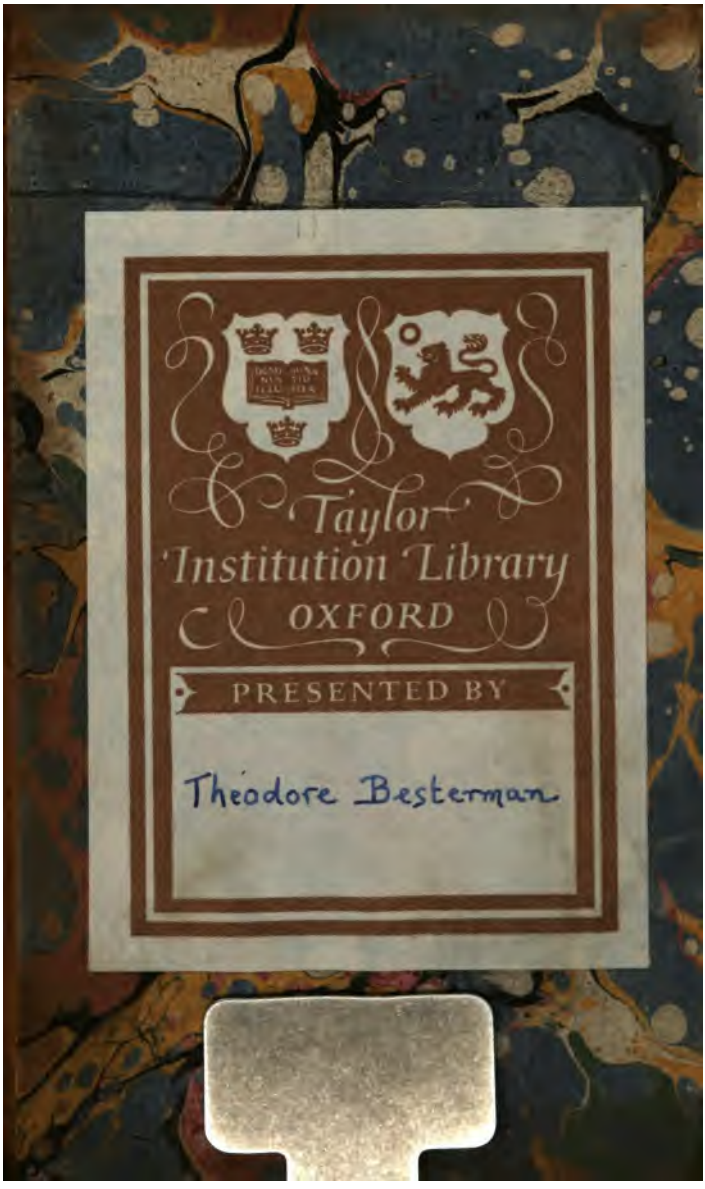
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

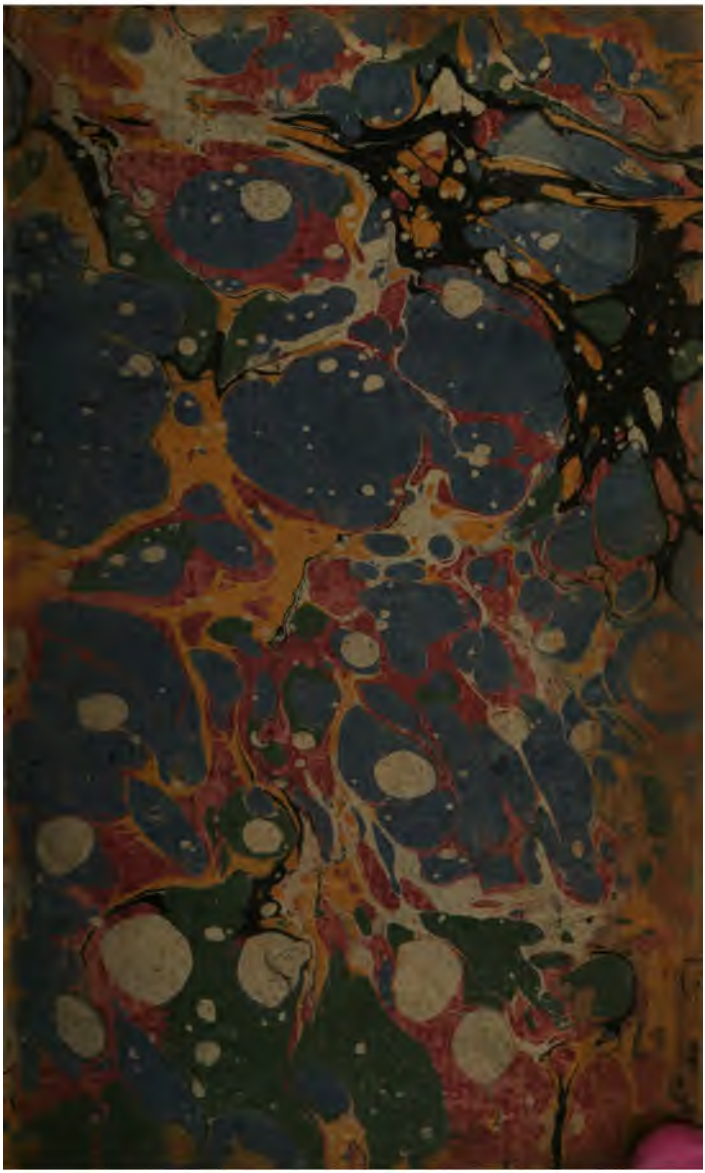
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Theodore Besterman




Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Theodore Besterman



MEMENTO
MORI

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 OCT 91
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Quelque abondans & diſtincts que ſoient mes *ſouvenirs*, je ne croyois pas qu'ils dûſſent jamais paſſer de mon cerveau ſur le papier, & devenir publics par la voie de l'impreſſion. Je ne ſais comment, à force de voir tomber autour de moi une pluie, & quelquefois une grêle d'anecdotes, je me ſuis mis à

relire un journal que j'ai commencé avec l'année MDCCXL, & où, depuis ce temps-là, j'ai noté tout ce qui m'intéreſſoit, ou en général ce qui me paroiſſoit remarquable. Ce journal, uniquement deſtiné à mon uſage particulier, m'a toujours fait beaucoup de plaiſir, & m'a ſouvent été utile pour fixer certaines dates, & pour répondre à diverſes queſtions que me faiſoient ceux qui ſavoient l'exiſtence de ce répertoire. Cependant c'eſt ma mémoire, exercée dès mon enfance & fortifiée par une continuelle habitude, qui a été le principal dépôt.

Je me ſuis donc décidé à rappeller & à rédiger *ces ſouvenirs*, tels qu'on les trouvera dans cet ouvrage.

Les lois que je me ſuis impoſées ont été: 1. de ne rien avancer dont je ne fuſſe certain, & en état de fournir des preuves inconteſtables; 2. de ne mettre à la tête des articles que les noms de perſonnes défuntes, & 3. de ne rien dire à leur désavantage, ni à celui de qui que ce ſoit, laiſſant comme enfoui & enſéveli tout ce qui tiendroit de la chronique ſcandaleuſe, dont le volume auroit

été, ſi je l'avois voulu, plus gros que celui-ci.

Comme ce ſont *mes ſouvenirs*, j'ai eu ſouvent occaſion de parler de moi, & j'en ai parlé, comme j'en ai toujours penſé, c'eſt-à-dire, que je me ſuis repréſenté comme ayant toujours tâché de faire uſage de mes foibles talens, ſans en abuſer.

La bienveillance & la bienfaiſance ont été conſtamment les principes de ma conduite. Si j'ai rapporté certains détails qui pourront paroître minutieux, je crois cependant qu'ils ne ſeront pas ennuyeux.

La mine que j'exploite eſt fort abondante, & pourroit me fournir de quoi continuer & groſſir cet ouvrage. Cela dépendra du ſuccès & de ma vie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'après ma mort on pourra tirer de ma correſpondance, qui actuellement contient au de-là de vingt-mille lettres des ſuites qui ſeront intéreſſantes, & dont j'inſère ſeulement ici quelques échantillons.

Enfin je ne me nomme pas; mais bien loin de me déguiſer, ou de ma cacher, je me dé-

ſigne de manière à ne pouvoir s'y méprendre.

Ce qu'on vient de lire, a été écrit le 30 de mars 1788. Depuis ce temps j'ai été fort irréſolu ſur la publication de cet ouvrage: & je me ſerois décidé pour la négative ſans les inſtances de l'honnête libraire, à qui j'avois donné ma parole, qui l'avoit annoncé & fait des frais à cette occaſion. Je ne crains pas les divers jugemens des lecteurs; le témoignage intérieur m'a toujours ſuffi,

& il doit me ſuffire en cette occaſion plus qu'en toute autre, après la double précaution que j'ai priſe, de n'avancer rien dont je n'aie les preuves à produire, & de ſupprimer tout ce qui pourroit faire de la peine à qui que ce ſoit, même aux perſonnes qui m'ont donné les plus juſtes ſujets de plainte. C'eſt d'ailleurs une façon de penſer & d'agir à laquelle j'ai toujours été fidelle, & je puis dire avec *Crebillon.*

Jamais aucun fiel n'empoiſonna
ma plume.

La *gloriole* n'eſt entrée pour rien non plus dans les choſes que j'ai rapportées. Il eſt de fait, que dès 1732, je ſuis entré en liaiſon avec les perſonnes les plus diſtinguées. Le grand avantage que j'en ai tiré, eſt de rendre des ſervices importans à ceux qui m'en ont paru dignes, en leur procurant des établiſſemens, ou d'autres ſecours; ne me propoſant que le bien de mes ſemblables, dont le plus petit nombre m'a temoigné ſa reconnoiſſance par ſes ſentimens, mes vues n'ayant jamais été intéreſſées, & les autres m'ont ſouvent payé de la plus

noire ingratitude. Je disois une fois au Roi ; *on n'emporte de ce monde que le bien qu'on y a fait.* Il me regarda fixement & prenant un ton animé, il prononça d'une voix forte ces paroles : *vous dites là une grande vérité.* J'ai eu du regret de n'avoir pas ajouté : *c'est-là l'évangile que j'ai toujours prêché, & c'est ce qui doit rendre l'évangile respectable, comme une doctrine de bienfaisance.*

Mais revenons à mon ouvrage. Je commençai donc à livrer du manuscrit pour l'impression ; mais les grands

froids ſurvinrent, j'eus une forte maladie en décembre ; & ſi je n'avois pas tenu quantité d'articles prêts, il n'y auroit pas eu moyen de continuer. Cependant cela m'a empêché de revoir plus exactement ceux que j'ai fournis, & d'y faire encore quelques corrections, ou additions, dont ils peuvent avoir beſoin : j'en reſte donc au mot : *alea jacta eſt* ; & je laiſſe rouler la preſſe, n'attachant aucun prix & n'ayant aucune prétention comme auteur à cet ouvrage, que je ſerois tenté d'apeller *poſthume*.

Et à-propos de *posthumes*, la lecture des *oeuvres posthumes* du Roi m'a encore fait faire un grand nombre d'observations & de réflexions, dont je n'ai mis par écrit que celles qu'on trouve à la fin du tome I. Dans une carrière aussi longue que la mienne, on envisage les choses successivement sous bien des points de vue différens, avant qu'on puisse saisir celui qui est exact & bien développé, ou du moins qu'on croit tel & qui ne l'est peut-être pas. C'est à cet égard qu'il faudroit des siècles de vie; mais le séjour de ce monde n'est pas assez attra-

yant pour les ſouhaiter, & l'on ſe trouve plutôt tenté de dire:

Etoit-ce bien la peine de naître?

Le 15 de janvier 1789.

LETTRES
DE
FRÉDÉRIC II.
ALORS
PRINCE ROYAL.

Ces Lettres ſont liées avec les Souvenirs *qui les ſuivent, & qui leur ſervent de commentaires.*

Lettre I.

à Ruppin, le 27 Mars, 1736.

Monſieur, *) je prens comme une marque particulière de l'attachement que vous avez pour moi, de ce que vous employez tous vos ſoins à m'éclaircir d'une matière, de laquelle vous comprenez facilement qu'il m'importe de beaucoup d'être (non perſuadé) mais convaincu. Je trouve les raiſons que vous m'alléguez très plauſibles & bonnes, & je remarque par tout ce que vous m'écrivez que vous étes charmé d'avoir une ame im-

*) M. *Achard*, Paſteur à Berlin depuis 1724, qui avoit formé des liaiſons avec le Prince aux repas chez Me. de Rocoulle.

mortelle. A la vérité vous avez lieu d'en être ſatisfait, (ſi vous appellez la penſée & le raiſonnement l'ame). Votre ame vous fait beaucoup d'honneur & vous vaut les applaudiſſements de tout le monde.

Mais venons au ſujet de votre lettre. Je vous demande, Monſieur, ſi vous avez une idée de ce que c'eſt que penſée ſans organes, ou pour m'expliquer plus clairement, ce que c'eſt qu'une exiſtence après la deſtruction de votre corps. Vous n'êtes jamais mort: ainſi vous ne ſavez ce que c'eſt que de mourir, que par ce que la triſte expérience ne vous apprend que trop ſouvent. Vous voyez que, quand la circulation du ſang s'arrête, & que les humeurs fluides du corps ſe figent & ſe ſéparent des ſolides; vous voyez, dis-je, que la perſonne eſt morte, qui un moment auparavant étoit en vie. Ce ſont des choſes ſur leſquelles vous pouvez raiſonner; mais de ce que la penſée de cette perſonne eſt devenue, & de ce que cet être eſt devenu qui l'animoit, il ſeroit impoſſible d'en pou-

voir rendre compte. Vous n'êtes jamais mort, & puisque vous vivez, l'orgueil humain, la vanité vous flattent de ſurvivre à la deſtruction de votre corps, & je vous dirai naturellement que je crois, que la ſageſſe du Créateur nous a donné une raiſon pour nous ſervir dans les différentes circonſtances de la vie où nous ne pourrions ſubſiſter ſans elle, & qu'il eſt auſſi peu contraire à la juſtice de Dieu de nous anéantir après la mort, (car étant anéantis, il ne nous fait aucun mal) que de permettre l'entrée du péché dans le monde.

Vous avancez une choſe, dans la ſuite de vos réflexions, qui pourroit fournir à des perſonnes plus habiles que moi des armes bien fortes pour vous combattre: c'eſt en ce que vous dites la matière diviſible à l'infini. Si vous poſez cela pour principe, vous pouvez compter que l'on vous prouvera d'une manière indubitable le contraire de votre propoſition.

Je lis à préſent la métaphyſique du plus fameux philoſophe de nos jours, du ſavant Wolff, dont le principe fondamental de l'exiſtence & de l'immortalité de l'ame eſt fondé ſur des êtres indiviſibles.

Il dit, (& je crains fort que ſon argument perdra infiniment de ſa force paſſant par mes mains, mais vous pouvez aller puiſer à la ſource) que diviſant la matière tant que l'on voudra, à la fin on trouvera un point indiviſible: mais diviſez-le encore par un effort d'imagination, enfin il ſera entièrement indiviſible; ſans quoi vous ne diviſeriez pas, mais vous diſſoudriez. Alors il dit: tous ces êtres indiviſibles ont été créés à la fois par un ſeul acte de la volonté de Dieu. Mon ame eſt un être indiviſible. Or, ayant été créée à la fois, & par un ſeul acte de la volonté de Dieu, & n'ayant par conſéquent aucunes parties qui puiſſent ſe ſéparer, elle ne ſauroit être anéantie que par un ſeul acte de ſa volonté. Enſuite il dit que la matière & tout corps eſt compoſé d'êtres indiviſibles,

mais différents de celui-là; & quand ces êtres indiviſibles ſe ſéparent, c'eſt ce que nous appellons corruption; mais que ces choſes indiviſibles, bien loin de s'anéantir, ne font que changer de forme & de figure.

C'eſt par les lumières de ce nouveau flambeau que j'eſpère d'avoir une certitude d'une vérité dont j'entrevois déjà la clarté. Je vous ai des obligations infinies de la manière circonſpecte dont vous parlez de M. de Voltaire; & vous honorez votre miniſtère en entrant dans la pratique d'un de ſes caractères les plus eſſentiels, j'entends la douceur. Mrs. de Trévoux, & les Théologiens de cette communion, accoutumés à établir leurs dogmes par la violence, ne ſavent les ſoutenir qu'en couvrant d'injures ceux qui oſent les contredire. Je ſuis avec bien de l'eſtime,

Monſieur,

Votre très affectionné,

Frédéric.

Lettre II.

à Rheinsberg, le 8 Juin 1736.

Monſieur, *) ſi quelqu'un fut jamais ſurpris, c'étoit moi à la lecture de votre lettre, où, par un hazard inopiné, je me vis érigé en Cenſeur & en Critique. Jamais, Monſieur, je n'ai eu l'ambition de l'être; & ſi pareille penſée me fut venue, la connoiſſance que j'ai de l'infériorité de mes forces l'auroit bientôt ſupprimée.

Un Cenſeur & un Critique judicieux doit être un homme qui, à beaucoup de bon ſens & de lumières, joigne une érudition complète, & qui, diſtinguant parfaitement le vrai du faux, le meilleur du bon & la véritable valeur des choſes du brillant éblouiſſant d'un clinquant faſtueux, ne ſache pas ſeulement corriger des fautes & relever des défauts, mais principalement il eſt de l'eſſence d'un bon Critique qu'il ſache enſeigner le véritable chemin à ceux qui l'ont manqué:

*) M. *Achard.*

et c'eſt ce que j'ignore. Non pas que je penſe en aucune manière que vous ayez beſoin d'être critiqué & redreſſé : en cela je diſtingue très bien votre modeſtie, (qualité qui vous attirera dans tous les ſiècles & de tous les êtres penſants une approbation générale) ; c'eſt elle qui vous fait dire que vous en avez beſoin. Il eſt d'une grande ame de reconnoître que l'on peut faillir, & ſe croire parfait eſt le ſuperlatif de la folie.

Mais, d'un autre côté, un excès de modeſtie peut dégénérer en timidité : & c'eſt un venin contre lequel je crois devoir vous donner l'antidote. Si le ſuffrage de perſonnes d'un certain caractère peut vous en préſerver, vous pouvez entièrement compter ſur le mien, ayant dès mes jeunes ans eu un penchant inſurmontable pour le bon & pour le beau, qui m'a déterminé en votre faveur dès les premiers diſcours que je vous ai entendu prononcer. Je ſuis dans les mêmes ſentiments où j'étois alors, & je ne crois pas avoir eu lieu d'en changer. Mais ſi le dernier

ſermon que je vous ai entendu prononcer n'étoit pas de la force des précédents, vous m'en donnez de très bonnes raiſons; & j'avoue que je connois par moi-même que l'eſprit de l'homme n'eſt pas toujours dans une égale aſſiette. Parvenu au point où vous êtes, il eſt impoſſible d'entaſſer merveilles ſur merveilles. Mais, puiſque vous me parlez ſi franchement dans votre lettre, je croirois pécher contre les lois de la ſincérité, ſi je ne vous diſois pas naturellement mon ſentiment. J'avoue qu'il y avoit une concluſion dans votre ſermon que je n'ai pas bien compriſe, & qui, je crois, auroit beſoin de commentaire pour la rendre claire & nette. Vous parliez du fanatiſme qui auroit pu déterminer les Apôtres à adhérer à la miſſion du Sauveur; &, ſi je ne me trompe, vous vous ſerviez de cette expreſſion: *Qui dit que les Apôtres ont été des fanatiques, eſt fanatique lui-même.* L'autorité que vous donnoit la chaire vous faiſoit prononcer ces paroles avec aſſez de hardieſſe; & votre troupeau qui vous en

croit ſur votre foi; ne demandoit pas d'autre raiſon; mais, ſur les bancs, je crois que cela ne concluroit rien, à mon avis.

Vous me demandez matière pour deux ſermons que vous voulez en ma faveur travailler & les prononcer en ma préſence. Je vous en ſuis infiniment obligé; & comme j'aime à faire tendre toutes les choſes extérieures à un certain but dont je tire avantage, je vous prierai de prêcher premièrement ſur ce texte: *Ces paroles nous ont été données de Dieu*, pas davantage, & d'établir la poſſibilité, les caractères & la vérité de la révélation; & le ſecond ſur ces paroles; *La croix de Chriſt eſt en horreur chez les Juifs & ridicule aux Payens:* & de prouver premièrement la néceſſité de ſa miſſion, la vérité des Oracles qui l'ont annoncé, & ſi l'on oſe parler ainſi, la raiſon qui a déterminé le conſeil de Dieu à choiſir ce genre de rédemption préférablement à un autre; & pour votre troupeau, l'application des devoirs qui ſuivent de la foi en Chriſt.

J'avoue, Monſieur, que j'attends une grande édification des peines que vous vous donnerez, car j'ai le malheur d'avoir la foi très foible, & il me la faut étayer ſouvent par de bonnes raiſons & des argumens ſolides. Vous ajouterez une obligation à celles que je vous ai déjà des ſoins que vous vous êtes donnés pour prouver l'exiſtence & l'immortalité de l'ame; & j'en ſerai, s'il ſe peut, avec plus d'eſtime,

Monſieur,

Votre très affectionné
Fréderic.

Lettre III.

à Rheinsberg, le 30. Janv. 1737.

Monſieur. *) L'ode qui accompagne cette lettre, & que je viens d'achever m'a ſemblé aſſés convenable à vous être envoyée à cauſe

*) M. *Iſaac de Beaufobre.* On apprendra dans mes *Souvenirs* à le connoître, auſſi bien que les autres perſonnes mentionnées dans ces lettres.

de la matière qu'elle traite. Il s'agit des bontés dont le Créateur nous comble sans mesure: c'est un lieu commun à la vérité; mais qui peut-être ne vous paroîtra point tel, quand vous jetterez les yeux sur cette pièce.

Je me suis efforcé de peindre Dieu tel que je le crois, & tel qu'il est. La bonté fait son caractère; je ne le connois que par ses grâces: comment pourrois-je le défigurer malicieusement, & lui donner un caractère barbare & cruel, tandis que tout ce qui m'entoure me parle de ses faveurs? Ma plume, bien loin de démentir mon cœur, tâche de le seconder de toutes ses forces; je tâche de rendre Dieu aussi aimable aux autres qu'il me paroit, & de leur inspirer la même reconnoissance pour ses bienfaits dont je me sens pénétré. Je vais même plus loin; j'ose entreprendre l'apologie de Dieu en cas qu'il n'ait pas trouvé à propos d'accorder l'immortalité à l'ame, & je finis par alluder du bien qu'il me fait à présent sur celui qu'il me fera dans

l'avenir. Voilà l'abrégé du plan que je me ſuis propoſé; c'eſt à vous à voir ſi je l'ai bien rempli. Je ſens bien qu'il n'eſt pas poſſible à de foibles mortels de parler dignement du Créateur du ciel & de la terre; je ſens mon inſuffiſance ſur cette matière, mais bien loin de me rebuter par-là, je m'anime de nouveau à marquer ma vive reconnoiſſance au Dieu de qui je tiens tout, & envers qui perſonne ne peut jamais ſatisfaire à tous ſes devoirs.

Vous trouverez peut-être des endroits dans cette ode qui ne vous paroîtront pas conformes à la Confeſſion d'Augsbourg, mais j'eſpère bien, Monſieur, que vous croirez que l'on n'a pas beſoin de Luther ni de Calvin pour aimer Dieu.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

Monſieur,

Votre très affectionné

Fréderic.

Lettre IV.

à Berlin, ce 11. de Mars, 1736.

Mon cher *Quinze-vingt.* *) Comme je pars demain pour m'en retourner a Ruppin, & que par ce voyage je m'éloigne plus de vous que je ne le ſuis à préſent, je le conſidère comme un redoublement d'abſence; c'eſt pourquoi je prends congé de vous avant que de partir, eſpérant que vous aurez bien reçu ma dernière, & que votre voyage finira au plûtôt.

Mon cher *Quinze-vingt.* Je me crois obligé de vous rendre compte de la manière dont j'ai paſſé mon tems pendant que j'ai été ici. Premièrement j'ai fait beaucoup de riens, qui ne méritent aucune attention; en-

*) M. le Comte *de Manteuffel*, alors fort lié avec S. A. R. Il s'étoit donné à lui même ce ſurnom, pour marquer qu'il ne prétendoit pas enſeigner & éclairer le Prince, n'étant lui-même qu'un aveugle.

ſuite j'ai fait d'autres choſes qui ne ſont pas de beaucoup plus de valeur, comme de me faire peindre, de me promener, de boire, manger, &c. Mais ce que j'ai fait de meilleur c'eſt d'avoir achevé un tome de Rollin, d'avoir mis le nez dans les ouvrages de Wolff, & d'avoir entendu prêcher Monſ. de Beauſobre. Je ſors de ſon ſermon, & la fraiche idée que j'en ai, m'en fera rapporter les points principaux, comme méritant de parvenir jusques à vous.

Le but de ſon ſermon étoit, de dévoiler les cauſes qui avoient empêché les Phariſiens & les Sadducéens d'adhérer à la miſſion de notre Seigneur; de-là il prend occaſion d'en déduire les raiſons; ſavoir, la prévention orgueilleuſe des Phariſiens, leur avarice jointe à l'eſprit de gouvernement, & en troiſième lieu, le déréglement de leurs mœurs.

Enſuite il fait un expoſé de la doctrine des Sadducéens, ce qui lui fournit tout naturellement l'occaſion de traiter le dogme

de

de l'immortalité de l'ame, qu'ils révoquoient en doute. Il continue par faire voir la supériorité de la doctrine & de la morale de Jésus-Christ à la leur; il effleure ensuite légèrement la comparaison des Pharisiens & des Scribes, avec les Pontifes & les Evêques de l'église Romaine, & il conclut son discours par une exhortation à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité de n'en jamais abuser, mais de s'en servir conformément aux lois de Dieu & aux lois humaines.

La mort de Mr. *Forneret*, dont il étoit chargé de faire l'oraison funèbre, lui a fourni en même tems l'occasion de faire le plus beau panégyrique du monde; Monsr. *Forneret* est bienheureux d'être tombé en de pareilles mains; je le trouverois un très-grand homme, n'eut-il eu que le quart des vertus & des belles qualités, que Mr. *de Beausobre* lui approprie. Par l'attention que j'ai eue à ce sermon, vous pouvez juger qu'il m'a beaucoup plû.

Monſ. *de Beauſobre* a l'air d'un Docteur de la loi; il enſeigne avec une noble hardieſſe; l'on voit qu'il eſt maître de la matière qu'il traite, quoiqu'il ait près de quatre-vingts ans; il joint une belle parrhéſie à une éloquence achevée & la juſteſſe des expreſſions à la force du raiſonnement. Il ſeroit à ſouhaiter que quinze luſtres paſſés ne l'euſſent pas privé des dents, ce qui fait, qu'il a de la peine à prononcer diſtinctement, & que les auditeurs ſont obligés de prêter une double attention à ſon diſcours.

Après tout, *c'eſt le plus grand homme qu'il y ait dans le païs, & qui mérite certainement qu'on l'entende & qu'on l'admire.* Quelle fineſſe de penſées! quels tours arrondis! & le tout amené & conduit avec toute l'adreſſe du monde à ſes fins.

Comme vous le connoiſſez particulièrement, vous me ferez un grand plaiſir de lui dire, que *je me range du côté de ſes admirateurs*, & que ſon diſcours non ſeulement a frappé

mon eſprit, mais que mes oreilles ont eu leur part à ce plaiſir, ayant été flattées d'une manière bien agréable par les traits achevés d'éloquence, dont tout ce ſermon étoit parſemé.

En cas que vous n'ayez pas été à l'égliſe, cette ſemaine, ma lettre vous vaudra un ſermon; mais il faudroit être Mr. *de Beauſobre*, pour vous y faire trouver toute la beauté que j'y ai trouvée.

Je finis une lettre qui pourroit paſſer pour une épître, ſi je l'allongeois encore d'une page, & je crains fort, que ſa lecture ne vous faſſe bâiller comme un ſermon de prône; mais la coutume donne de l'effronterie. Je vous ai fait bâiller plus d'une fois, & enhardi par votre indulgence, je me trouve toujours dans le cas de récidiver. Pardonnez-le moi, comme une faute qui ne vient que du plaiſir que je trouve à converſer avec vous, & à vous aſſurer, à la fin de tout ce galimathias, d'une vérité fort claire & &

évidente, qui eſt la parfaite eſtime avec laquelle je ſerai toujours,

Mon cher *Quinze-vingt*,

Votre très fidèlement affectionné ami

Frédéric.

Lettre IV.

à Rheinsberg, ce 17. Févr. 1738.

Madame. *)

Je me ſouviens des torts que la manche zélée d'un certain Prêtre **) fit un certain mercredi ſur vôtre buffet, ſoit par un motif de ſcandale que le petit volume des verres lui donnoit, ſoit parceque ſa philoſophie abhorre le vide. Enfin, quelle que ſoit la raiſon qu'il a eue, vous vous ſouviendrez toujours, Madame, que vos verres furent caſſés. C'eſt un évènement qu'il eſt néceſſaire de vous rapeller, puisqu'il me fournit aujourd'hui l'agréable prétexte de vous écrire.

*) Madame *de Roconlle*. **) M. *Achard*.

Votre échanſon, Madame, cet indigne membre de votre ordre joyeux, ne pouvant manifeſter ſon zèle pour la compagnie dont vous êtes la protectrice, qu'en reſtituant les ſujets de ſa domination que cet ardent Eccléſiaſtique a détruits, votre échanſon, dis-je, s'ingère à vous envoyer le préſent le plus fragile qu'on puiſſe faire, excluſivement de la faveur des Rois.

Recevez ces verres, Madame, comme une marque de mes attentions, & comme un tribut que je rends au révérend Collège des mercredis. J'eſpère que la taille de ces verres les garantira de l'aventure déſaſtreuſe de leurs prédéceſſeurs. Vous en uſerez à tel uſage qu'il vous plaira. Je ne prétends point qu'ils ſoient conſervés comme le feu des Veſtales, je me flatte même qu'en peu leur nombre ſe trouvera diminué. Vous penſerez alors à moi, & vous me donnerez lieu de répéter l'envoi que je vous fais à préſent.

Il me ſemble d'entendre le *Marquis* & *Truchſes* s'écrier, que je ferois bien mieux

d'avoir ſoin du Champagne que de verres vides, clairs, nets & bien rincés. Ils n'ont pas tout à fait tort, j'en conviens; je tâcherai de profiter de l'avis, entre lequel tems je les renvoie aux cruches de Cana dont l'eau fut changée en vin délicieux. Je leur ſouhaite de tout mon cœur un ſemblable miracle pour le ſalut de leur ame & de leur corps, & à vous, Madame, de la ſanté, de la bonne compagnie & la continuation de votre aimable enjouement, qui vous rend les délices de la jeuneſſe.

Je ſuis avec tous les ſentimens d'eſtime, d'amitié, de conſidération & de reconnoiſſance,

Madame,

Votre très fidèlement affectionné ami

Fréderic.

SOUVENIRS
D'UN
CITOYEN.

Mr. Antoine Achard, né à Genève en décembre 1696, d'une famille originaire du Dauphiné, avoit fait avec ſuccès ſes études de philoſophie & de théologie, ſe deſtinant principalement à une chaire de Profeſſeur, mais cultivant en même temps les talens qu'il avoit pour la prédication. Il fit un voyage à Paris, & s'y trouvoit dans le tems du fracas cauſé par le ſyſtème de *Law*. Une place de Paſteur à Berlin étant venue à vaquer en 1723 par la mort de Mr. *David Ancillon*, Chapelain du Roi & Paſteur de l'égliſe du Werder, il fut invité par ſes amis (principalement par M. *de Boiſtiger*, mort Paſteur de l'égliſe de la Fridericſtadt en 1744) à venir ſe mettre ſur les rangs. Il arriva vers Pâques 1724, & prêcha au Werder deux ou trois fois avec un grand applaudiſſement. Son bel extérieur, ſa déclamation impoſante & le mérite de la nouveauté enlevèrent les

ſuffrages du plus grand nombre des auditeurs. M. *Lenfant* étoit alors ſur ſon déclin; il ne prêchoit plus qu'avec beaucoup de nonchalance, abſorbé dans la compoſition de ſes grands ouvrages. On fit une élection, où Mr. *Achard* eut la pluralité des voix, balancée cependant par celles des partiſans de Mr. *Manaſſé Ancillon*, fils aîné du Paſteur défunt, & qui avoit ſervi & ſoulagé ſon père d'une manière très édifiante pendant les infirmités qui précédèrent ſa fin. Mr. *Achard*, domicilié à Berlin, y forma les liaiſons les plus diſtinguées, & fut continuellement en rélation avec la Maiſon Royale, les Miniſtres & les Seigneurs & Dames de la première diſtinction. Ayant fait un mariage avantageux qui le mit dans l'opulence, cela lui donna encore plus de relief. Il fit en 1780 le voyage de Genève, accompagnant Mr. le Comte de *Finkenſtein*, aujourd'hui premier Miniſtre du Cabinet. Après ſon retour, il continua de vivre avec les perſonnes diſtinguées qu'il avoit fréquentées auparavant; & de ce

nombre fut Madame *de Rocoulle*, qui avoit été Gouvernante de la Maiſon Royale, & pour qui ſes auguſtes éleves conſervoient la plus tendre affection. C'eſt là où Mr. *Achard* fut connu du Prince Royal, depuis *Fréderic II*, étant admis aux ſoupers que faiſoient avec lui chez Madame *de Rocoulle* ceux qu'elle jugeoit les plus propres à lui plaire. M. *de la Chetardie*, alors Envoyé de France à Berlin, y figuroit principalement. C'eſt donc à la ſuite de cette connoiſſance que nâquit la correſpondance dont nous avons fourni ci-deſſus deux lettres d'après les manuſcrits originaux.

Mr. *de Beauſobre* le père, dont nous parlerons ſéparément étant mort en 1728, la place de Conſeiller du Conſiſtoire Supérieur revenoit ſuivant l'ancienneté à ſon fils, *Charles Louis*, Paſteur à Berlin; & après lui, il y avoit encore trois Paſteurs qui précédoient M. *Achard*. Cependant lorsqu'on préſenta au Roi la nomination de Mr. *de Beauſobre*, au lieu de la confirmer, il mit: *Achard ſoll's haben*. Le Roi étoit fort prévenu contre

M. *de Beauſobre*, à cauſe de pluſieurs démarches peu meſurées par leſquelles il l'avoit importuné & comme harcelé précédemment. Et après lui, il ne connoiſſoit que M. *Achard* qu'il avoit eu ſouvent occaſion de voir à l'occaſion de baptêmes on d'autres fonctions eccléſiaſtiques chez les Grands. Quoiqu'il en ſoit, M. *Achard* qui n'avoit point recherché cette place, ni même imaginé qu'elle dût lui être conférée, ne pouvoit non plus la refuſer; & il écrivit au Roi une lettre de remerciment. La réponſe qu'il reçut, & dont nous avons auſſi l'original ſous les yeux, mérite bien de trouver place ici.

Monſieur Achard. *J'ai reçu votre lettre de remerciment pour la grâce que je vous ai accordée. Comme votre caractère ne m'eſt point inconnu, trouvant en vous un bon chrêtien, un fidelle miniſtre de la parole de Dieu & un parfait honnête homme, qui croit & ſoutient la doctrine de la grâce univerſelle, vous pouvez compter que je vous donnerai dans*

toutes les occaſions des marques de ma grâcieuſe bienveillance, étant

à Postdam, le 5 Juillet, 1738. *Votre bien affectionné Roi Fr. Guillaume.*

Au Conſeiller du Conſiſtoire Achard.

Après la mort du Roi, en 1740, le grand Directoire françois, qui eſt le premier tribunal de la nation, ayant été remis en activité, & divers nouveaux membres y ayant été incorporés, Mr. *Achard* fut du nombre, & eut en conſéquence la patente de Conſeiller privé.

Dans la même année, le nouveau Roi, déja occupé de ſes projets de guerre, vint à l'improviſte à l'égliſe du Werder, où Mr. *Achard* prêchoit. Il ſe trouva fortuitement que ſon ſermon rouloit ſur la guerre, ſur les malheurs qu'elle trainoit à ſa ſuite, ſur la folie des conquérans, &c. Il y fit entrer la harangue des Scythes à Alexandre. Le Roi fut fort irrité de cette ſortie qui n'avoit pourtant pas été préparée contre lui, & s'en

alla en disant : *de quoi se mêle Achard? et lui appartient-il de traiter ces matières?*

Depuis ce temps-là il n'y a point eu d'entrevue entre le Monarque & le Prédicateur : & Mr. *Achard* a cru devoir s'en féliciter, ayant craint à juste titre d'être dans la suite attaché à la Cour, & d'éprouver les vicissitudes qui y régnent. Cependant le Roi eut depuis de longues & fréquentes rélations par écrit avec Mr. *Achard*, & lui témoigna une véritable considération. Il le chargea en particulier par une suite de lettres des plus pressantes d'empêcher le mariage d'une riche héritière, qui étoit prêt à se conclurre, & qui auroit fait sortir son bien du pays.

Mais dans les conversations particulières où Mr. *Achard* étoit mis sur le tapis, le Roi n'a jamais voulu convenir qu'il eut aucun talent pour la prédication, & l'a mis au nombre des déclamateurs les plus superficiels : suite sans doute du *manet alta mente repostum*. On a imprimé, après la mort de Mr. *Achard*, deux volumes de ses sermons, qui

ne laiſſent pas d'être recommandables par leur clarté & leur popularité, qualité tant vantée & recommandée par le Pere *Gisbert*.

En 1744, au renouvellement de l'Académie, Mr. *Achard*, & Mr. ſon frère y furent aggrégés: mais ni l'un, ni l'autre n'ont enrichi ſes Mémoires.

Mr. *Achard* eut peu de ſanté, & ſubit plus d'une fois des opérations très douloureuſes. C'eſt ce qui lui fit prendre ſucceſſivement divers adjoints, dont le premier fut un de ſes neveux, de même nom, homme de mérite, qui ne fournit pas une longue carrière. C'eſt le père de Mr. *Achard*, Directeur de la claſſe de phyſique de l'Académie des Sciences, qui jouit d'une réputation bien méritée.

Vers la fin de ſa vie l'eſprit de M. *Achard* étoit un peu affoibli; ce qui rendoit ſa converſation, naturellement prolixe, aſſez fatigante. Cependant on lui accordoit toujours les mêmes attentions & les mêmes diſtinctions. Comme il aimoit beaucoup à voir

les Grands, à parler avec eux & d'eux, il eut encore la ſatisfaction de jouir du ſéjour de S. M. la Reine de Suède à Berlin en 1772, & d'être honoré des témoignages de ſon ancienne bienveillance. Il parvint inſenſiblement à la fin d'une longue & brillante carrière, pendant laquelle il a fait l'uſage le plus honorable de ſon crédit & de ſes richeſſes.

Une hydropiſie de poitrine, accompagnée de ſymptômes fort douloureux, le conduiſit au repos que la mort lui procura le 2 Mai, 1772.

Mr.

Mr. Isaac de Beausobre, né à Niort en mars 1659, mort à Berlin en juin 1738, un des plus beaux génies, des ſavans les plus diſtingués & des prédicateurs les plus éloquens que le réfuge ait conduit en Allemagne. Il y a deux éloges de lui, l'un à la tête du ſecond volume de *l'Hiſtoire du Manichéisme*, qui ne parut qu'après ſa mort, rédigé par M. *Formey*, d'après les mémoires que lui fournit Mr. le Paſteur *Charles Louis de Beauſobre*, fils aîné du défunt, né en 1690, mort en 1753, & l'autre compoſé par Mr. *de la Chapelle*, ſur les mémoires de Madame *de Beauſobre*, la veuve, & principalement deſtiné à combattre quelques aſſertions de l'autre éloge, dont M. *Formey* prouva l'authenticité. On trouve ce ſecond éloge au devant d'un autre ouvrage poſthume de M. de B.: ce ſont ſes *Obſervations ſur le N. T.* dont Mr. *de la Chapelle* fut éditeur. Il ne s'agit ici de parler de M. de B. que rélativement aux liaiſons

qu'il eut avec le Prince Royal, devenu depuis Roi de Pruſſe.

Ce Prince l'ayant entendu prêcher, & ſon ſermon ayant fait ſur lui l'impreſſion que prouve ſa lettre au Comte *de Manteuffel*, ſouhaita de le connoître perſonnellement. Le Prince, lorsqu'il étoit à Berlin, occupoit l'Hôtel, qui avoit été autrefois celui du Gouverneur, (le Maréchal Comte *de Wartensleben*) & derrière lequel eſt le collège françois. Le Prince fit propoſer une entrevue à M. de B. dans ce collège; & le rendez-vous fut donné chez Mr. *La Croze*, alors Profeſſeur de philoſophie, qui occupoit le logement attaché à cette place, au fond de la cour du collège. M. de B. s'y rendit, & ſe preſenta avec cette belle phyſionomie dont il étoit redevable à la nature, & cet air aiſé que lui avoit donné pendant une longue ſuite d'années le commerce des Princes. Le Prince, après la ſalutation, lui demande d'abord: *eh bien! Monſieur, quelle lecture faites-vous à préſent? Ah! Monſeigneur*, répondit M. de B. de ce ton

affecté, qui lui étoit devenu naturel, *je lisois dans ce moment un morceau admirable, & vraiment divin, dont j'éprouve encore dans ce moment l'impreſſion. Et qu'étoit-ce donc,* dit avec vivacité le Prince. *Le commencement de l'Evangile ſelon St. Jean.* Cette réponſe inattendue dérouta d'abord le Prince, & le fit douter du plaiſir qu'il s'étoit promis de la converſation de M. de B. Cependant ayant bientôt changé de propos, il fut extrêmement ſatisfait de cet entretien, aſſura M. de B. de ſa bienveillance, & lui promit ſa protection, ſe chargeant même d'adopter l'aîné des deux fils qu'il alloit laiſſer en-bas âge. C'eſt ce qu'il fit en effet, dès que M. de B. fut mort, ayant aſſigné cinq cents écus par an pour le mettre en penſion pendant qu'il feroit ſes humanités au collège françois, & ſes études à l'univerſité de Francfort, où Madame ſa mère l'accompagna. Il l'envoya enſuite à Paris pour ſe former par le commerce des gens de lettres d'un merite diſtingué. A ſon retour il fut agrégé à l'Académie des Sciences, & em-

ployé dans divers tribunaux. Il eſt mort en décembre 1783.

Je conſerve un ſouvenir ineffaçable de l'affection vraiment paternelle dont M. de B. m'a honoré. Il m'aſſocia au travail de la *Bibliothèque Germanique* en 1733, & après ſa mort je le remplaçai, ayant pour aſſocié M. *Paul Emile de Mauclerc*, Chapelain du Roi & Paſteur de l'égliſe françoiſe de Stettin, qui étant auſſi décédé en 1742, je demeurai ſeul & mis mon nom à la téte de ce journal, intitulé alors, *Nouvelle Bibliothèque Germanique*, terminée au XXVme volume, comme l'avoit été la première *Bibliothèque Germanique:* ce qui fait une ſuite de cinquante volumes, entre leſquels furent placés deux volumes ſous le titre de *Journal Littéraire d'Allemagne*, auxquels M. *de Perard*, auſſi Chapelain du Roi & Paſteur à Stettin, eut part. Une ſociété qui prit le nom d'*Anonyme*, & qui s'aſſembloit chez Mr. *Lenfant*, commença la *Bibliothèque Germanique* en 1720.

Le feu Roi m'a dit qu'il n'avoit entendu dans toute ſa vie que deux prédicateurs dont il eût été ſatisfait, M. *de Beauſobre*, & à Königsberg, M. *Quandt*, prédicateur allemand. Mais il avoit beaucoup lu *Bourdaloue*, *Maſſillon*, *Flêchier* & d'entre les Proteſtans *Saurin*, dont il liſoit tous les Dimanches un ſermon à ſa garniſon de Ruppin, pendant que le Chapelain *Jean Deschamps* prêchoit à Rheinsberg devant la Reine & la Cour. La mémoire excellente du Monarque lui rappelloit encore vers la fin de ſa vie de longues tirades de ces ſermons qu'il récitoit admirablement, ayant des talens ſupérieurs pour la déclamation, que *Le Kain* & *Aufresne* ont admirés ſans flatterie. Le morceau ſublime de *Maſſillon* ſur le jugement dernier, excitoit en ſortant de ſa bouche un frémiſſement presque ſemblable à celui qu'éprouvèrent les auditeurs de ce grand Orateur.

Il eſt queſtion du Chapelain *Jean Deschamps* dans les lettres du Roi à M. *de Suhm*; & il y a ſous le texte une note hiſtorique qui le

concerne. Cet eccleſiaſtique n'étoit pas ſans mérite; il a été Paſteur de la Savoye à Londres, où il eſt mort en 1767. Il a publié pendant ſon ſéjour en Angleterre quelques traductions, entr'autres celle des dialogues du Lord *Littleton*. J'ai eu une correſpondance intéreſſante avec lui pendant pluſieurs années.

ERNEST CHRISTOPHLE, Comte *de Manteuffel*, d'une ancienne famille de Poméranie, fut d'abord gentilhomme de la chambre de *Frédéric I*, Roi de Pruſſe. Ayant eu la principale part à quelques couplets de chanſon, ſur l'air *des Lampons*, contre la Comteſſe *de Wartemberg*, favorite du Monarque, il eut avis qu'on vouloit l'arrêter, & prit la fuite. Je lui ai ouï raconter que paſſant, à côté d'une montagne, ceux qui le pourſuivoient ſe trouvoient de l'autre; & qu'il ne leur échappa que par un bonheur inſigne. Il auroit été certainement mis à Spandau, & y ſeroit demeuré pendant le reſte du règne. Il gagna heureuſement la Saxe, où le Maréchal Comte *de Flemming*, ſon compatriote, qui étoit alors premier-Miniſtre, lui fit un accueil favorable, & l'employa d'abord comme Envoyé en diverſes Cours. Il parvint par ſes ſervices au rang de Miniſtre d'Etat, fut décoré de l'ordre de l'aigle blanc, & enfin il eut le grade ſuprême

de premier-Miniſtre. Il ne fut jamais favori proprement dit, mais ſon habileté dans les affaires le ſoutint pendant quelque temps dans ce poſte. Les viciſſitudes des Cours, & ſuivant la tradition, quelque rivalité avec ſon maître, le firent congédier: le Comte *de Hoym* eut ſa place, qui paſſa depuis au Comte *de Bruhl*. Il eut une penſion de retraite de dix mille écus, & vint à Berlin en 1731. Il avoit joui, à ce qu'il m'a dit, d'environ quatre-vingt mille écus de revenu pendant ſon miniſtère, & il avoit, en le quittant, quatre-vingt mille écus de dettes. N'étant point accoutumé à l'économie, il loua ici un hôtel, qui appartient, à préſent aux francs-maçons, eut vingt chevaux à l'écurie & tint table ouverte. Ce n'étoit pas le moyen de faire vie qui dure: auſſi s'eſt-il trouvé dans la ſuite dans les plus grands embarras. Je fis ſa connoiſſance en 1732, & je ne puis penſer ſans attendriſſement à l'affection conſtante dont il m'honora depuis ce tems là jusqu'à ſa fin. Il crut que je pouvois lui être de quelque

utilité pour la compoſition de divers écrits qu'il pùblia dans le tems de l'élection ſimultanée d'*Auguſte II.* & de *Stanislas.* Il plaida la cauſe du premier, dans l'eſpérance probablement de rentrer dans les affaires. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, il s'enfonça dans la métaphyſique Leibnitienne, prit beaucoup de part aux démêlés de Wolf avec le théologien *Lange*, & influa beaucoup, de concert avec le Maréchal *de Grumkow*, ſur la juſtification du philoſophe de Marbourg. Cela produiſit quantité d'écrits qui n'étoient pas du meilleur goût, le Comte étant ſorti de ſa ſphère: mais il vouloit charmer les ennuis de ſon loiſir, & les ſoucis de ſa ſituation. C'eſt dans ces années-là que ſe forma ſa liaiſon avec le Prince Royal, qui fut très étroite & confidente. On peut en juger par la lettre qui concerne M. *de Beauſobre.* Mais des courtiſans envieux, craignant que cette liaiſon ne conduiſit M. *de Manteuffel* à quelque grand poſte, lorsque le Prince deviendroit Roi, apoſtèrent des gens qui inſinuèrent

au Prince que le Comte faiſoit trophée de cette correſpondance & ſe vantoit d'être le Mentor du Prince. Cela porta coup, & il en réſulta un refroidiſſement qui dura jusqu'à l'avènement de *Fréderic II.* Lorsqu'il fut monté ſur le thrône, & que la guerre avec l'Autriche fut déclarée, le Roi fit inſinuer par le Comte *de Podewils* au Comte *de Manteuffel*, qu'il ne lui convenoit pas dans ces circonſtances de demeurer à Berlin. Il ſe retira donc à Leipzig, où il a fini ſa carrière. Je fus lui rendre viſite en 1741 & il me témoigna la même affection que j'avois poſſédée à Berlin, & qui avoit été pouſſée jusqu'à l'intimité. Mes liaiſons avec Mr. *Reinbeck* s'étoient formées chés lui, & le ſouvenir m'en eſt auſſi bien précieux, cet excellent théologien m'ayant alors fait part de ſon amitié, & m'en ayant donné des preuves qui ont décidé du bonheur de ma vie. Le Comte fonda une Société des *Aléthophiles*, pour laquelle il fit frapper une médaille, repréſentant d'un côté la tête de Minerve avec la légende: *Sapere aude*,

& de l'autre la date de la fondation de cette ſociété. A l'avantage d'une taille majeſtueuſe & d'une phyſionomie qui le rendoit encore à ſoixante ans paſſés un des plus beaux hommes de ſon temps, le C. de M. joignoit les charmes d'une converſation polie, ſolide & pleine de ce fond de raiſon qui n'eſt pas commun chez les grands, lorsqu'ils ont vêcu & vieilli dans les Cours. Il mourut à Leipzig en janvier 1749. Il y avoit célèbré le jubilé de ſon immatriculation à l'univerſité, où il avoit fait ſes études un demi-ſiècle auparavant; & cette fête littéraire lui fit honneur. Peu avant ſa mort, ſur la renommée de ſon mérite, feu S. A. R. Monſeigneur le Prince de Galles l'avoit fait agréger à la ſociété royale de Londres.

Le Roi avoit emprunté du Comte *de Manteuffel* le nom de *Sans-ſouci*. Ce Seigneur avoit en Poméranie une petite maiſon de plaiſance à laquelle il avoit donné le nom de *Kummer-frey*, dont *Sans-ſouci* eſt la traduction. Ni l'un, ni l'autre, dans bien des temps, n'ont pas été de vrais *Sans-ſouci*.

autres ſavans, imprimés à Lyon, en MDCCLVIII. Comme cet ouvrage n'eſt pas fort connu ici, l'éloge de M. *Jordan* aura, je crois, le mérite de la nouveauté pour le plus grand nombre des lecteurs.

Charles Etienne Jordan nâquit à Berlin, le 27 Aouſt, 1700, d'une bonne famille bourgeoiſe, originaire du Dauphiné. On le deſtina au miniſtère, & il fit ſes premières études à Magdebourg, ſous un oncle qui étoit paſteur dans cette ville. En 1719 il ſe rendit à Genève, où il eut pour Profeſſeurs en philoſophie Mrs. *Gaultier* & *Jallabert*, & en théologie le célèbre *Benedict Pictet*, pour qui il a toujours conſervé une haute vénération. De Genève il fut entendre à Lauſanne Mr. de *Crouſaz*, *Roi* & *de Traitoreus*.

De retour à Berlin en 1721, il y continua ſes études, & après avoir paſſé par les dégrés ordinaires qui précèdent le miniſtère, il en revêtit le caractère en 1725, & fut chargé de deſſervir l'egliſe de *Potzlow*, village de la *Marche Ukraine*.

En 1727 il paſſa de *Potzlow* à Prentzlow, capitale de cette Marche, & la même année il épouſa une perſonne aimable *(Suſanne Perreaulz)* qu'il eut le malheur de perdre au mois de mars 1732.

La douleur de cette perte altéra conſidérablement ſa ſanté; & des attaques réitérées de crachement de ſang le déterminèrent à quitter ſon égliſe pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude dans un repos que l'amitié & la généroſité de ſes frères lui rendoient fort agréable.

Pour achever de le diſtraire & de le rétablir, ſes frères lui procurèrent encore en 1733 le plaiſir de faire un voyage en France, en Angleterre & en Hollande. Ce voyage ne fut guères qu'une eſpèce de courſe, car il ne dura que ſix mois; mais on peut voir par la rélation que M. *Jordan* en donna, comment il ſut mettre ce court eſpace de temps à profit.

Rentré dans ſon cabinet & débarraſſé de toutes les occupations forcées de ſon genre

de vie précédent, pour lequel il n'avoit eu ni goût, ni talent, il se livra à un penchant qui l'avoit toujours dominé. C'étoit l'étude de la littérature, ou pour parler avec plus de précision, de cette partie de la littérature, qui concerne la connoissance des livres, des auteurs, des éditions & de toutes les anecdotes de ce genre. Rien ne lui échapoit à cet égard; & d'amples recueils qu'il avoit compilés, font foi de son application. En particulier celui qu'il avoit intitulé *Catalogue raisonné*, étoit rempli d'une érudition fort variée.

Sans m'arrêter à un séjour d'un an environ qu'il fit à Francfort sur l'Oder en 1735, en qualité de gouverneur du Baron de *Knyphausen*, je viens à l'endroit sans contredit le plus intéressant de sa vie, c'est le choix que S. A. R. Mgr. le Prince Royal de Prusse, *) fit de lui en qualité d'homme de lettres, l'ayant appelé sur ce pied à Rheinsberg, en Septembre 1736, choix qui a mis Mr.

*) Depuis *Fréderic II*,

Mr. *Jordan*, depuis ce temps-là jusqu'à ſa mort, dans une liaiſon avec ſon auguſte maître, à laquelle l'aveu même de ce monarque permet de donner le nom d'amitié.

Peu après ſon avènement au trône, le Roi lui en fit reſſentir les gracieux effets, en le mettant dans une ſituation avantageuſe. Il fut revêtu du caractère de Conſeiller privé & de Curateur des Académies des états de S. M. Il eut auſſi la direction d'une maiſon de travail, établie à Berlin, en juin 1742. Au renouvellement de l'Académie des Sciences & belles-lettres, en janvier 1744, on lui conféra le titre de vice-Préſident.

Le ſéjour de ſa bibliothèque avoit toujours de grands attraits pour lui, mais les bontés du Roi ne lui permettoient guères de s'y livrer, & une douce violence l'entraînoit ſouvent à la ſuite de ſon maître, même dans les glorieuſes campagnes de la première guerre. Mais alors, comme pendant un ſéjour de quatre mois qu'il fit à Breslau en 1741, il furetoit toutes les bibliothèques,

& cherchoit ſoigneuſement toutes les occaſions de contenter ſon avidité littéraire.

C'eſt dans ces momens dérobés que M. *Jordan* laiſſa échaper, plutôt qu'il ne publia, divers petits ouvrages que nous indiquons moins à cauſe de leur importance, ou du cas que l'auteur lui-même en faiſoit, que pour nous conformer à l'uſage. Sans parler donc de quelques lettres, répandues dans divers journaux, les ouvrages qu'il a publiés ſéparément, ſont 1) une diſſertation latine ſur la vie & les écrits de *Jordanus Brunus*, fameux athée. Il l'avoit en quelque ſorte tirée de ſes converſations avec M. *La Croze*, ſavant du premier ordre, avec lequel il a eu l'avantage d'être étroitement lié. 2) un *recueil d'hiſtoire, de littérature & de philoſophie*, imprimé à Amſterdam, en 1730. 3) Son *voyage littéraire*, qui vit le jour à la Haye, en 1735. 4) l'*Hiſtoire de la vie & des ouvrages de M.* La Croze. *Amſterdam* 1741.

Il ne manquoit à tant d'avantages que M. *Jordan* avoit réunis, qu'une longue & paiſible

jouiſſance; mais la providence n'a pas jugé à propos de la lui accorder. A la fleur de ſon âge & à la ſource de tout ce qui peut contribuer au bonheur temporel, il s'eſt vu conſumer par une maladie longue, douloureuſe, incurable, qui a mis ſa patience à une forte épreuve. Malgré tous les ſecours de l'art, malgré le zèle & les ſoins affectueux de ſes parens & de ſes amis, il a payé un tribut inévitable mais prématuré, le 24 mai 1745, âgé de près de 45 ans.

M. *Jordan* avoit de l'eſprit, & ſurtout beaucoup de vivacité. Si ſes premières études avoient été mieux dirigées, & que d'ailleurs ſa vie n'eut pas été ſujette à tant de diſtractions, il ne faut pas douter que ſon ardeur & ſes talens ne l'euſſent mené beaucoup plus loin. Mais ce qui le rendoit principalement recommandable, c'étoit la franchiſe & la droiture de ſon caractère.

Bon, humain, incapable de nuire à qui que ce ſoit, il a ſçu ſe maintenir dans l'eſtime du public, toujours envieux de ceux que la

fortune diſtingue, & il a conſervé jusqu'à ſon trépas l'affection d'un grand Roi, qui lui en a donné les marques les plus diſtinguées, en l'honorant pendant ſa maladie de viſites fréquentes & pleines des témoignages d'une ſingulière bienveillance. Il n'y a point de monarque, de la part duquel de ſemblables attentions ne fuſſent touchantes; mais on peut dire, & M. *Jordan* en étoit convaincu, qu'ici l'éclat du diadème n'en faiſoit pas le principal prix.

Je vais ajouter quelques remarques qui rendront cet éloge plus complet & plus intéreſſant.

M. *Jordan* étoit l'aîné de pluſieurs frères; & ſuivant un uſage aſſez commun dans les familles réfugiées, on le conſacra au miniſtère avant qu'on pût connoître ſon goût, ou s'aſſurer de ſes talens. Auſſi n'en exerça-t-il jamais les fonctions qu'avec répugnance. Son extrême vivacité ne lui permettoit pas de s'occuper long-tems & fortement des mêmes

objets, même en fait d'amuſemens. Je lui ai entendu dire les choſes les plus plaiſantes ſur l'obligation de prêcher. Il auroit voulu rayer le ſamedi du nombre des jours de la ſemaine, parce qu'il falloit l'employer à apprendre ſon ſermon; & quand il le récitoit le lendemain, il ſuoit ſang & eau, craignant à chaque inſtant que ſa mémoire ne lui fît faux bond; ce qui alors faiſoit ſur les auditeurs une ſenſation beaucoup plus forte qu'à préſent, ſurtout depuis que pluſieurs Paſteurs ont lu, ou liſent leurs ſermons. Je ne ſuis ſûr de mon fait, diſoit-il, que tant que je récite le paſſage: *ajoutez à votre foi la ſcience, &c.* parce que je le ſçais bien. Ainſi, lorsqu'après la mort de ſon épouſe, il renonça au miniſtère, ſes infirmités ne furent pas un ſimple prétexte, car elles étoient réelles; mais il ſecoua de grand cœur un fardeau qui lui avoit toujours été fort à charge.

M. *La Croze* aimoit beaucoup M. *Jordan*, & auroit ſouhaité d'en faire ſon neveu d'alliance, en lui donnant en mariage la nièce

de ſa femme, qui devoit être ſon héritière. Mais, quoique cette demoiſelle eut du mérite, & que ſa figure ne fut pas rebutante, M. *Jordan* la trouva trop ſurannée. Au défaut de cette liaiſon, celle d'amitié intime ſubſiſta toujours entre M. *La Croze* & M. *Jordan*. Comme le premier avoit beaucoup d'humeur, il grondoit quelquefois ſon ami d'importance; mais celui-ci n'en faiſoit que rire. Il lui diſoit, par exemple, qu'il avoit mis toute ſa *raiſon* dans ſon *Catalogue raiſonné*. M. *Jordan*, pour couronner ſes tendres ſoins à l'égard d'un ami auſſi reſpectable, écrivit ſa vie, de laquelle M. *de Voltaire* a dit plaiſamment, en indiquant *La Croze* dans ſa liſte des écrivains du ſiècle de Louis XIV, qu'on avoit une vie de lui, plus volumineuſe que celle d'Alexandre le grand.

La manière dont M. *Jordan* fut attaché au Prince Royal, depuis Roi, ne ſe trouve encore nulle part. Je puis en faire un récit fidelle, tout s'étant paſſé ſous mes yeux. Le Prince cherchoit un homme de lettres, tant

pour la converſation que pour les commiſſions littéraires. On lui parla de M. *Jordan*. Le Prince qui étoit alors au fort de ſes liaiſons avec le C. *de Manteuffel* le requit de faire la connoiſſance de M. *Jordan*, de s'entretenir avec lui, & de lui communiquer le jugement qu'il en auroit porté. Le Comte invita M. *Jordan* à dîner, fut fort content de ſa converſation, goûta ſon caractère, & fit un rapport avantageux; après quoi l'affaire fut conclue tout de ſuite.

M. *Jordan* fut toujours fort agréable au Prince, il lui rendit des ſervices, alors eſſentiels, par le moyen de Meſſieurs ſes frères, négocians accrédités: ce qui l'expoſoit à bien des dangers, qui le firent plus d'une fois trembler. Outre les lettres à Mr. *de Suhm*, on peut voir ſurtout dans les *lettres familières* de M. *de Bielfeld* les détails de la vie de Rheinsberg, & ceux du ſéjour de Mr. *Jordan* à Breslau, en 1741. J'ai correſpondu avec Mr. *Jordan* à Rheinsberg, & j'ai eu part à ſon amitié pendant qu'il a été domicilié à

Berlin: il m'a toujours rendu de bons offices, dont je conſerve le ſouvenir le plus reconnoiſſant.

M. *Jordan* avoit eu de ſon mariage deux filles, actuellement vivantes. L'aînée eſt épouſe de M. *Merian*, Directeur de la claſſe de belles-lettres; mariage le mieux aſſorti qui puiſſe exiſter, par la conformité des qualités les plus excellentes de l'eſprit & du cœur, jointe à une réunion de connoiſſances, auſſi rare qu'eſtimable, dans Madame *Merian*, qui les rehauſſe par une modeſtie qui eſt le ſceau du vrai mérite. Je ſerois embarraſſé, s'il falloit la comparer aux autres perſonnes de ſon ſexe que je connois, de dire:

Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.

Sa ſœur cadette, perſonne aimable & ſpirituelle, eſt mariée à M. *Charles Lautier*, négociant qui ſoutient le nom honorable d'un père qui, juſqu'à l'âge le plus avancé, a été un de nos meilleurs citoyens.

Mr. Mathurin Veyssiere, connu sous le nom de La Croze. Outre sa vie par Mr. *Jordan*, on trouve son éloge parmi ceux que j'ai fait imprimer à Lyon. Je ne le transcrirai pas ici, mais j'ajouterai quelques anecdotes d'après les liaisons particulières que j'ai eues avec ce savant.

Bénédictin de S. Maur, il quitta la congrégation en 1696, se réfugia d'abord à Bâle, & vint l'année suivante à Berlin. Il y fut pendant assez long-temps dans une situation étroite, qui lui fit prendre un ton plaintif, qui étoit d'ailleurs dans son caractère, & qu'il conserva toute sa vie, lors même qu'il fut dans la situation la plus aisée. On peut, en parcourant ses lettres, dont on a imprimé deux volumes in 4to en latin, voir qu'elles sont remplies de jérémiades perpétuelles. Il étoit avec cela d'une extrême sensibilité, comme auteur. Il croyoit toujours qu'on lui en vouloit, qu'on le critiquoit injustement,

& il uſoit de repréſailles beaucoup plus fortes que les critiques. Les viſions du père *Hardouin* le rendirent lui-même viſionnaire, en l'occupant de l'idée d'un complot formé par toute la ſociété des jéſuites, pour détruire l'autorité des Livres ſacrés, après avoir détruit celle des auteurs profanes.

La mémoire prodigieuſe de Mr. *La Croze* étoit ſon fort: le jugement n'y répondoit pas. Il ſavoit un nombre innombrable d'anecdotes intéreſſantes, qu'il aimoit à conter, ſans ſe répéter jamais. On ne ſe laſſoit point de l'entendre: & ce qui rendoit ſes récits plus ſinguliers, c'eſt que, lors même qu'ils étoient les plus plaiſans, il les entrecoupoit de gros ſoupirs qui lui étoient habituels, & cauſés principalement par l'énorme maſſe de ſon corps, que la bonne chère, reſte de la vie monacale, & la vie ſédentaire avoient pouſſée à un volume & à un poids prodigieux.

En 1725, il obtint la chaire de Profeſſeur de philoſophie, vacante par la mort de Mr. *Etienne Chauvin*. Je pourrois rapporter à ce

ſujet bien des anecdotes, mais elles me mèneroient trop loin. Il fallut donc enſeigner la philoſophie, dont il n'avoit pas la moindre teinture. Il compoſa des cahiers d'après le cours de *Purchott*, ſous lequel il avoit étudié à Paris. Il les liſoit & tâchoit de les expliquer, en ſoupirant plus que jamais: mais, au bout d'un quart-d'heure, ſe rappellant quelque anecdote, il la contoit: celle-ci en amenoit une autre, & ainſi de ſuite juſqu'à la fin de l'heure. Alors ſes auditeurs étoient fort attentifs; & j'ai bien regretté de n'avoir par auſſitôt noté & conſervé tout ce que je lui entendois dire. Dans les dernières années de ſa vie, il étoit tout à fait en enfance. Il n'avoit plus qu'un diſciple, auquel il enſeignoit le ſyriaque. Il compoſa un *Chriſtianiſme d'Ethiopie*, qu'on imprima ſur la réputation de ſon *Chriſtianiſme des Indes*, mais qui fut trouvé pitoyable.

Il mourut en 1739, & après avoir été ſon diſciple, je fus ſon ſucceſſeur immédiat.

Voici une bagatelle que le feu Roi ſavoit & dont il a encore beaucoup ri, quand je la lui rappellai. Mr. *La Croze*, en liſant des rélations de voyages, y trouva qu'on mettoit du ſuif dans des ragoûts de viande, & qu'ils en étoient meilleurs. Il voulut en faire l'eſſai. Un matin, ſa femme & ſa nièce allant à l'égliſe lui laiſſèrent, ſuivant la ſimplicité de ces temps-là, le ſoin du pot, où cuiſoit du boeuf à la daube dans la cheminée du poële où il étudioit. Dès que Mr. *La Croze* fut ſeul, il alla chercher une chandelle qu'il jetta dans ce pot. On revint de l'égliſe; on mit la nape, on ſervit la daube; Mr. *La Croze* en mangea de bon appétit. Sa femme & ſa nièce y trouvoient un goût qui ne leur plaiſoit pas. *Mangez*, leur diſoit le bon homme; *vous n'avez jamais mangé rien de meilleur.* Tout en parlant & en mangeant on trouva la mêche. On peut juger de l'étonnement & du dégoût des dames, qui penſèrent rendre tripes & boyaux, ſe promettant bien de ne plus ſe fier à un pareil cuiſinier. Pour lui, il

ſoutint toujours fort & ferme l'excellence du mets.

Je croyois finir ici; mais, en liſant depuis les *Oeuvres poſthumes du Roi*, je trouve, Tom. IX. p. 53. la mort de M. *La Croze*, annoncée par le Pr. Royal, depuis Roi, à *Voltaire*, & je vais copier ce morceau, en y joignant quelques obſervations.

„Nous venons de perdre l'homme le plus ſavant de Berlin, le répertoire de tous les ſavans d'Allemagne, un vrai magazin de ſciences (1). Le célèbre M. *La Croze* vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes (2), la quinteſſence de l'hiſtoire & une multitude d'hiſtoriettes (3) dont ſa mémoire prodigieuſe n'avoit laiſſé échapper aucune circonſtance. Falloit-il tant étudier, pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devoit-il point vivre éternellement pour récompenſe de ſes belles études? Les ouvrages qui nous reſtent de ce ſavant prodigieux ne le font pas aſſez connoître à mon avis. L'endroit par lequel il

brilloit le plus, étoit ſans contredit ſa mémoire, il en donnoit des preuves ſur tous les ſujets qu'on lui propoſoit, il vous citoit des éditions & des pages, où vous trouviez, ſans que cela lui manquât jamais, tout ce que vous ſouhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont en rien diminué le talent extraordinaire de ſa mémoire; & jusqu'au dernier ſoupir de ſa vie (4) il a fait amas de tréſors d'érudition que la mort vient d'enfouir pour jamais, avec une connoiſſance parfaite de tous les ſyſtèmes philoſophiques (5), qui embraſſoit également les points principaux des opinions & les moindres minuties. M. *La Croze* étoit aſſez mauvais philoſophe: il ſuivoit le ſyſtème de Descartes (6) dans lequel il avoit été élevé, probablement par prévention, & pour ne point perdre la coutume qu'il avoit contractée depuis ſoixante & dix années d'être de ce ſentiment: le jugement, la pénétration & un certain feu d'eſprit qui caractériſent bien les eſprits originaux & les génies ſupérieurs, n'étoient point de ſon

reſſort; en revanche une probité égale dans toutes ſes fortunes le rendoit reſpectable & digne de l'eſtime des honnêtes gens."

Obſervations.

Le P. R. connoiſſoit perſonnellement L. C. : il avoit eu chez lui les entrevues avec Mr. *de Beauſobre*, dont nous avons parlé dans l'article de celui-ci. Il pouvoit auſſi l'avoir vu au Château, lorsqu'il donnoit des leçons d'hiſtoire & de géographie aux Princeſſes ſes ſœurs, ou à la table de la Reine Mère où il étoit ſouvent invité. On y aimoit beaucoup à entendre ſes récits; mais un jour il en fit un qui lui couta des larmes. Le père *Tournemine*, dit-il, qui étoit un homme de naiſſance, avoit un frère officier, qui le railloit de ce qu'il faiſoit des catéchiſmes aux enfans, & lui demandoit comment il pouvoit ſoutenir le dégoût d'une pareille occupation? *Ah! mon frère*, répondit le P. T., *ſi vous ſaviez combien elle eſt délicieuſe. Je voudrois que vous puſſiez en être le témoin.* — *Eh bien ſoit!*

placez-moi dans un endroit d'où je ne puiſſe être vu; j'aſſiſterai à un de vos catéchiſmes. Le P. T., ravi de le voir dans cette diſpoſition, lui indique l'heure & la place. A l'ouverture de la leçon, le Père demande à une jeune catéchumène: *ma fille, par où commencez-vous votre journée?* La jeune fille parut confuſe & embarraſſée. *Allons, parlez hardiment: que faites-vous dès que vous êtes levée?— Mon révérend Père, je piſſe.* On peut croire que l'officier partit tout de ſuite en riant de tout ſon cœur. Mais la Reine ne prit pas bien la choſe: elle trouva le conte trop libre & ſon mécontentement parut ſur ſon viſage. L. C. fut au déſeſpoir; il eut recours aux ſanglots & aux larmes, en demandant très humblement pardon. Il n'eut d'autre réponſe que le ſilence, & ſe retira dans de mortelles angoiſſes. Cependant cela n'eut point de ſuites; il fut invité de nouveau & reçu comme à l'ordinaire. Je pourrois faire un récit analogue d'un conte hazardé par le G. C. d. J. à la table de *Fréderic II.* & dont le ſuccès fut

le

le même ; mais ces digreſſions me mèneroient trop loin.

1) *Magazin de ſciences.* L. C. ne poſſédoit aucune ſcience proprement dite ; tout ſon tréſor étoit dans ſa mémoire : ſa groſſe tête avoit reçu & conſervé toutes les impreſſions mnémoniques : & il n'étoit reſté que la portion de jugement néceſſaire pour parler & raiſonner d'une manière très commune & ſuperficielle.

2) *Une vingtaine de langues différentes.* C'étoit là ſans contredit ſon fort ; mais ces langues, il les avoit appriſes de mémoire, ſans s'embarraſſer de grammaire ni de ſyntaxe. Lors donc qu'il enſeignoit, par exemple, le grec à un diſciple, il lui faiſoit lire un nombre de vers, lui diſoit les mots latins qui y répondoient, & vouloit qu'enſuite le diſciple en fit autant, & continuât de même, ſe mettant fort en colère, quand on ne pouvoit faire ce qui ne convenoit qu'à lui ſeul, & qui dans le fond ne menoit à rien. J'en fis l'expérience, après avoir appris

l'hébreu auſſi bien qu'il eſt poſſible de le ſavoir, pouvant lire la Bible à livre ouvert, & faire l'analyſe grammaticale de tous les mots. L. C. ayant lu en ma préſence un morceau de quelque livre de la Bible, & l'ayant traduit tout de ſuite, je lui dis, qu'il s'agiſſoit encore de faire les *parties*. Je vis que cette opération lui étoit inconnue & qu'ainſi je ſavois beaucoup plus d'hébreu que lui — du moins, que je le ſavois mieux; & il en étoit de même des autres langues mortes. Il étoit en état de faire des dictionnaires, parcequ'il ne s'agiſſoit que de ranger les mots par ordre alphabétique & d'y ajouter leur ſignification. Comme ſon écriture étoit fort belle, ces dictionnaires mſs. ont été recherchés après ſa mort, & l'Univerſité de Leyde en fit l'acquiſition. Le dictionnaire Copte a été imprimé. Tout cela eſt curieux, mais d'une médiocre utilité.

3) *Une multitude d'hiſtoriettes.* C'eſt à cet égard qu'il étoit véritablement unique.

Le total de ces hiſtoriettes auroit fait un des meilleurs *ana.*

4) *Jusqu'au dernier ſoupir.* Tant s'en faut; les deux ou trois dernières années de ſa vie il étoit véritablement en enfance, liſant tantôt *l'imitation de J. C.* tantôt les *contes des fées.* On le laiſſoit ſous la garde d'un valet, avec lequel il cauſoit, & le plus ſouvent ſe querelloit. Alors il lui diſoit de groſſes injures, & je me ſouviens que ce valet, qui dans ſon genre, étoit auſſi ſingulier que le maître, lui diſoit; Monſieur, vous pouvez me dire quelles injures vous voudrez, *coquin, pendart* &c. mais pour *maraut,* je vous avertis, que je ne le ſouffrirai pas. M. *Elsner* étant venu le voir & lui adreſſant des conſolations, M. L. C. ſe mit à lui faire quelqu'un de ces contes gaillards dont il étoit un répertoire: ce qui lui attira une forte réprimande. Au lit de mort, M. *Pellouvier* lui faiſant la prière, au milieu des élans de dévotion, il vit ſon valet debout, & lui cria:

b . . . de chien, veux tu te mettre à genoux! puis continua ſes actes de ferveur.

5) *Syſtèmes philoſophiques.* Il ne connoiſſoit aucun ſyſtème entant que tel; mais il ſavoit l'hiſtoire des philoſophes, ſurtout anciens, & les noms de leurs opinions ſans être en état d'en porter aucun jugement. Il étoit même beaucoup moins verſé dans ce genre que dans celui de l'hiſtoire littéraire.

6) *Le ſyſtème de Deſcartes dans lequel il avoit été élevé.* Il n'avoit étudié que la philoſophie ſcolaſtique, & n'en avoit retenu que les termes. *Deſcartes* ne lui étoit connu que de nom. J'ai encore le cours manuſcrit ſur lequel je l'ai entendu lire pendant deux ans. C'étoient de purs extraits du cours imprimé de *Purchott*, ſous lequel il avoit étudié. Mais il l'avoit enrichi de chapitres ſur les anges & les démons, ſur la magie & les ſorciers, & ſur d'autres matières tout à fait étrangères à la philoſophie, mais qui donnoient plus d'exercice à ſa mémoire qu'à ſon jugement. Je ne lui ai jamais entendu

nommer *Descartes*. Mais ſon prédéceſſeur, M. *Chauvin*, (voy. ſon article) étoit un bon Cartéſien; & ſon dictionnaire philoſophique en fait foi.

7) *Soixante & dix années*. Né en 1661. L. C. eſt mort en 1739, à 78 ans. Ainſi on ne peut guères en faire un philoſophe Cartéſien à huit ans. Mais voyez ſa vie par M. *Jordan*.

MR. FORNERET, dont il eſt fait mention dans la lettre du P. R. à M. *de Beauſobre*, auroit par cela ſeul droit de trouver place ici; mais il tient d'ailleurs ſi intimément à mes *ſouvenirs*, que je n'aurois eu garde de l'oublier. Je vais donc commencer par donner ſon *éloge*, tel que je l'avois fourni pour le T. XXXV. de la *Bibliothèque germanique*, d'où je l'avois enſuite tiré pour le mettre à la tête du volume de ſes ſermons, imprimé à Berlin, en 1738.

PHILIPPE FORNERET naquit à Beaune en Bourgogne, le 29 janvier 1666. d'une famille honorable. Etant ſorti de ſa patrie à cauſe de la religion, il vint en Allemagne, & fit ſes études à Francfort ſur l'Oder. Il les acheva à Lauſanne, où il reçut l'impoſition des mains. De retour dans le Brandebourg, il fut pourvû de l'égliſe de *Cœpenick*, à deux lieues de Berlin. Après avoir ſervi cette

égliſe pendant pluſieurs années, il fut appellé à Berlin, où il a fourni le reſte de ſa carrière avec une ſingulière édification, en qualité de paſteur ordinaire de l'égliſe françoiſe, & en particulier de celle de la *Frédericſtadt*, lorsque les paroiſſes furent ſéparées en 1715. Il fut revêtu en 1728. de la charge de Conſeiller du conſiſtoire ſupérieur, qui a la direction générale des égliſes françoiſes dans les états de S. M. Etant tombé malade le 23 Février 1736, le mal fit des progrès ſi rapides que la nuit du 25 au 26, fut la dernière de ſa vie, qu'il termina à l'âge de ſeptante ans & un mois.

M. *Forneret* étoit un paſteur recommandable à tous égards. Il avoit beaucoup de goût, de diſcernement & de ſolidité. Ses diſcours étoient fort travaillés & pleins d'onction. Auſſi a-t-il toujours eu la réputation d'un excellent prédicateur. Il n'auroit pas été moins capable de ſe diſtinguer comme ſavant, ſi la délicateſſe de ſon tempérament lui eût permis de ſe livrer entièrement à l'étude. Mais il

n'a jamais rien voulu hazarder pour l'impreſſion qu'un ou deux extraits raiſonnés, qui ſe trouvent dans les premiers tomes de la *Bibliothèque germanique*. Ses recueils mſs. & ſes ſermons pourront être utiles au public, ſi ceux qui en ſont dépoſitaires jugent à propos de lui en faire part.

Sa vie a toujours été exemplaire. Il l'a paſſée dans le célibat & dans une grande retraite. Une de ſes occupations favorites étoit l'inſtruction de la jeuneſſe, dans laquelle il excelloit. Une foule de catéchumènes ont profité de ſes leçons, qui étoient également propres à convaincre l'eſprit & à toucher le coeur. En un mot, l'égliſe de Berlin vient de faire une perte conſidérable en ſa perſonne.

Voici préſentement ce que mes *ſouvenirs* me fourniſſent. M. *Forneret* légua en mourant ſes mſs. à Mr. *Durant*, (depuis *de Durant*) paſteur à Brandebourg. Celui-ci,

au bout de deux ans, pensa à faire imprimer un volume des sermons du défunt, & me proposa de me charger du soin de l'édition. J'y consentis, je dressai le projet de souscription, & lorsqu'il y eut assez de souscripteurs pour payer les fraix, je fis rouler la presse. On en tira 500 exemplaires. Ces sermons n'eurent pas tout le succès qu'on en attendoit: ils sont pourtant écrits avec beaucoup d'énergie & de délicatesse. L'auteur travailloit difficilement & n'avoit pas un grand fonds: mais il avoit beaucoup de goût; il ne se lassoit pas de polir & de limer, & il a été fort suivi par la foule des auditeurs. Le temple de la Frédericstadt, le plus grand de tous, ne pouvoit les contenir: en été il y en avoit beaucoup aux fenêtres, qui étoient ouvertes; & il étoit obligé, à la lettre, de fendre la presse pour monter en chaire. Sa récitation, cependant trop pathétique, contribuoit beaucoup au succès, mais n'en étoit cependant qu'une cause subalterne.

Je commençai à être ſon catéchumène en 1720. Ses leçons étoient de vrais cours de théologie & de morale à la portée de ſes auditeurs. Il faiſoit auſſi des catéchismes publics dans le temple de la Frédericſtadt, lorsqu'il étoit en tour, & ces exercices étoient plus fréquentés que ne le ſont aujourd'hui les prédications. M. F. me reçut à la communion en 1727. avec Mr. *Theremin*, né en 1710, paſteur de l'égliſe de *Groſszieth*, encore vivant. Nous nous promimes, en préſence de ce père ſpirituel, une amitié inaltérable, & nous avons rempli cet engagement. Ayant été appellé à deſſervir l'égliſe de Brandebourg, M. F. me donna l'impoſition des mains, le 26 mars 1731. Quelques ſemaines après je fus rappellé à Berlin pour être le collègue de M. F. lui-même, qui venoit de perdre ſon adjoint; car il n'avoit jamais voulu ſe charger d'une place entière. Je fus inſtallé le 12 d'août ſuivant.

Quoique M. F. eut de l'affection pour moi, il auroit mieux aimé avoir pour adjoint

M. *Durant*, dont le père étoit ſon intime ami, & qui alla me remplacer à Brandebourg, où il a vécu 50 ans, risques auxquels je ne voulus pas m'expoſer. Cela joint à ce que je ne lui faiſois pas de fréquentes viſites, parceque ſa converſation presque monoſyllabique étoit fort fatigante, mit de la froideur entre nous jusqu'à ſa fin, ſans rupture cependant: je me chargeai même de la moitié des fonctions de cette demi-place qu'il occupoit. A ſa mort, j'eus la place entière; mais le dérangement de ma ſanté me fit appeller à mon tour un adjoint, d'abord Mr. *Lorent*, mort paſteur du Werder, en 1782, enſuite M. *de Boiſtiger*, mort en 1744. Lorsque je ſuccédai à M. *La Croze* dans la profeſſion de philoſophie, j'abdiquai ma place de paſteur, en 1739.

M. F. avoit eu une penſion extraordinaire de 200 écus, pour avoir contribué à faire venir M. *de Vernezobre* dans les états du Roi. Il en jouit quelques années & enſuite elle fut compriſe dans des retranche-

mens. Il ne fit aucune démarche à ce ſujet, ſe bornant à vivre frugalement, ne voulant même jamais recevoir de préſens de ſes catéchumènes. Il vivoit pourtant délicatement, parce qu'alors tout étoit à un prix modique, & que les dépenſes ont plus que doublé depuis.

Il falloit un temps infini & une peine extraordinaire à M. F. pour apprendre ſes ſermons. Cela le rendoit inacceſſible vers la fin de la ſemaine. Il lui arriva dans ſa 70 année de demeurer court en chaire, il en fit les excuſes les plus humbles à l'auditoire, & revint chez lui inconſolable. M. *de Beauſobre* (le père), qui apprit à quel point cela l'avoit affecté, vint le voir, & après lui avoir fait ſentir, combien à ſon âge & avec ſa réputation il devoit être peu ſenſible à cet accident, il ajouta : *Si cela vous peut tranquilliſer, je m'offre à demeurer court dimanche prochain.*

Dans le court eſpace de ſa dernière maladie, M. F. ſe faiſoit lire par un jeune théologien, *l'examen des préjugés légitimes par*

Claude Pajon, dont il faiſoit beaucoup de cas, & avec raiſon, cet ouvrage étant un des plus ſolides, qui aient jamais été écrits dans ce genre. Quelque incident ayant interrompu la lecture, lorsqu'il fut queſtion de la reprendre, le lecteur ne pouvant d'abord retrouver l'endroit où l'on en étoit reſté, M. F. le lui indiqua tout de ſuite; preuve de ſon attention & de ſon jugement dans l'état où il ſe trouvoit.

FRÉDERIC GUILLAUME I.
Roi de Pruſſe.

Comme mon exiſtence embraſſe tout ſon régne, ſans que j'aie quitté la capitale, j'ai été à portée de voir & de ſavoir bien des choſes qui ſont très infidèlement expoſées dans ce qu'on a écrit ſur ſon ſujet. Je vois avec peine, ou même avec indignation, qu'on ſe plait à le repréſenter comme le Prince le plus féroce, le plus barbare, dont on puiſſe ſe former l'idée. Il étoit ſans doute ſévère, dur, & pouſſoit quelque fois la dureté au delà de ſes juſtes bornes; mais les portraits qu'on fait de lui le peignent de couleurs beaucoup plus odieuſes. Il vivoit bourgeoiſement dans ſa famille, & y adminiſtroit les châtimens qu'il jugeoit néceſſaires. Il n'épargnoit pas non plus en général les coups de bâton; mais cela ne lui eſt pas particulier: il en avoit des exemples dans ſes prédéceſſeurs,

& ils ont été imités plus d'une fois par ſon ſucceſſeur. *)

D'abord par rapport à la grande affaire qui couta la liberté au Prince Royal, & la vie à *Katt*, il faut conſidérer les choſes du même oeil dont le Prince, devenu Roi, les a toujours enviſagées depuis. Le Roi penſoit, comme le Czar, que ſon fils alloit détruire tout ce qu'il avoit fait, qu'il ramèneroit le faſte, le luxe & la molleſſe: l'exemple de l'infortuné *Alexis* pouvoit le ſolliciter à uſer de la même rigueur. Tout ſe réduiſit cependant, après qu'on l'eût fléchi (avec peine peut-être) ſur le point capital, au ſupplice de

*) *Louis* XIV donna un exemple tout oppoſé, lorsque *Lauſun* lui tenant les propos les plus inſolens, il s'approcha d'une fenêtre par laquelle il jetta la canne qu'il tenoit, de peur de céder à l'envie d'en frapper le courtiſan ingrat. On peut voir dans les anecdotes que feu M. *de Stehlin* a publiées ſur la vie du Czar, l'uſage qu'il faiſoit d'un bâton énorme, dont ſes favoris éprouvoient ſouvent tout le poids.

Katt, qui eut ſimplement la tête tranchée. Que l'on compare cette exécution avec celles des complices d'*Alexis*, ſoit pour le nombre, ſoit pour l'atrocité des tourmens, & l'on verra que *Fréderic Guillaume* peut être cenſé avoir uſé de clémence. Le Prince devenu Roi, a conſtamment déſapprouvé, non ſeulement ceux qui avoient participé à ſes projets d'évaſion, mais même ceux qui avoient dérogé aux ordres de ſon père, en adouciſſant à divers égards les rigueurs de ſa détention. *Voilà*, diſoit-il des premiers, *à quoi s'expoſent ceux qui déſobéiſſent à leur Souverain, pour ſuivre les fantaiſies d'un jeune Prince.* Et quant aux autres, bien loin de leur témoigner de la reconnoiſſance, il leur a pour l'ordinaire ôté ſa confiance.

Le Lieutenant *de Katt* fut d'abord mis aux arrêts dans le corps de garde des gens-d'armes, qui étoit alors à côté de l'égliſe françoiſe de la Frédericſtadt. M. de H. . . ., alors lieutenant dans le même corps, & qui avoit la garde, m'a dit que *Katt* avoit pu s'échap-

s'échapper, & qu'on auroit favorisé son évasion. Mais il ne crut pas devoir s'expatrier, & perdre l'espérance de rentrer dans le service & de s'y avancer; ne s'attendant qu'à quelque tems de forteresse, il demeura tranquille, jusqu'à ce qu'on le tirât du corps de garde pour le conduire à Custrin, & lui faire ensuite son procès.

J'ai vu le local du supplice, dans l'angle d'un bastion: il a été enterré sur la place. Cette place répondoit effectivement aux fenêtres du Prince, que l'on m'a montrées, mais à une distance assez considérable. J'ignore si on le força effectivement de considérer ce spectacle, & si cela fut suivi de la scène d'attendrissement que l'on raconte. Mais je sais bien, que depuis l'avènement de FRÉDÉRIC II au trône, la chose a été comme non avenue.

Outre la vie de FRÉDÉRIC GUILLAUME, dans les Mémoires de Brandebourg, qui est toute à son avantage, le Roi, dans la conversation, n'a jamais parlé de lui qu'avec

affection & reſpect; & le mot de *mon père*, dans ſa bouche, m'a toujours paru ſortir du fonds du coeur.

Revenons au genre de vie de ce monarque, & aux traits qui le caractériſent. J'ai vu en 1734. à *Königs-Wuſterhauſen*, où il alloit chaſſer annuellement, la ſalle qui ſervoit de réfectoire. Une longue table du bois le plus commun étoit entourée de ſièges de bois à trois pieds, pour le Roi, la Reine & tous les convives. Au bout de la ſalle, il y avoit une tribune, où le Sieur *Gundling* ſe plaçoit, & faiſoit ſon rôle de bouffon. Il avoit alors une perruque qui deſcendoit plus bas que la ceinture, & étoit habillé burlesquement. Ce *Gundling* ne manquoit point d'eſprit & de connoiſſances; mais ayant, par une conduite irrégulière, dérangé ſes affaires, il s'avilit à ce point pour ſubſiſter. Avant cette époque, il avoit épouſé une perſonne de mérite, fille de Mr. *de Larrey*, connu par ſes ouvrages. Cette dame lui a ſurvécu, & j'ai eu des occaſions de la fréquenter pendant

quelques années à la Ville-neuve où elle eſt morte. *)

Je n'ai point ouï dire, que le Roi ſe ſoit rendu en perſonne dans une chambre de

*) Dans le *Mercure de France*, qui portoit alors le titre de *Nouveau Mercure*, on trouva „Juin, 1718, p. 143, ce qui ſuit:

De Berlin, le 12 Juin.

„La charge de Préſident de la Societé des Sciences, vacante par la mort de M. *G. G. de Leibnitz*, fut conférée ces jours paſſés à M. *Jaques Paul de Gundling*, premier-Maître des cérémonies, Conſeiller des appels, Conſeiller privé de guerre, des finances, de la chambre de juſtice & Hiſtoriographe. Ce choix a été généralement applaudi par la ſociété. M. *de Gundling* y a été introduit par les directeurs, à l'inſtance de M. *de Printzen*, Miniſtre du Roi & Secretaire de la ſociété. Tous les membres s'y ſont trouvés invités par M. le vice-Préſident *Dackwitz*, Conſeiller de la cour.“

Ce *Gundling* étoit un profeſſeur de Halle, dont le Roi fit ſon bouffon, à l'inſtar des anciens, *Hoff-Narren*. Tous les titres qui lui ſont donnés ici étoient dériſoires, ſurtout ceux

magiſtrats ſiégeans, & qu'il les ait étrillés à tour de bras. Mais c'eſt ſans doute une *variante* d'une ſcène plus plaiſante encore, dont je ſuis aſſuré. Le Roi, mécontent de quelque ſentence portée par une chambre de juſtice, fit ordonner à tous les membres de ſe rendre chez lui à une heure marquée, (à dix heures du matin). Ils comparurent, & à meſure qu'il en entroit un, le Roi le roſſoit vigoureuſement, en lui reprochant ſon iniquité. Ils y paſſèrent tous, hormis un dont la toilette avoit été plus longue. Il rencontra en chemin un des derniers battus, & lui demanda, ſi l'audience étoit finie? L'autre lui répondit, qu'il pouvoit encore ſe préſenter; mais enſuite il eut la charité de lui conter ce qui venoit de ſe paſſer; ce qui fit bientôt rétro-

---

de grand-Maître des cérémonies & de Préſident de la Société, rien n'étant plus odieux à F. G. que le cérémonial & les ſciences. Il faut avouer, que cela faiſoit une bien mauvaiſe farce, dont le ridicule retomboit à plomb ſur celui qui l'ordonnoit.

grader le tardif; & comme le Roi n'avoit pas en tête le compte des membres cités, il n'en fut plus parlé.

Voici un exemple de rigueur plus frappant. Le Roi avoit défendu sous des peines capitales de tirer de l'argent de ses caisses, en y substituant des papiers, quelle qu'en fut la validité. Un Conseiller ayant contrevenu à cette ordonnance, fut amené de la province à Berlin, & je l'ai vu pendre hors de la porte d'Oranienburg, ayant une espèce de plastron garni de pièces de monnoie, comme le pectoral l'étoit de pierres précieuses. Après tout, les caissiers étant instruits des ordres précis du Souverain, & ne pouvant douter du traitement qui les attendoit, ne devoient pas s'y exposer. *Volenti non fit injuria.*

En revanche le Roi avoit fait fouetter par le bourreau à Stettin un employé innocent, & il reconnut l'injustice de sa sentence. Pour la réparer, non seulement il déclara hautement que cette peine avoit été infligée à tort, mais il fit manger à sa table celui à qui elle

avoit été infligée. Je doute qu'on puiſſe trouver l'exemple d'une réparation plus authentique.

Il étoit fort désagréable de rencontrer le Roi : on devoit s'attendre à des queſtions qui attiroient quelquefois des propos fâcheux. Cependant, quand une fois le Roi avoit apperçu quelqu'un, qui enſuite fuyoit & cherchoit à l'éviter, cela l'irritoit exceſſivement; il faiſoit appeller le fugitif & le traitoit rudement. Il n'y avoit donc d'autre parti à prendre, que de faire bonne contenance & de répondre avec fermeté. Quelquefois même des réponſes hardies ne lui déplaiſoient pas, & il s'en alloit ſans répliquer.

L'une des plus ſingulières fut celle que lui fit M. *de Beauſobre* le fils, eccléſiaſtique dont nous avons déja parlé. Toutes les fois que le Roi rencontroit un miniſtre françois, il faiſoit la même queſtion : *avez-vous lu Molière?* pour leur faire entendre qu'il les regardoit comme des comédiens : & il s'applaudiſſoit beaucoup de cette apoſtrophe. Quel-

ques uns répondoient par un ſimple *oui:* M. *de Combles* ajouta d'un ton froid; *avec plaiſir:* mais M. de B. dit; *oui, Sire,* & hauſſant la voix, *& ſurtout l'avare.* Le Roi ne dit mot, & rentrant à ſa tabagie: *je viens d'avoir mon fait,* dit-il en riant, & raconta ſon avanture. J'avois toujours douté de l'anecdote, mais Mgr. le Prince HENRI me l'a confirmée, en m'aſſurant qu'il étoit préſent, lorsque le Roi revint de fort bonne humeur.

La ſimple contenance ſuffiſoit, & je me ſuis trouvé dans le cas. A' la deſcente du grand pont, ſur lequel je n'avois pas apperçu le Roi qui venoit de la parade, entouré d'une grande foule, il parut devant moi à l'improviſte. Le tête de ſon cheval touchoit ma poitrine: il me regarda fixement, je le regardai modeſtement, mais je ne jugeai pas à propos d'entamer la converſation, & il paſſa outre.

Une autre fois il rencontra un des régens du collège françois, homme agreſte, & qui

avoit la phyſionomie la plus pédantesque qu'on ait jamais vue. *Qui êtes-vous?* — *Je ſuis régent*, du ton le plus ferme. Cela déroute le Roi, qui n'avoit jamais ouï parler que du Régent de France. Il ſe tourna vers les officiers qui le ſuivoient, & portant ſon doigt au front, il leur fit ſigne, que cet homme étoit fou & comme tel le planta là.

Dans l'idée où étoit le Roi, & qui n'étoit pas entièrement deſtituée de fondement, que les eccléſiaſtiques françois étoient en général des damoiſeaux occupés de leur parure, il fit expédier un reſcript, que le Préſident du conſiſtoire ſupérieur, M. *de Reichenbach*, vint lire au conſiſtoire ordinaire, défendant les perruques poudrées, les bas de ſoie &c., & enjoignant en particulier aux candidats de ne pas paroître dans les rues en colet & en manteau. Un de ces derniers, & celui qui le méritoit le moins, fut la victime de cet ordre. Il ſe nommoit *Varin*, et étoit un des meilleurs ſujets, tant pour les talens que pour les moeurs. Il avoit été à la Ville-neuve un vendredi du mois d'août pour faire la

prière à l'égliſe, & en revenoit par une rue de traverſe vers les ſix heures du ſoir. Le Roi le rencontra, & lui fit la queſtion ordinaire: *qui êtes-vous? Varin* avoit la vue baſſe, étoit timide & ne reconnut point le Roi. Il héſita donc, & le Roi impatient ſe mit à travailler avec ſa canne dans ſa perruque pour en ſecouer la poudre. *Varin*, reconnoiſſant à qui il avoit affaire, dit en tremblant: *je ſuis le candidat Varin.* Le Roi le quitta, & au moment où il rentra chez lui, il écrivit au Miniſtre d'état *de Cocceji*, alors chef des départemens françois: *je viens de proſtituer le candidat Varin, & je défends qu'il ſoit employé dans mes états autrement que comme maître d'école.* Ce qu'il y avoit de plus déplorable dans cette avanture, eſt que le lundi ſuivant on devoit élire un paſteur à la Frédericſtadt: le choix ne pouvoit manquer de tomber ſur lui, & cela le conduiſoit à un mariage très avantageux. Le pauvre garçon quitta le pays & ſe réfugia à Dreſde, où il fut d'abord adjoint, & enſuite ſucceſſeur du paſteur *de Ma-*

rolles; mais comme il étoit cacochyme & fortement attaqué d'hypocondrie, il mourut en 1736, & dit plus d'une fois dans ſa maladie : *le Roi de Pruſſe me coute la vie.* C'eſt à cet évènement que tient tout le fil de la mienne. Je venois de me rendre à Brandebourg, dont l'égliſe m'avoit appellé. J'étois dans une parfaite ignorance de ce qui ſe paſſoit à Berlin, lorsque je reçus la nouvelle que j'avois la pluralité des ſuffrages, les anciens de l'égliſe ayant démandé que je fuſſe mis ſur la liſte à la place du proſcrit. Sans cela il auroit été fort poſſible que je paſſaſſe ma vie à Brandebourg, comme mon ſucceſſeur M. *de Durant*, qui y a vécu cinquante ans, & y eſt mort. Mais, revenu dans la capitale à vingt ans, j'ai paſſé ſucceſſivement par toutes les ſituations & rempli tous les poſtes, qui m'ont conduit au terme où je ſuis arrivé, grâces à la bonne providence.

Le Roi avoit toujours en vue de rencontrer quelque eccléſiaſtique, qu'il put rabrouer. Un jour, étant en calèche dans la

longue rue de Fréderic, avec M. *de Camas*, il vit de loin un miniſtre qui lui parut trop ajuſté. Il dit à M. *de Camas*: „Voilà ſans „doute un françois: vous verrez comme je „vais l'accommoder.“ M. *de Camas* n'étoit pas à ſon aiſe dans l'attente de cette ſcène. La voiture roule: le miniſtre eſt à portée du Roi. *Qui êtes-vous?* — La réponſe en allemand fut: *Sire, je n'entends pas le françois.* Le Roi capot n'en demanda pas davantage, & M. *de Camas* reſpira.

Dans les derniers temps de ſon règne, quand le Roi étoit à Berlin, il ſe tenoit pendant la matinée derrière les fenêtres qui donnent ſur le jardin, qui ſert de place-d'armes, conſidéroit les paſſans, & en faiſoit appeller la plûpart. Cela fut bientôt ſçu, & la place fut déſerte. Un boſſu, chargé du fardeau le plus énorme dans ce genre, ne craignit point d'être appellé, ou plutôt il le ſouhaita. Cela ne manqua pas. *Qui êtes-vous?* — *Je me nomme* de Durfort. — *Que faites-vous?* — *J'ai étudié, & j'ai la place*

de juge de Spandau; mais la penſion eſt trop chétive pour me faire ſubſiſter, & je ſupplierois V. M. de m'en accorder une meilleure. Ses réponſes promtes, fermes & même gaies, plurent au Roi, & le mirent tout à fait de bonne humeur. *Eh! bien,* lui dit-il, *allez de ce pas chez mon général* Linger, *& dites-lui que je vous fais auditeur des canoniers.* Le boſſu fait la révérence, & va tout de ſuite chez le général, qui venoit de ſe mettre à table. Il logeoit là où eſt à préſent l'hôtel *Corſica.* Il ſe préſente aux domeſtiques: on lui demande ce qu'il veut. *Je viens de par le Roi.* On l'introduit, & il expoſe ſa commiſſion, toujours avec ſon air de fermeté. Le général le meſure du pied à la tête, ſourit & lui dit: *Le Roi ſe... de vous & de moi. Mais aſſoyez vous, & buvons un coup.* Cela fait, *Durfort* s'en alla, fort content de ce premier eſſai.

Il ne s'en tint pas là. S'imaginant avoir beaucoup plu au Roi, il bâtit les châteaux en Eſpagne les plus chimériques. Il préſenta requête pour obtenir la permiſſion de manger

à Potsdam sa pension de juge de Spandau, demeurant à la même distance de sa judicature. Le Roi y consentit. Dès ce moment *Durfort* crut qu'il alloit être admis aux conversations du Roi; ensuite à la faveur, & ne mit point de bornes à ses espérances. Ayant donc changé de domicile, il attendit quelque temps, mais voyant que le Roi ne pensoit point à lui, il prit le parti de se trouver sur son chemin aussi souvent qu'il seroit possible. Le Roi le rencontra diverses fois sans y faire attention; mais, à la fin, ennuyé de cette vision, ou pénétrant son dessein, il poussa un soir son cheval droit à lui avec force; le bossu qui se trouvoit sur le bord d'un ruisseau, recula & mit les pieds dedans. Le Roi rit & s'en tint là. Mais le lendemain il lui fit signifier l'ordre de retourner à Berlin. Il obéit & mourut quelque temps après, non de chagrin cependant, mais par une suite des infirmités que causoit le dérangement de sa figure.

On voit donc que la préſence d'eſprit & le fermeté réuſſiſſoient toujours avec le Roi, & même qu'un peu de gayeté n'y gâtoit rien. En voici encore un exemple des plus originaux. Le Roi étant à cheval aux environs de Potsdam, voulut allumer une pipe, mais ni lui, ni ceux qui le ſuivoient, n'avoient de briquet. On apperçoit à quelque diſtance un jeune homme, marchant d'un pied léger, qui avoit l'air d'un candidat. *Vous verrez, Sire*, dit un des officiers, *qu'il fera notre affaire.* On l'appelle: il vient. *Pouvez-vous allumer ma pipe?* — *Oui-dà, Sire.* Il tire de ſa poche tout ce qu'il faut, & frappant de la pierre à fuſil contre l'acier, les étincelles jailliſſent. A chaque coup il dit: *pink, pink; voyez, voilà votre pipe allumée.* — *Grand-merci;* & là deſſus on ſe ſépare. Au bout de quelque temps, une bonne cure vient à vaquer: on préſente au Roi la liſte des concurrens: le Roi écrit à côté en allemand: *Pink doit l'avoir.* Voilà le conſiſtoire ſupérieur fort embarraſſé de ſavoir, qui eſt *Pink.* On ſe rap-

pelle l'avanture, on prend des informations, on découvre *Pink*, & il eut la cure.

On a déja imprimé dans le temps l'anecdote ſuivante, mais comme elle eſt également ſingulière & vraie, elle peut retrouver place ici. Le Roi, faiſant ſa tournée ordinaire aux environs de Potsdam, voit une jeune perſonne du commun, grande & bien faite: & cela lui fait naître tout de ſuite une idée. Il l'appelle: *qui êtes-vous? que faites-vous?* Ayant ſçu par ces queſtions qu'elle étoit fille, il prend un crayon, écrit quelques lignes, & lui dit: „faites moi le plaiſir de porter ce „billet tout de ſuite chez un tel capitaine.“ La jeune fille prend le billet, & le Roi s'en va. Comme elle avoit des commiſſions qui ne lui permettoient pas de rentrer d'abord en ville, elle rencontre une vieille de ſa connoiſſance, qu'elle prie de ſe charger de la commiſſion. Celle-ci y conſent & arrive chez le capitaine, qui ouvre le billet & y lit: „Au moment où vous recevrez ceci, faites appeller un tel grenadier (le plus grand de la compa-

gnie) & l'aumônier: & faites bénir le mariage de ce grenadier avec celle qui vous remet le billet." Le capitaine tomba des nues, mais il falloit obéir. On appelle le grenadier, qui voit la vieille & jure ſes grands Dieux qu'elle ne ſera jamais ſa femme. La conteſtation traîne en longueur, le Roi rentre à Potsdam; on lui fait rapport de la réſiſtance du grenadier; il en apprend la cauſe, & rit de tout ſon coeur de l'avanture.

M. Thomas Le Cointe, appellé à Potsdam en 1722. pour être paſteur de la colonie françoiſe qui y fut alors établie, & qui eſt mort en 1776 à 93 ans, ſavoit bien comme il falloit s'y prendre avec le Roi, & de 200 écus de penſion qu'il avoit d'abord, il parvint ſucceſſivement à diverſes augmentations, en profitant des moyens, non ſeulement de plaire au Roi, mais encore de lui dépiaire, pour ſe raccommoder enſuite. Il déployoit à cet égard toute la fineſſe de ſon pays, étant à tous égards un vrai Normand. J'ai encore

une

une de ſes lettres qui commence par *poſt nubila Phoebus*, où il me fait part du ſuccès d'une de ſes manoeuvres. Il avoit un collègue nommé *Ruynat*, qui voulant ſe marier, lui dit: *Il me ſemble qu'il faudroit que j'en écrive au Roi; mais je n'oſe, cela m'embarraſſe beaucoup. Attendez, dit M. le Cointe: je vous tirerai peut-être d'embarras.* Il prend la plume, & écrit ſur un papier ouvert: *Sire, ma femme vient de faire des andouilles & des boudins, qui ſeront, je crois, du goût de V. M. Je La ſupplie de les agréer, &c.* Une demi-heure après un houzard vint remercier de la part du Roi. *Eh bien!* dit M. *le Cointe* à ſon collègue, *ſi l'on écrit pour des andouilles, on peut bien écrire pour prendre une femme.* M. *Ruynat* écrivit, & reçut une réponſe favorable. Au reſte ces envois de M. L. C. étoient annuels; & le remercîment étoit presque toujours accompagné de quelques bouteilles de vin.

Les temps les plus fâcheux de ce règne dont j'aie été témoin, ſont ceux des enrôle-

miens. Je ne parle pas de ceux qui ſe faiſoient hors du pays; ils ont donné lieu à des ſcènes qui font frémir; & l'hiſtoire des enrôleurs reſſembleroit fort à l'ancien ouvrage intitulé *l'hiſtoire des larrons*. On leur a quelquefois infligé des peines capitales dans les pays où ils faiſoient leur métier; & je me ſouviens, que le cas étant arrivé en Hollande, le Roi vouloit abſolument uſer de repréſailles ſur les officiers Hollandois, qui ſe trouvoient comme voyageurs dans ſes états: ce qui en mit quelques-uns dans une grande perplexité. Je me borne aux enrôlemens qui ſe faiſoient dans Berlin. La conſternation étoit générale: les jeunes gens fuyoient dans d'autres pays; ceux qui ne pouvoient prendre ce parti, demeuroient cachés dans leurs maiſons, où ils n'étoient cependant pas en ſûreté. Un jeune homme, dont le père avoit eu le caractère de colonel, & qui a été lui-même depuis Miniſtre d'état, voyant les bas-officiers rôder continuellement autour de ſa maiſon & le guetter, vint à bout

de s'échapper & d'aller à Leipzig. On prenoit des ſujets non ſeulement de la grandeur requiſe, mais d'une taille médiocre & au deſſous, ſoit pour les mettre dans l'artillerie; ou ſimplement pour les rançonner. Ayant pris mon crû à l'âge de ſeize ans, on pouvoit cependant préſumer, que je croîtrois encore, de ſorte qu'après m'être caché quelque temps, je ne trouvai d'autre expédient que d'obtenir d'un Capitaine, (depuis le Lieutenant-général *de Forcade,*) par la voie d'une dame de ſes amies, qui ne lui dit pas mon nom, un billet d'enrôlement que je portai pendant trois ans dans ma poche, pour l'exhiber au cas que je fuſſe ſaiſi, ce qui n'arriva cependant pas. Les voyageurs, de quelque rang & caractère qu'ils fuſſent, n'étoient pas en ſûreté; & toutes les réclamations étoient inutiles. Potsdam étoit alors une cage qui renfermoit de tels oiſeaux, la plûpart déſeſpérés de leur ſituation; & l'on a été ſurpris que le Roi n'eut point été expoſé de leur part à quelque coup de déſeſpoir.

On a pourtant quelquefois aux exercices entendu ſiffler des balles, ſans ſavoir de quel fuſil elles partoient.

A cela près, je n'ai vu que de l'ordre & de la tranquillité. Le grand hiver avoit amené des préludes de famine, qui cauſoient déja des émotions populaires pour enlever le pain chez les boulangers. Le Roi ne vouloit pas ouvrir ſes magaſins, & je ne ſais juſqu'où les choſes auroient été pouſſées, ſi le premier acte de bienfaiſance de ſon ſucceſſeur n'eût été cette ouverture ſi déſirée & ſi néceſſaire.

Je chéris & vénère la mémoire de *Fréderic Guillaume* I, ſous lequel s'eſt paſſée la fleur de ma jeuneſſe & qui a toujours confirmé grâcieuſement les demandes qui lui ont été faites en ma faveur, pour les places de paſteur de Brandebourg & de Berlin en 1731, & pour celles de profeſſeur d'éloquence & de profeſſeur de philoſophie en 1737 & en 1739.

J'ai eu lieu de croire que mon nom étoit en bonne odeur auprès de ce monarque, en conſéquence d'une tradition qui lui étoit parvenue, auſſi bien qu'à moi. *Fréderic* I. étant Prince électoral, fit des voyages ſous la conduite de M. *de Danckelmann*, qui a été depuis à la tête des affaires & le chef de la Pleiade, ſur laquelle voyez le premier tome *des recherches ſur les médailles par M. Koehler.* Le Prince tomba dangereuſement malade, & il y eut quelque ſoupçon de poiſon. Les médecins qui furent appellés héſitoient ſur le traitement du mal; & le *periculum in morâ* étoit très évident. M. *de Danckelmann* écouta les avis du chirurgien valet de chambre, qui étoit mon grand-oncle & portoit mon nom. Le Prince ſe tira d'affaire, & conſerva toute la reconnoiſſance que méritoit un pareil ſervice. La manière dont Mr. *de Danckelmann* & ſes frères en éprouvèrent les effets, n'eſt pas de mon ſujet. Le valet de chambre demeura fidèlement attaché à ſon maître, qui devenu Electeur, & enſuite Roi,

lui témoigna toujours la plus grande affection. Il lui offrit de l'annoblir, mais M. F. répondit, qu'il aimoit mieux être un bourgeois aisé qu'un pauvre gentilhomme. Cependant il avoit plusieurs fils, à qui cette prérogative auroit pu être utile. Il avoit acquis un petit bien à *Buchholz*, village à un mille de Berlin, où depuis le réfuge, il existe une colonie françoise. Le Roi lui dit un jour, qu'il vouloit venir souper chez lui, & y vint en effet avec quelques personnes de sa cour. Le lendemain il lui envoya mille écus. Le valet de chambre mourut avant son maître, à 47 ans, en 1704. Ses fils sont tous morts dans le célibat. Une fille a épousé le Conseiller-médecin *Mentzel*, & la fille de celle-ci, actuellement vivante, est veuve du Conseiller privé *Behmer*, qui est mort en Russie avec le caractère de vice-Président du tribunal de justice allemand. *Fréderic Guillaume* I. connoissoit & reconnoissoit les détails que je viens de rapporter; mais lorsque j'ai eu occasion d'en parler à *Fréderic* II, il n'a pas voulu en convenir.

J'ai un reſpect imé pour les Souverains, & ſurtout pour ceux ſous la domination desquels je vis; je ſçai qu'ils ſont hommes & qu'ils ne ſauroient être exempts des défauts de l'humanité: mais, quand ils ſont compenſés par de bonnes qualités, on doit leur tenir compte du bien qu'ils font, & penſer à tout ce qui pourroit les porter à pouſſer plus loin l'abus de leur pouvoir. Que l'homme le plus raiſonnable ſe mette à leur place, & ſe demande ce qu'il feroit, s'il étoit le maître: à moins qu'il ne ſe faſſe fortement illuſion, il comprendra que ſes principes ſeroient continuellement en danger d'être ébranlés par les ſituations & les tentations auxquelles il ſeroit expoſé. D'après cette façon de penſer, j'ai toujours déteſté les Arétins modernes, dont le nombre & l'inſolence ſont ſi conſidérables: ſi les Princes qu'ils attaquent ſont bons, c'eſt-à-dire, auſſi bons que la condition humaine & la dignité royale le permettent, ils ſont d'infames calomniateurs: s'ils penchent plus ou

moins vers un deſpotiſme, qui approche quelquefois de la tyrannie, on ne fait que les irriter, & aggraver le ſort de ceux qui gémiſſent ſous la peſanteur de leur ſceptre. Le ſage s'accommode aux temps & aux circonſtances, dès qu'il n'en coûte rien à ſes vertus; le chrétien, qui eſt le vrai ſage, obéit à ſes maîtres, lors même qu'ils ſont fâcheux. Toute doctrine contraire excite des inquiétudes, des fermentations, un eſprit de révolte, dont les ſuites ſont beaucoup plus nuiſibles à la ſociété, que les caprices paſſagers d'un Souverain.

FRÉDÉRIC II,

Roi de Pruſſe.

Je ne tarirois point, ſi je voulois dire tout ce que je penſe, tout ce que je ſens, & tout ce que je ſais ſur ce grand Roi. Mais, puisque je me ſuis mis en train de rappeller mes *ſouvenirs*, on me permettra bien de donner une eſquiſſe des rélations que j'ai eues avec lui. Elles ſont aſſez ſingulières, pour être demeurées gravées dans ma mémoire; & je ne crois pas qu'on puiſſe me taxer d'égoïſme dans ce que je vais en dire avec la plus exacte vérité.

Pendant que le Prince royal vivoit à Rheinsberg, je correſpondois avec M. *Jordan*, qui en prenoit occaſion de parler quelquefois de moi, & de communiquer les nouvelles littéraires que je lui mandois. Je pu-

blioîs alors une feuille périodique, intitulée *Mercure & Minerve*, dont quelques articles rouloient ſur la philoſophie Wolfienne, dont le Prince s'occupoit alors; & ces articles ne lui déplurent pas.

Je hazardai même quelques pièces de poëſie, dont l'une, intitulée *la république de Platon* étoit deſtinée à décrire la vie de Rheinsberg. Le Prince y jeta les yeux avec bonté, & y fit des remarques qui prouvoient qu'il étoit meilleur poëte que moi; ce que je n'ai jamais eu garde de lui conteſter.

Sur ces entrefaites, en 1736, j'éprouvai quelques difficultés de la part du Miniſtre d'état de *Cocceji*, par rapport à une place à laquelle j'aſpirois avec droit. J'eus recours à la protection du Prince, qui me l'accorda; & les difficultés furent applanies.

Un jour que le Prince paſſoit devant le collège françois avec M. *Jordan*, j'étois devant la porte & je le ſaluai. Il demanda qui j'étois, à M. Jordan; qui me nomma. *Quoi*, dit le Prince, *il eſt miniſtre?* J'ai toujours

cru que cela l'avoit empêché d'entrer plus particulièrement en liaiſon avec moi, & j'avoue que je m'en ſuis félicité.

Les années s'écoulèrent, & le Roi monta ſur le trône. Croiroit-on que, dès le ſecond jour de ſon règne, il envoya M. *Jordan* chez moi, pour me dire que S. M. ſouhaitoit que je commençaſſe tout de ſuite un *journal littéraire & politique*, dont Elle me fourniroit Elle-même les matériaux. Ce travail n'étoit pas fort de mon goût; mais je ne pouvois le décliner. Je pris donc la plume, & la première feuille, petit *in folio*, parut le 9 de juillet 1740, ſous le titre *de journal de Berlin, ou nouvelles politiques & littéraires, chez Ambroiſe Haude.*

Les ſecours que le Roi m'avoit promis, tirés de ſa propre correſpondance, n'étant plus réguliers, comme ils l'avoient été dans le commencement, je lui écrivis à ce ſujet, & j'en reçus la réponſe ſuivante:

„J'ai bien reçu votre lettre; & pour vous „mettre en état de ſoutenir votre journal de

„Berlin, je vous adreſſe quelques nouvelles „du temps, dont je vous ferai avoir la conti„nuation. J'eſpère que vous en ferez uſage „avec prudence & ménagement. Je ſuis

votre bien affectionné Roi,

Fédéric.

à Berlin,
le 18 d'Octobre
1740.

L'empereur étant mort, la guerre commença, & le Roi partit de Berlin le 13 de décembre. Je fus alors obligé de faire mon journal d'après les papiers publics, & je n'y travaillai qu'avec répugnance. Je n'attendois que l'occaſion de finir, & elle ſe préſenta. J'avois inſéré dans la feuille du 31 décembre 1740 une pièce qui fut intitulée: *traduction du manifeſte que Sa Majeſté a fait publier en Siléſie.* Le département des affaires étrangères prétendit que cette pièce avoit été fauſſement qualifiée du titre de *manifeſte* & mal traduite &c. J'inſérai cette déclaration dans

la feuille du 7 de janvier 1741, mais je déclarai en même temps au département, que ces matières n'étant pas de de mon reſſort, j'abandonnois la compoſition du journal que le libraire continua juſqu'au 8 d'avril ſuivant, en ſe ſervant des rélations qu'on envoyoit de l'armée.

Pendant les années ſuivantes, je m'occupai de mes fonctions ordinaires & des moyens de rétablir ma ſanté, qui depuis le 12 de janvier 1735 paroiſſoit entièrement détruite par un rhumatisme univerſel, dont les reſtes ſe font encore journellement ſentir. Cela me fit aller aux bains de Freyenwalde en 1736, à Francfort, pour changer d'air, pendant les mois de mars-juillet 1737, dans l'Uckermark & à Stettin, & dans quelques jardins de Berlin en 1738 & 1739. Me ſentant un peu raffermi je fus en juillet & août 1741 à Magdebourg, Halberſtadt, Halle & Leipzig. Déchargé des fonctions paſtorales dès 1739, je m'appliquai aux études qui convenoient à ma profeſſion de philoſophie. La publication

de la *belle Wolfienne*, eſpèce de roman philoſophique, m'ayant mis au rang des auteurs, auquel je n'avois qu'un droit imparfait par quelques brochures ou ſermons détachés que j'avois mis au jour dans diverſes circonſtances, le zèle & l'amitié de M. *Jordan*, à qui j'ai déja payé le tribut de ma juſte reconnoiſſance, m'ouvrirent une nouvelle carrière, dans laquelle j'étois bien éloigné de prévoir que j'irois auſſi loin & y demeurerois auſſi longtemps. Ceci nous ramène au Roi.

Ce monarque avoit témoigné plus d'une fois, qu'il vouloit faire refleurir la ſociété des ſciences, qui malgré ſa décadence & l'eſpèce d'oppreſſion qu'elle avoit ſoufferte ſous le règne précédent étoit toujours en activité, avoit un très digne Préſident en la perſonne du reſpectable théologien *Jablonski*, premier prédicateur de la cour, pour ſecrétaire perpétuel M. *de Jariges*, devenu depuis grand-chancelier, & publioit ſes mémoires en latin, ſous le titre *de Miſcellanea beroli-nenſia*.

Cependant, comme le Roi ne paroiſſoit point s'occuper encore de cet objet, quelques Seigneurs crurent pouvoir lui en rappeller l'idée, en formant une ſociété dont les aſſemblées étoient régulières, ſe tenant d'abord chez le Maréchal *de Schmettau*, enſuite chez le Miniſtre d'état *de Borcke*. On y liſoit des mémoires, & tout s'y paſſoit comme dans les académies. Le Roi entra dans les vues qu'on s'étoit propoſées; il combina les membres qui reſtoient de l'ancienne ſociété, en leur conſervant leurs titres & fonctions, avec ceux du nouvel inſtitut, & forma du tout un corps, ſous le nom *d'académie des ſciences & belles lettres*, dont l'inauguration ſe fit au château, à la fin de janvier 1744. J'y aſſiſtai comme académicien, & je ſuis demeuré le ſeul de ceux qui ſe trouvèrent alors compris dans l'aggrégation. Je ſupprime des détails ultérieurs, qui ſe trouvent réunis dans un volume ſéparé, in 4to, intitulé *Hiſtoire de l'académie &c. depuis ſon origine*, que je com-

posai à la réquisition de M. *de Maupertuis*, & qui parut en 1752.

Dans les premiers arrangemens qui furent pris pour donner une forme à l'académie, on attacha un secrétaire à chacune des quatre classes, & je fus choisi pour celle de philosophie. Il s'agissoit ensuite de publier des mémoires en françois, suivant l'intention du Roi. M. *de Jariges*, comme secrétaire perpétuel, auroit du les rédiger; mais il étoit trop occupé par ses autres charges & en général ce travail ne lui convenoit pas. Il fut donc encore question de moi; on me conféra le titre *d'Historiographe de l'académie*, & je donnai en 1745 un premier volume, qui fut dédié au Roi. *L'essai sur les songes*, que j'y insérai, eut un succès qui surpassa mon attente. M. *de Buffon* m'écrivit à ce sujet de la manière la plus obligeante, & lorsque M. l'abbé *Raynal* est venu à Berlin, il m'en a encore parlé comme d'un morceau dont l'effet avoit subsisté.

M.

M. *de Maupertuis* vint en 1746 à Berlin, pour prendre la préſidence, car il y avoit déja fait d'autres voyages précédemment. Il ſe maria & s'établit à demeure. Il m'honora tout de ſuite d'une confiance particulière; & il fallut prendre de nouveaux arrangemens, ſurtout depuis que le Roi eut attaché à ſa préſidence les pouvoirs les plus étendus, qui abrogeoient ceux des quatre curateurs, dont l'académie avoit jusqu'alors dépendu. Je tins la plume pour la première fois à la place de M. *de Jariges*, (qui demeura pourtant toujours ſecrétaire perpétuel), dans l'aſſemblée du 6 juin 1746. où M. *de Borcke* remit à M. *de Maupertuis* les pouvoirs que le monarque lui avoit conférés. M. *d'Alembert* remporta dans la même aſſemblée le prix ſur la queſtion *des vents*.

Les choſes demeurèrent ſur ce pied jusqu'en 1748. Je travaillois ſous la direction de M. *de Maupertuis* avec le plus grand agrément, je profitois des charmes de ſa converſation, toujours ſpirituelle & inſtructive,

& je m'attachois de plus en plus à lui. Madame ſon épouſe, depuis ſa veuve, grande-Gouvernante de feu S. A. R. Madame la Princeſſe *Amélie*, ſe rappelle ſans doute ces temps-là; ils ont été trop courts, & pour elle & pour moi.

M. *de Jariges* étant devenu préſident de la chambre de juſtice crut devoir enfin abdiquer le ſecrétariat.

M. *de Maupertuis* me propoſa au Roi pour le remplacer; & je vais mettre ici la copie des deux lettres que je reçus de lui, datées du même jour, de Potsdam, le 22 avril 1748. La première devoit me ſervir de patente.

Monſieur!

„Ayant rendu compte au Roi du deſſein „où étoit M. *de Jariges* de ſe démettre des „fonctions du ſecrétariat de l'académie, & „des ſujets les plus propres à remplir cette „place, Sa Majeſté vous a agréé & accordé „une augmentation de penſion de 200 R.

„C'eſt avec bien du plaiſir que je vous en „donne avis. Vous connoiſſez les ſenti- „mens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monſieur

votre très humble
& très obéiſſant ſerviteur,
Maupertuis.

„Je n'ai jamais rien ſigné avec tant de plai- „ſir que la patente que je vous envoie. Puiſ- „ſiez-vous faire tous nos éloges, & exercer vo- „tre charge auſſi longtemps qu'exerça la ſienne „ce fameux ſecrétaire qui doit être l'objet „de l'émulation de tous les ſecrétaires d'aca- „démie qui aiment à vivre."

Après m'avoir chargé de quelques com- miſſions académiques, M. de M. finiſſoit ainſi :

„Préſentez mes reſpects à Madame *F...*, „& comptez toujours, mon cher Mon- „ſieur, que rien ne ſauroit me faire tant de „plaiſir que de trouver les occaſions de vous „obliger."

Il ne me reſtoit donc rien à déſirer que la durée d'un état auſſi agréable & auquel je me trouvois parvenu, contre toute attente, avant l'âge de 37 ans. Je m'y fuis maintenu à la vérité pendant les 40 ans qui ſe ſont écoulés depuis, mais en réſiſtant à divers chocs, qui en auroient probablement terraſſé bien d'autres. J'en dirai davantage dans les articles MAUPERTUIS & VOLTAIRE.

Dès ce temps-là, je n'ignorois pas que le Roi avoit reçu des impreſſions désavantageuſes ſur mon compte. Elles lui avoient été données par *La Mettrie*. Comme je ne diſſimule rien, je reconnois que j'avois eu tort d'attaquer, dans les journaux auxquels je travaillois alors, non la perſonne, mais la doctrine de ce médecin. C'étoit une très grande imprudence; il ne pouvoit en réſulter aucun bien, & je m'attirois un adverſaire qui ne ſavoit garder aucun ménagement. Il ſe contenta cependant de me décocher, pour ainſi dire, quelques traits dans l'obſcurité des pamphlets qu'il publioit,

ne me nommant pas, mais me désignant suffisamment. Il me représenta donc au Roi, avec qui il avoit des entretiens familiers & quotidiens, comme un théologien intolérant: & lorsque j'eus inséré dans un volume de nos Mémoires des *réflexions sur la liberté*, qui ne s'accordoient pas avec ses idées, comme un philosophe manqué. Le mal étoit irrémédiable, mais il n'en résulta aucun effet sensible jusqu'à la fin de 1752, où je fus menacé d'un coup de foudre, qui m'auroit écrasé.

Je ne dirai donc rien ici de ce qui me concerna pendant les années intermédiaires, ni même de l'explosion que je viens d'indiquer, réservant les détails pour les articles sus-mentionnés. Je ne laissai pas d'avoir de fréquentes rélations avec le Roi, en lui envoyant divers ouvrages de la part de l'académie, de l'école de charité & d'autres corps dont j'étois membre; & je reçus toujours sans délai les réponses convenables. Lorsque le Roi fit lire l'éloge de *La Mettrie*, dans

l'aſſemblée publique de janvier 1752, je craignis d'y recevoir quelque ſarcaſme, & je priai M. *Darget* qui étoit chargé de cette lecture de me dire, ſi je pouvois y aſſiſter. Il me répondit: *le Roi eſt trop grand pour attaquer ſes ſujets.* Le principe étoit vrai; mais il y avoit des exemples du contraire dans ſes poëſies, où ſe trouvent des noms que je ne veux pas remettre ici, avec des qualifications bien mordantes. Quoiqu'il en ſoit, j'aſſiſtai à l'aſſemblée, où ſe trouvoient pluſieurs Princes & Princeſſes de la Maiſon royale. La lecture de l'éloge fut écoutée d'un air morne; MM. *de Mauperţuis & la Lande* parlèrent enſuite, mais comme il s'agiſſoit de matières peu à la portée des auditeurs, l'attention ne parut pas ſe réveiller. Comme on alloit finir la ſéance, M. *de Mauperţuis* dit: *nous aurions encore un mémoire, ſi l'on juge à propos de l'entendre.* La propoſition fut agréée; & je lus *ſur l'obligation de ſe procurer les commodités de la vie.* Je n'oſerois presque dire combien cette lecture m'at-

tira de complimens obligeans des illuſtres auditeurs. C'étoit ſans doute moins le prix intrinsèque du diſcours qu'on peut lire dans mes *mélanges philoſophiques*, que l'eſpèce d'allègement qu'on avoit éprouvé à la ſuite de matières triſtes ou sêches, qui me valut ce ſuccès. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai jamais oublié cette journée où venant à l'académie, le coeur ſerré & comme glacé de crainte, j'en ſortis avec l'épanouiſſement de la ſatisfaction la plus complète.

Je viens tout de ſuite à la guerre de ſept ans. Je paſſois quelques ſemaines à Charlottembourg en juillet & août 1756, lorsqu'un matin j'appris que les portes de Berlin étoient fermées, & l'après-midi qu'il en étoit ſorti des troupes dont j'ignorois la deſtination. Peu après le département des affaires étrangères envoya M. le Conſeiller privé *Kahle* à Charlottembourg, pour me requérir de travailler à diverſes pièces qu'on vouloit publier ſur les conjonctures. Depuis Mr. *de Schlabrendorff*, Miniſtre de la Siléſie, me

fit de ſi fortes inſtances pour m'engager à un travail long & ennuyeux, mais qu'il me repréſentoit comme patriotique, que je ne pus m'y refuſer. C'étoit la traduction du fameux ouvrage d'*Hippolytus a Lapide*, d'après une traduction allemande, à laquelle un juriſconſulte de Halle avoit joint d'amples notes. Cela me prit environ un an de temps, au bout duquel l'ouvrage parut en deux gros volumes *in octavo*, qui, à ce que je crois, ne ſeront guères recherchés dans la ſuite des temps. Je ne me ſuis jamais refuſé à aucune occupation honnête & utile.

Pendant les années de la guerre, où le Roi étoit en diverſes contrées, j'ai envoyé à M. *de Catt* diverſes pièces que je croyois pouvoir être miſes ſous ſes yeux, & ne pas lui déplaire. En voici un exemple aſſez ſingulier. M. *de la Condamine*, avec qui j'ai eu pendant quelques années une correſpondance ſuivie, m'écrivit une fois une longue lettre qui contenoit un plan de pacification, imaginé à Paris, par lequel entr'autres articles,

on donnoit au Roi la Pologne entière, comme au prince le plus propre à procurer à ce royaume une consistance solide & à le faire fleurir. Cela étoit fort bien écrit, & le Roi y étoit loué d'une manière dont il ne pouvoit qu'être flatté. M. *de Catt* fit la lecture de cette lettre au Roi, qui l'écouta & en parut satisfait, sans cependant rien dire sur le fonds même du plan qu'elle contenoit: c'étoit l'après-midi. Le lendemain matin, le Roi dit à M. de C. *Quand vous répondrez à F. dites-lui que je ne saurois devenir roi de Pologne, par ce que je serois obligé de changer de religion.* Je rapporte ces anecdotes, comme intéressantes par elles-mêmes, & pour faire voir que le Roi n'a jamais eu un véritable éloignement pour moi dans les temps qui ont précédé les témoignages précieux de bienveillance dont il m'a honoré. Je fus exposé pendant le cours de la guerre à un incident également singulier & désagréable, mais dont le détail se trouvera dans une lettre que je renvoie à la suite de cet article.

La paix ſe fit en 1763. Le Roi revint couvert de gloire dans ſes états, où il s'attacha à réparer les dommages que la guerre avoit cauſés, à rétablir l'ordre & à ramener enfin l'abondance & la ſplendeur. S. E. M. le Comte *de Herzberg* a rendu compte dans une ſuite d'excellens mémoires de tout ce que ce monarque vraiment unique a fait pour le bien de ſes provinces & de ſes ſujets. Je ne touche point à ces détails d'adminiſtration, non plus qu'aux opérations politiques, à la guerre de 1778 & à toutes les ſages meſures priſes pour aſſurer le repos de l'Allemagne d'une manière inébranlable. C'eſt à l'hiſtoire qu'il appartient d'employer ſon burin pour graver ces faits dans des faſtes dont la durée égalera celle du monde.

Je viens à l'année 1779 où le Roi voulut connoître les académiciens, & les fit appeller ſucceſſivement à des entretiens, dont je crois qu'aucun d'eux n'eſt ſorti mécontent. Au moins puis-je bien certifier, en appellant à leur témoignage, que le Roi n'a jamais traité

aucun d'eux d'une manière désobligeante, ironique, cauſtique, beaucoup moins mépriſante. Il y a eu des audiences aſſez fâcheuſes pour des choix de médecins, & même d'aſpirans à la place de Miniſtre d'état, mais je défie qu'on en indique & qu'on en prouve aucune, où le Roi n'ait parlé avec la plus grande bonté aux académiciens qu'il faiſoit appeller. Mr. *Merian*, qui a conſtamment accompagné ceux qui étoient appellés, ne peut manquer d'atteſter la même choſe. Nous en ſommes quelquefois ſortis pleins d'admiration & d'une vive émotion de tendreſſe, de ce qu'un Roi ſi formidable, ſi terrible quand il avoit fallu l'être, ſe montroit ainſi le plus humain, le plus doux, le plus affable des mortels.

Je fus donc appellé pour la première fois, ſans m'y être attendu, le 24 de décembre 1779, avec Mr. *Merian*. L'audience dura depuis trois heures jusqu'à quatre & demie. Je n'en étois pas à mon apprentiſſage de converſations avec des perſonnes royales. Dès

l'année 1749, S. M. la Reine mère m'avoit fait prêcher à Monbijou & diverſes fois dans les années ſuivantes, m'avoit toujours admis à ſa table, où j'avois vu toute la maiſon Royale d'alors, y compris les Maiſons de Brunſwick, d'Anſpach, &c. S. M. la Reine de Suède, pendant ſon ſéjour à Berlin en 1772, m'avoit très fréquemment honoré de ſes invitations, & j'avois été compris dans presque tous les repas où elle s'étoit trouvée chez nos Princes & nos Princeſſes. Enfin S. M. aujourd'hui Douairière m'avoit fait pluſieurs fois le même honneur. L'intervalle cependant étoit grand entre ces converſations & celle d'un Roi tel que FRÉDERIC. Je ne ſentis pourtant aucune émotion, ou plutôt celle du plaiſir l'emporta ſur les autres. Le Roi, dès mes premières réponſes, voyant ma franchiſe & ma naïveté, parut goûter mon caractère; & depuis ce moment j'ai réellement trouvé plus d'agrémens dans ces audiences que dans tout autre entretien avec les grands. Le Roi aimoit à parler, parloit bien

& avoit un fond inépuiſable d'idées & de connoiſſances. Il ne s'agiſſoit que de bien écouter & de placer un mot à propos, ſans prétention à l'eſprit; car ceux qui ont voulu briller par-là n'ont jamais réuſſi. Avec cela, comme j'étois de l'âge du Roi, que j'avois toujours vécu à Berlin, connoiſſant les mêmes perſonnes & témoin des mêmes choſes, il ſuffiſoit de gliſſer ou de rappeller un fait d'un demi-ſiècle de date, pour que le Roi s'en ſaiſît auſſitôt & épuiſât tout ce qu'il en ſavoit. Je n'oublierai jamais la vivacité de ſes yeux, la douceur de ſon regard, l'aimable ſourire de ſes levres & tout ce qu'il diſoit d'obligeant. Les ſeules converſations qui fuſſent un peu pénibles étoient celles où il engageoit à des diſputes de philoſophie, ou de théologie. Il avoit un arſenal d'où il tiroit tous ſes traits; c'étoient les écrits de *Voltaire*. Je ſoutenois des thèſes oppoſées aux ſiennes; & nous nous échauffions quelquefois, comme ſi nous avions été ſur les bancs de l'école. Cependant tout

ſe terminoit par un congé amiable; & le ſeul inconvénient conſiſtoit à n'avoir pas paſſé ſon temps auſſi agréablement que lorsqu'il avoit été queſtion de belles-lettres, d'anecdotes hiſtoriques, &c. Il n'y avoit rien ſur quoi le Roi ne diſſertât, comme s'il s'y fut préparé d'avance. Je me ſouviens, par exemple, que la converſation étant tombée une fois ſur la politique de Tibère, & ſur ce qu'il y avoit d'odieux dans le caractère de cet empereur, le Roi qui d'ailleurs aimoit toujours à prendre la négative, quand on prenoit l'affirmative & réciproquement, fit une apologie de Tibère, & prouva la néceſſité où il s'étoit trouvé de tenir la conduite qu'il tint, parlant une bonne demi-heure, ſans héſiter, de la manière la plus intéreſſante: c'étoit du Tacite, & mieux que Tacite.

Le Roi n'avoit jamais fait aſſeoir ceux qu'il appelloit pour de ſemblables entretiens. Un âge beaucoup plus avancé que n'étoit alors le mien, & des infirmités beaucoup

plus considérables n'avoient valu ce privilège à personne. Je n'aurois eu garde d'y prétendre non plus, si je n'avois pas été dans le cas de l'absolue nécessité, mes anciennes & constantes attaques de rhumatisme m'ayant causé une foiblesse de jambes qui m'a laissé jusqu'à l'année dernière (1787) le pouvoir de faire des promenades assez longues, mais ne m'a pas permis de me tenir debout en place. Je soutins donc les deux premières audiences avec une extrême peine, m'appuyant autant que je le pouvois sur ce qui étoit à la portée de mes mains. Le Roi s'en aperçut, & au commencement de la troisième audience, il me dit de m'asseoir. Je ne le fis pas, & j'eus tort, car il ne s'agissoit pas de complimens: c'étoit un ordre qui exigeoit la simple obéissance. Enfin à la quatrième le Roi débuta par me dire: *je veux conserver mon Secrétaire perpétuel: je lui ordonne de s'asseoir.* Depuis ce temps-là j'ai toujours trouvé un fauteuil placé de façon qu'il n'y avoit qu'une petite table entre le Roi & moi;

& j'ai ſavouré le plaiſir pur de la converſation.

Je donnerai un échantillon bien propre à faire voir combien on étoit à ſon aiſe avec le Roi, quand ſans ſortir des bornes du reſpect, on lui parloit d'une manière gaie & franche. S. A. R. la Princeſſe douairière de Wirtemberg, réſidant à Cöpenick, m'avoit pris pour Secrétaire de ſes commandemens après la mort de Mr. le Conſeiller privé *de Gualtieri*, arrivée au commencement de 1778. J'en fournis un article à part; il ne s'agit à préſent que de dire que ma principale fonction étoit d'écrire les lettres qu'elle adreſſoit en diverſes circonſtances aux perſonnes royales dont elle étoit parente ou alliée: ce qui s'étendoit fort loin. Dans l'audience du 26 décembre 1780, je dis au Roi: *Sire, Votre Majeſté va recevoir une belle lettre de moi: j'eſpére qu'Elle y fera une belle réponſe. — Comment cela? — C'eſt la lettre de félicitation que la Princeſſe de Cöpenick écrit à V. M. à l'occaſion du nouvel an. Elle ſera de*

de Vous? (demanda le Roi) — *Oui, Sire.* Et le Roi ſe tut. Trois jours après, la Princeſſe reçut la réponſe ſuivante dont j'ai gardé copie.

„Madame ma Couſine. Je reçois avec „toute la gratitude dont je ſuis pénétré la „félicitation ſincère & obligeante que V. A. „R. me fait l'honneur de m'adreſſer à l'épo- „que de ce renouvellement d'année, La priant „de ſe perſuader combien la conſervation de „Ses jours m'intéreſſe, & combien je ſuis „charmé de pouvoir Lui réitérer les voeux „ardens, que je ne ceſſerai jamais de faire „pour la continuation de Son bien-être & de „Son entière ſatisfaction. C'eſt le ſentiment „de l'eſtime & de l'amitié parfaite avec lequel „je Vous prie de me croire,

Madame,

de V. A. R.

le bon couſin,

FÉDERIC.

La Princeſſe fut extaſiée de recevoir une pareille lettre : jamais elle n'en avoit eu d'auſſi grâcieuſe, & elle en ignoroit la raiſon,

que je me gardai bien de lui dire. J'eus peine à en obtenir la communication, tant elle craignoit que la lettre ne s'égarât. On peut croire que cela m'amuſoit beaucoup.

J'ai eu quatorze audiences du Roi; la dernière étoit du 14 de janvier 1785. Ma ſanté m'a empêché deux fois de me rendre à ſes ordres. Il n'eſt point venu à Berlin dans l'hiver de 1786. Mais il y a une de ces audiences dont il faut que je parle ſéparément :

J'étois chargé par l'académie d'envoyer au Roi tout ce qu'elle recevoit pour lui. Le Comte *de la Cepede* fit en 1782 un envoi de livres que j'expédiai avec deux ou trois lignes de lettre. Je reçus la réponſe ſuivante :

„Je vous remercie de m'avoir fait tenir „l'ouvrage & la lettre que le Comte de la Ce„pede avoit adreſſés pour moi à l'académie. „Vous me ferez plaiſir de lui faire parvenir

„en réponſe l'incluſe ci-jointe, & ſur ce je „prie Dieu &c.“

à Potsdam
le 22 de Juin, 1782. FÉDERIC.

Au deſſous le Roi avoit écrit de ſa propre main ce que je vais copier, en conſervant ſcrupuleuſement l'orthographe & l'ordre des lignes.

Je ſalue Le Segretaire perpetuel de L'academie, & Come Lon dit que Le 24 il paſſera par ici pour Maryer ſa fille a brandebour, j'eſpere de pouvoir Mettre en perſonne Mon Homage a ſes piéds.

Il falloit bien ſe rendre à une pareille invitation, mais je balançai ſi je devois aller tout de ſuite le 24, ou attendre le terme que j'avois fixé pour aller voir à Brandebourg ma fille déja mariée dès le 31. mai. Je pris le dernier parti, en le faiſant ſavoir cependant

à Potsdam, de façon que le Roi en pût être instruit.

Je me rendis à Potsdam le 5 d'août, en ayant encore fait prévenir le Roi, & j'étois à midi chez le pasteur françois, M. *Pelet*. Avant deux heures, je reçus un message qui m'avertissoit qu'à quatre un carrosse viendroit me prendre pour me conduire à Sans-souci. Y étant arrivé, je trouvai au pied de la colline une chaise à porteur pour me faire parvenir au haut, & je fus attendri jusqu'aux larmes de cette attention. Je fus introduit dans une salle où le Roi entra peu après. C'est la seule fois que je l'aie vu debout & marchant: c'est aussi le seul tête-à-tête que j'aie eu avec lui. Je me plaçai dans un fauteuil à côté du canapé où le Roi étoit assis. La conversation qui dura une heure & demie ne roula presque que sur la religion: ce qui me la rendit moins agréable, quoique d'ailleurs les bontés du Roi fussent toujours les mêmes. Je ne rapporterai qu'un trait de l'entretien qui mérite

d'être conservé, parce qu'il tient au caractère décidé du Roi. Je lui parlois de l'intérêt que tous ses sujets avoient à la prolongation de la vie d'un Roi tel que lui, & du désir qu'il devoit avoir de vivre lui-même pour le bien de ses peuples. *Point, point*, me dit-il, avec un regard fixe & d'un ton ferme, *si la mort venoit dans ce moment, je vous dirois: bon soir, Monsieur F.* Le Roi poussa ses grâcieuses attentions jusqu'à tirer le lendemain de sa cave un viatique pour mon voyage de Brandebourg.

Dès le premier entretien le Roi m'avoit demandé d'où j'étois, c'est-à-dire, ma famille. J'avois été charmé de répondre que j'étois un bon Champenois, & que j'avois conservé la franchise & la bonhommie de ma patrie. *Vous aimez donc le Champagne!* — *Sire, je n'ai jamais renié ma patrie.* Le lendemain je reçus une corbeille dont la moitié étoit du Champagne, & l'autre du Bourgogne & du Tyrol.

Le dernier envoi fut précédé d'une véritable ſcène pantomimique, qui exprimoit trop bien la bonté & la gayeté du Roi pour ne pas la rapporter. C'étoit le 24 décembre 1784. La converſation commença comme à l'ordinaire ſur divers ſujets. Au bout d'une demi-heure, le Roi s'interrompant tout à coup, me regarde & me demande: *Buvez vous du Champagne? — Non Sire. — Et pourquoi? — C'eſt que je n'en ai point. — Et pourquoi n'en avez vous point? — C'eſt que V. M. ne m'en a pas donné.* — Cela finit là: mais au bout d'une autre demi-heure, le Roi ſe ſoulève, & avance ſa main ſur une table qui étoit devant lui, en diſant: *ma mémoire me fait ſouvent faux bond.* Il prend ou fait ſemblant de prendre du papier & une plume, & d'écrire, en articulant par monoſyllabes: *mon - ſe - crétaire - n'a - plus - de - vin de - cham - pagne.* Il repouſſa le papier; *à préſent je m'en ſouviendrai:* & la converſation recommença. Le lendemain vint la corbeille. Peut-on oublier de pareilles bontés?

Ce n'eſt pas l'importance, c'eſt la manière qui en fait le prix.

Cependant le Roi ne s'en étoit pas tenu là; & en 1782 il avoit augmenté ma penſion de ſon propre mouvement.

J'ai déja inſinué que, quand une matière étoit miſe ſur le tapis, il ne falloit pas ſe hâter de dire ſon avis, beaucoup moins de prendre le ton déciſif: ſans quoi le Roi prenoit auſſitôt la thèſe contraire, & il en naiſſoit une controverſe qui animoit la converſation: ce qui finiſſoit, dans les choſes indifférentes, par ſe ranger à ſon avis. Mais une autre ſingularité eſt que le Roi feignoit d'ignorer les choſes qu'il ſavoit le mieux; & jouoit l'étonnement quand on lui en parloit. En voici un exemple. L'académie avoit propoſé une queſtion de métaphyſique *ſur la force primitive*, qui avoit paru obſcure à M. *d'Alembert*. Il en avoit plaiſanté dans ſa correſpondance avec le Roi, qui en prit occaſion d'ordonner à l'académie, en lui permettant de conſerver ſa queſtion, d'en

proposer encore une autre, savoir : *est-il permis de tromper le peuple &c.* La question fut proposée, & il vint quantité de pièces pour le concours. J'en pris occasion de dire : *je reçois quantité de pièces sur la question extraordinaire proposée par l'académie. — Quelle est cette question? — S'il est permis de tromper le peuple. — A-t'-on proposé cette question? — Oui, Sire.* Là-dessus il se mit à la discuter avec étendue, & à dire comment il la traiteroit, toujours avec l'agrément qui étoit répandu dans ses propos. Il y auroit eu beaucoup d'imprudence à lui faire sentir qu'il avoit donné la question, & qu'on avoit suivi ses ordres. Je ne crois pas qu'aucun lecteur s'ennuie de l'exposé de traits aussi caractéristiques.

Les églises françoises du pays célébrèrent le 29 d'octobre 1785 le jubilé de la révocation de l'édit de Nantes. J'assistai comme doyen du clergé à l'édifiante agape que célébra le consistoire de Berlin, à la ville de Paris le lendemain. J'avois fait imprimer un

discours sur le jubilé pour le distribuer aux assistans. Je n'avois pas cru devoir l'envoyer au Roi, mais le libraire *de Bourdeaux* qui l'avoit imprimé, fit l'envoi de son chef & à mon insçu. Suivant l'usage invariable du Roi, il reçut le lendemain la réponse suivante:

„Le Roi remercie le libraire *Bourdeaux* à Berlin de l'exemplaire du discours du Conseiller privé F. . . . sur le jubilé des colonies françoises de ses états. Il contient un tableau fidelle des premiers réfugiés & le cours de la vie du doyen actuel de leur clergé, qui s'est distingué même dans la république des lettres, & dont la mémoire mérite bien d'être transmise à leur postérité".

à Potsdam,
le 31 Octobre 1785. FRÉDERIC.

Je continuai à rendre compte au Roi de la part de l'académie de tout ce qui appar-

tenoit à mes fonctions, & entr'autres choſes, de lui envoyer les volumes de nos mémoires, à meſure qu'ils paroiſſoient. Je reçus toujours des réponſes ſatisfaiſantes, qu'il ſeroit ſuperflu de rapporter. Je me borne à la dernière année 1786, où j'eus encore quatre lettres du Roi. La première répondoit aux vœux de la nouvelle année, & la quatrième à l'envoi des mémoires. Mais la ſeconde & la troiſième peuvent trouver place ici.

Le 22 janvier, M. le Comte *de Mirabeau*, arrivant à Berlin, paſſa devant ma porte & fit remettre une carte avec un paquet de livres, dont il avoit bien voulu ſe charger à Strasbourg. En ouvrant le paquet, j'y en ai trouvé un autre pour le Roi; & ſuivant ma coutume, je l'expédiai tout de ſuite à Potsdam, en marquant par qui il m'avoit été remis. Je reçus le lendemain la lettre ſuivante:

„J'ai très bien reçu par votre lettre d'hier „le paquet de livres que le Comte *de Mirabeau*

„vous a prié de me faire paſſer. Vous m'o-
„bligerez de l'en remercier affectueuſement
„de ma part. Je ſerois, je l'avoue, très
„curieux de ſavoir, par quel heureux hazard
„ce voyageur a paſſé jusqu'ici, & vous me
„ferez plaiſir de me le dire. Sur ce &c."

à Potsdam,
le 23 janvier
1786.

FÉDERIC.

Ma ſanté & la ſaiſon ne me permettant pas de ſortir, j'écrivis un billet à M. le Comte *de Mirabeau* pour le prier de vouloir bien paſſer chez moi. Il y vint le 24 au matin; je lui montrai la lettre du Roi, & il en tira une de ſa poche, qui lui accordoit la permiſſion qu'il avoit demandée de venir à Potsdam. Je repris la plume, & ſachant avec quelle exactitude il falloit rendre compte de la manière dont on exécutoit les ordres du Roi, je lui écrivis ce que j'avois fait, & j'y joignis un voeu ſur le jour de ſa naiſſance.

La réponſe vint, comme à l'ordinaire, dans les 24 heures.

„Je vous ſais gré de votre empreſſement „à ſatisfaire ma curioſité au ſujet du Comte „*de Mirabeau:* elle a toute mon approba„tion, ainſi que les ſentimens que vous mani„feſtez à l'occaſion du jour de ma naiſſance, „dont je vous remercie, priant Dieu" &c.

à Potsdam,
le 25 janvier 1786. FÉDERIC.

Ceci ſert à montrer quelle attention le Roi apportoit aux moindres détails, & combien il étoit agréable de lui obéir & de le ſervir comme il vouloit être ſervi. M. le Comte *de Mirabeau* prit encore la peine de venir le 26, & de me raconter l'entretien qu'il avoit eu avec le Roi, & qui, après la première queſtion: *êtes-vous le fils de l'auteur* de l'Ami des hommes? avoit uniquement roulé ſur l'état de la littérature en France.

Pourra-t-on ſe perſuader après cela que le Roi ait jamais voulu flétrir en quelque ſorte l'académie & ſes membres, qu'il ait appellé ironiquement & en face l'un ſon *Montesquieu*, l'autre ſon *Fontenelle* &c. & que ceux-ci, mordant niaiſement à l'hameçon, alloient s'en vanter? Il n'y a qu'une réponſe à faire à de pareilles imputations: je la laiſſe à deviner. Celui que le Roi auroit pu appeller ſon *Montesquieu*, a toujours reçu du monarque les témoignages d'une conſidération auſſi diſtinguée que méritée, & ainſi des autres. Mais qu'importent toutes ces miſères au public, & ſurtout à la poſtérité!

Frédéric a ceſſé de vivre; mais il vivra toujours dans le coeur de ceux qu'il a honorés de ſa bienveillance; & ſon nom demeure gravé dans les faſtes du XVIII. ſiècle.

Voici la lettre que j'ai annoncée dans le cours de l'article précédent, page 121.

LETTRE DE M. F. . . .

A

M. MERIAN,

Monsieur & très honoré confrère,

Permettez-moi de vous entretenir d'une anecdote déja ancienne, & très singulière dans le temps; mais dont la singularité vient d'augmenter au point de me déterminer à publier l'éclaircissement qui va faire le sujet de cette lettre.

Le jeudi, 5 de mars 1761, nous trouvant ensemble à l'académie, vous me fites l'honneur de me dire que vous aviez vu chez le libraire *Pitra* un ouvrage intitulé: L'ANTI-SANS-SOUCI &c. par M. F. . . .

Je n'eus rien de plus pressé à faire que d'aller chez ce libraire, où je trouvai en effet un ouvrage en deux volumes, qui avoit pour titre : L'ANTI-SANS-SOUCI, *ou la folie des nouveaux philosophes naturalistes, déistes & autres impies, dépeinte au naturel, avec des réflexions préliminaires. Par* M. F. . . . .

Ma surprise fut extrême ; mais, certain de n'avoir aucune part à cette production, j'écrivis, en rentrant chez moi, deux lettres parfaitement semblables à M. le Marquis *d'Argens* & à M. *de Catt*, qui étoient alors à Leipzig à la suite du Roi, pour leur marquer ce qui venoit de m'arriver, & les prier de mettre sous les yeux de S. M. la protestation de ma parfaite innocence, me soumettant aux peines les plus rigoureuses, si cette protestation n'étoit pas conforme à la plus exacte vérité.

Ayant ensuite examiné l'ouvrage plus à loisir, je trouvai l'explication de l'énigme. *L'Anti-Sans-souci* avoit un auteur quelconque qui ne m'a jamais été connu, mais on avoit

détaché d'un ouvrage que j'avois publié peu auparavant, intitulé *penſées raiſonnables oppoſées aux penſées philoſophiques* (de Diderot) des réflexions générales ſur l'incrédulité, qui ne renfermoient rien de rélatif aux écrits du philoſophe de Sans-ſouci; & en les plaçant à la tête de *l'Anti-Sans-ſouci*, on avoit mis: *avec des réflexions préliminaires par M. F. . . .* Je ne ſais point à quelle intention le tout avoit été fait; ſi c'étoit un artifice pour me nuire, ou un ſimple deſſein de faire valoir l'ouvrage en mettant à la tête un nom connu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'ouvrage même étoit écrit d'une manière peu judicieuſe, & même groſſière, comme le titre ſeul le fait aſſez connoître *).

Quoiqu'il en ſoit, je m'en tins-là, & je ne reçus point de réponſe; ce qui ne m'inquiéta

*) Si ma mémoire ne me trompe, le titre de la première édition portoit; L'ANTI-SANS-SOUCI, *ou réfutation des erreurs, des extravagances, des impiétés & des blaſphêmes, contenus dans &c.*

quiéta pas, connoiſſant les bonnes intentions & l'amitié de ceux à qui j'avois écrit.

Quand, après la paix de 1763, ces meſſieurs revinrent ici, je me ſouvins de mes lettres, & je leur demandai ce qu'ils en avoient fait. „Rien, me répondirent-ils, on „ne préſente jamais aux Princes des idées déſ„agréables ſans néceſſité; mais, ſi le hazard „avoit fait connoître au Roi *l'Anti - Sans-*„*Souci*, nous avions vos lettres toutes prêtes, „& nous aurions montré votre déſaveu." *)

Voilà donc, à ce qu'il ſembloit, une anecdote parfaitement & pour jamais enſévelie; mais, à mon grand étonnement, je viens de la retrouver en feuilletant le ſecond ſupplément à la quatrième édition de *l'Allemagne ſavante* (das gelehrte Deutſchland) de

*) Depuis en liſant la correſpondance du Roi, j'y ai vu une couple de fois fait mention de *l'Anti-Sans-Souci*; mais il n'y a rien qui faſſe juger qu'il ſoit tombé ſous les yeux du monarque.

M. Meuſel, où j'ai lu, à la ſuite de mon nom : L'ANTI-SANS-SOUCI, *ou la folie*, &c. *Nouvelle édition, augmentée de preuves & de réflexions préliminaires, II tomes. Selon l'original imprimé à Bouillon, en 1761, in 8vo.*

Pour le coup, je ne veux pas laiſſer ſubſiſter cette imputation qui me feroit paſſer pour le plus inſenſé & le plus ingrat des hommes, auſſi bien que pour le plus mauſſade des écrivains. J'ai trop reſpecté, & qu'il me ſoit permis d'ajouter, aimé notre grand monarque défunt, pour avoir jamais penſé à l'attaquer par écrit, encore moins à faire une ſortie auſſi indécente contre ſes ouvrages.

FRÉDERIC a eu ſa façon de penſer; j'ai la mienne : & vous ſavez, mon très digne confrère, que dans les converſations réitérées auxquelles vous avez participé, je n'ai jamais molli ſur ce chapitre, & que la controverſe a été quelquefois agitée avec autant de chaleur qu'elle auroit pu l'être entre deux do-

teurs sur les bancs de l'école. Mais le respect de ma part, & la bonté de la sienne ont toujours retenu ces disputes dans les bornes les plus exactes, non seulement de la décence, mais de l'aménité.

Je réitère donc ici la déclaration de n'avoir jamais eu aucune part à *l'Anti-Sans-Souci*, & de voir avec douleur propager une imputation à laquelle j'oppose cette lettre, qui, munie de votre témoignage auquel j'en appelle, doit anéantir désormais toute assertion semblable. J'ai l'honneur d'être &c.

à Berlin,
le 17 août 1787.

ANECDOTES SUR FRÉDERIC II.

Dans cette multitude d'anecdotes qu'on s'eſt empreſſé à compiler ſur les dits & faits de ce monarque, il eſt incroyable combien il y en a qui manquent d'exactitude, ou même entièrement de vérité. Je vais indiquer quelques-unes de ces dernières.

L'hiſtoire de cet officier, qui, après avoir écrit un libelle contre le Roi, parut devant lui pour demander la récompenſe promiſe, & reçut un ordre pour le commandant de Spandau qu'il alla remettre, & en vertu duquel il ſe trouva pourvu de la place de ce commandant, tandis que la récompenſe promiſe fut envoyée à ſa famille; toute cette hiſtoire, dis-je, eſt parfaitement controuvée.

Elle a d'abord été mise dans *l'année littéraire*, d'où elle a passé dans diverses compilations. On l'a vérifiée sur les lieux, & on n'en a trouvé aucune trace. D'ailleurs il n'étoit point dans le caractère du Roi de promettre des récompenses à ceux qui découvriroient des auteurs d'écrits satyriques contre lui. Il a toujours mépriſé ces traits qui ne l'atteignoient point; & s'il y en a quelques-uns auxquels il ait été ſenſible, il ne l'a du-moins pas fait paroître. Lorsque le *procès des trois Rois* parut, il nous dit, à Mr. M. & à moi, *ces trois Rois ſont ceux de &c. mais j'y ai auſſi ma part.* La ſortie de l'abbé R. contre lui fit une impreſſion aſſez forte pour l'engager à faire écrire une eſpèce d'apologie, intitulée: *lettre d'un habitant de Berlin à un ami de la Haye;* mais lorsque cet abbé vint ici, il n'en eut pas une audience moins grâcieuſe du Roi, qui ſe contenta de faire ſemblant de ne connoitre d'autre ouvrage de cet écrivain que *l'hiſtoire du Stadthouderat.* Mais voici une imputation révol-

tante & qui marque dans l'eſprit de ceux qui l'ont forgée un vrai fond de noirceur. C'eſt le cas prétendu de l'officier qui, après l'ordre donné dans l'armée de n'avoir plus de lumière après une certaine heure, fut ſurpris par le Roi, ſe jetta à ſes pieds & lui dit qu'il avoit ſaiſi un moment pour écrire à ſa femme, qu'il alloit finir ſa lettre & ſe conformer à l'ordre: à quoi le Roi auroit répondu froidement: • *ajoutez encore un mot. Demain je ne ſerai pas en vie;* & le fit en effet ſupplicier. Parle-t-on donc d'un Néron, ou d'un Caligula? Et a-t-on vu dans tout le cours de la vie de FRÉDERIC rien d'analogue à une ſemblable barbarie? Jamais au moins elle n'a été connue de ceux qui ont ſervi dans ce temps-là.

Rien de plus odieux & de plus faux que de dire que la plûpart des ſecrétaires du cabinet avoient été auparavant des laquais du Roi. On les a connus pendant plus de 40 ans, comme étant des plus honnêtes familles, & du caractère le plus convenable

à leurs fonctions, n'abuſant jamais de la confiance du Souverain, qui d'ailleurs les éclairoit de près. Les réponſes ordonnées par le Roi n'offroient jamais des bévues & des contradictions: dans les moindres choſes régnoient la netteté & la préciſion. On frémit en liſant, que cette façon de répondre laiſſoit un libre cours à la ſottiſe ou à la méchanceté des ſecrétaires. Presque tous ces Meſſieurs vivent encore & ſont fort au deſſus de ces calomnies: auſſi FRÉDERIC GUILLAUME, auſſi ſage que bon, les honore tous de la même confiance.

Tout ce qui regarde les démêlés de *Maupertuis & de Voltaire* eſt mal préſenté. On en donnera la véritable notice dans les articles qui les concernent.

Le Roi n'a fait appeller des académiciens pour s'entretenir avec eux, ordinairement de 5 à 7 du ſoir, que pendant les dernières années de ſa vie, depuis la guerre de 1778. On peut nommer tous ceux qui ont joui de cet honneur, & juger ſi le titre de *poliſſons*

leur convient, ou plutôt s'il ne retombe pas à plomb ſur ceux qui le leur donnent. Jamais ils n'ont eſſuyé de propos désobligeans, parce qu'ils n'en méritoient point, & que d'ailleurs le Roi auroit manqué ſon but en les mortifiant & en leur ôtant le courage de ſoutenir la converſation. On étoit très à ſon aiſe pendant la durée de ces entretiens, qui alloit quelquefois au-delà de deux heures. Il ne s'agiſſoit que de ſavoir écouter &, comme je l'ai dit plus haut, placer un mot à propos, ſans vouloir s'emparer de la parole, encore moins ſans chercher à briller.

L'article du Baron *de Pœllnitz* pourroit être fort long, & il y a ſans doute bien des choſes à ſa charge, qui n'ont pas permis d'inſérer ſon éloge dans les mémoires de l'académie. C'étoit inconteſtablement un homme d'eſprit & un répertoire d'anciens faits qu'il narroit agréablement. Il a paru juſqu'à ſa fin à la cour, aux tables des Princes & des Princeſſes : on le connoiſſoit & on le prenoit pour ce qu'il valoit. Il eſt dur de flétrir

ſa mémoire : il vaut mieux l'enſévelir dans l'oubli. Je l'ai connu & me ſuis trouvé à de grands repas avec lui, encore ſous le règne de *Fréderic Guillaume I.* Il parloit avec une extrême liberté, & devant une foule de domeſtiques il diſoit : *j'ai vu à peu près tout ce qu'on peut appeller curieux & intéreſſant : cependant je voudrois encore voir l'enterrement d'un Roi de Pruſſe.* Auſſi, ce qui eſt fort plaiſant, *Fréderic Guillaume* lui montrant la place qu'il avoit deſtinée dans l'égliſe de la garniſon à Potsdam, pour que ſon corps y fut dépoſé, P. lui dit : *oui, Sire, vous ſerez fort-bien là ! . . Ah ! coquin*, lui répondit le Roi, mais en riant, *tu voudrois déja m'y voir.*

Fréderic II. avoit effectivement des eſpions, qui lui rapportoient ce qui ſe paſſoit à Berlin & à Potsdam. On a connu ceux de Berlin, ou du moins on ſe doutoit de leur emploi. Quant à Potsdam, le Roi ſavoit les bagatelles qui ſe paſſoient dans l'intérieur des maiſons ; ce qui tenoit fort en crainte, &

répandoit un air de triſteſſe dans la ville. Il auroit peut-être mieux valu, qu'il eût eu des eſpions en temps de guerre : cela lui auroit probablement fait éviter quelques ſurpriſes, qui ont fort diminué ſes ſuccès. Mais qu'un académicien ait eu pour département la famille royale, qu'il ait été introduit la nuit chez le Roi pour lui rendre compte de ſes obſervations, & qu'il ſoit parti peu avant la mort du Roi, pour éviter d'être inquiété à ce ſujet ; c'eſt ce dont perſonne n'a la moindre idée.

Ces académiciens Suiſſes qui ont eu diverſes deſtinées propres à les avilir ; celui qui n'ayant pas réuſſi ailleurs, a été obligé de reſter à Berlin ; pluſieurs qui y ſont dans le miſère ; n'ont jamais exiſté.

Il n'y a jamais eu à Potsdam de conjuration contre la littérature françoiſe. Le Roi a perſévéré juſqu'à la fin dans le goût de préférence pour les ouvrages françois, à la tête deſquels il mettoit les écrits de Voltaire & les fables de la Fontaine. Il recherchoit

auſſi avec ſoin toutes les bonnes traductions des auteurs grecs & latins; & il ne ſe laſſoit point de lire Cicéron. Le dernier lecteur du Roi a fait ſa fonction finale le 30 de juillet 1786, en liſant dans le *précis du ſiècle de Louis XV, par Voltaire*. Ce lecteur n'eſt rien moins que mépriſable; & il s'eſt conduit juſqu'à la fin avec une prudence qui lui fait honneur, & que ſes cenſeurs n'auroient pas eue.

L'abbé *Pernety* n'avoit rien écrit ſur les phyſionomies, lorſqu'il fut appellé à Berlin comme Bibliothécaire. On le confond avec ſon parent de même nom (*Jaques Pernety*) mort en 1777 à 81 ans, dont on a des *lettres ſur les phyſionomies*, qui ſont écrites avec eſprit. L'abbé fut appellé, parce qu'il avoit ici un frère au nombre des grands Régiſſeurs, homme très eſtimable, que le Roi vouloit obliger. Il n'étoit point queſtion de faire entrer l'Abbé à l'académie; mais comme le Roi lui avoit aſſigné mille écus de penſion ſur la caiſſe académique, & qu'on craignoit que

cette aliénation ne durât toujours, l'académie pria le Roi de lui donner l'abbé pour confrère; & il s'eſt toujours fait aimer par la bonté de ſon caractère. C'eſt pendant ſon ſéjour ici, qu'il a traité la matière des phyſionomies dans divers mémoires, qui ont été inſérés dans les volumes de l'académie. Le grand ouvrage de *Lavater* a été l'occaſion de ces diſcuſſions, qui ont formé pendant quelque temps une eſpèce de controverſe. L'Abbé *Pernety* a demandé ſon congé & s'eſt retiré à Valence, où il tient la plume d'une ſociété des ſciences.

Jamais le Roi n'a traité, ni de vive voix, ni par écrit, le premier Médecin *Cothenius* de Charlatan. Il l'a fait conſulter jusqu'à la fin. Mais il étoit changeant en fait de Médecins, & diſoit en plaiſantant qu'il en avoit un alphabet, dont il tiroit les lettres au hazard. C'eſt ce qu'il dit une fois à M. *Eller*, alors premier Médecin. Avec cela le Roi ſe piquoit de ſavoir en médecine, donnoit des conſeils, des recettes, & quelque-

fois même des remèdes en nature. On en trouve beaucoup de preuves dans ſa correſpondance avec le Général *Fouqué*. On lui envoyoit quelquefois des ſpécifiques dont il ne faiſoit point d'uſage; mais il remercioit toujours ceux qui les lui adreſſoient. Ces envois & ces réponſes ont paſſé plus d'une fois par mes mains. En voici un exemple amuſant.

Un Médecin de *Vitry-le-françois* en Champagne, ma patrie, m'envoya une lettre pour le Roi, où il lui offroit un ſpécifique infaillible pour la goutte, l'aſſurant que dans le temps qu'il en feroit uſage, il pouvoit voyager & aſſiſter à une conférence avec JOSEPH & CATHERINE, qu'il avoit imaginée, je ne ſais ſur quel bruit ou fondement. Dans la lettre qu'il m'écrivoit pour me charger de cette commiſſion, il me marquoit que j'euſſe à n'y pas manquer, ſans quoi il écriroit directement au Roi pour ſe plaindre de ma négligence ſur un objet auſſi eſſentiel. Cette menace ne m'allarmoit guères; mais je ne ſavois que faire de ſa lettre, craignant que

le Roi ne trouvât mauvais que je lui fisse parvenir de pareilles inepties. Je pris le parti de l'envoyer au lecteur d'alors, le laissant maître de la supprimer ou de la présenter, s'il trouvoit un moment favorable. Il le trouva, & tout de suite je reçus la réponse suivante, avec ordre de l'expédier.

„Votre lettre du 28 juin m'est bien par„venue: on vous a mal informé en vous di„sant que j'avois la goutte; mais je ne suis „pas moins sensible à l'intérêt que vous pre„nez à ma santé, & à votre attention obli„geante de m'envoyer votre recette, dont „vous avez observé les bons effets depuis „40 ans. Sur ce &c."

à Potsdam,
le 21 juillet
1780.

FÉDERIC.

Au S. V. . . . Docteur en Médecine de l'université de Montpellier, à Vitry en Champagne.

La retraite de M. *Euler* qui, en 1766, retourna en Ruſſie, ne vint d'aucun mépris pour l'académie. Il l'aimoit & auroit volontiers fini ſes jours dans une capitale où il jouiſſoit de tous les agrémens poſſibles. Je pourrois raconter au long & fort exactement tout ce qui occaſionna ſon mécontentement & ſa retraite. Mais je ne crois pas que c'en ſoit encore le temps. Il ne pouvoit manquer de trouver partout un accueil convenable à ſes talens diſtingués. Déja connu & chéri en Ruſſie par le premier ſéjour qu'il y avoit fait, on lui tendit les bras avec empreſſement, & on lui fit les conditions les plus avantageuſes. Une des principales eſt la jouiſſance de la moitié des appointemens pour les veuves des académiciens. Cela fit dire à l'Impératrice un mot également ſpirituel & généreux. M. *Euler* ayant perdu ſon épouſe demeura quelques années veuf; mais ſentant le beſoin qu'il avoit à ſon âge & dans la ſituation à laquelle le réduiſoit la perte de la vue, de s'aſſocier une compagne

qui prit ſoin de lui, il épouſa une demi-ſoeur de la défunte. On voulut railler en préſence de S. M. I. ſur ce mariage de vieillard. *Je le trouve fort raiſonnable*, dit-elle, *& je lui ſais bon gré de n'avoir pas voulu laiſſer perdre la penſion de ſa veuve.* Les fils de M. *Euler* ſont très avantageuſement pourvus. L'aîné, ſecrétaire perpétuel de l'académie impériale & Chevalier de St. Wolodimir, a été mis après la mort de ſon père au nombre des huit aſſociés étrangers de l'académie des ſciences de Paris. Le ſecond, qui ſuivant le cours ordinaire auroit à peine une compagnie d'artillerie à Berlin, eſt Lieutenant-colonel, avec le commandement de la fabrique des armes à Siſterbeck. L'Impératrice & le Grand-Duc l'ont déja pluſieurs fois honoré des marques de leur bienveillance. Le troiſième eſt médecin de la cour. Il ont tous des familles nombreuſes avec l'eſpérance de les bien établir. Je tiens à eux par les liens les plus étroits de l'amitié & de l'alliance. Ma correſpondance non-

non-interrompue avec M. *Euler* l'aîné, depuis 22 ans, fait un des principaux agrémens de ma vie. La perte de M. *Euler* auroit été irréparable pour l'académie, s'il n'avoit été remplacé par M. *de la Grange*, digne des mêmes éloges, & qui l'a été par conſéquent des mêmes regrets, lorsqu'il nous a quitté en 1787, pour aller ſe domicilier à Paris.

Après la mort de M. *Sulzer*, le Roi voulut effectivement faire venir quelqu'un à qui il pût conférer le place de directeur de la claſſe de philoſophie. Mais les modiques appointemens attachés à cette place ne pouvoient tenter aucun étranger. Il ne s'agiſſoit point d'avoir un Suiſſe excluſivement, & encore moins pour ſe procurer le plaiſir de le railler. Mais on ne ſauroit nier que le Roi vouloit toujours des étrangers, & décourageoit par-là ſes ſujets. On lui préſenta la liſte des membres de la claſſe de philoſophie, ſuivant leur ancienneté: il étoit aſſurément naturel d'en choiſir un; & ſurtout celui que ſon ſavoir diſtingué, encore plus que la juſte

reconnoiſſance du nouveau monarque, a pourvu de ce poſte, demeuré vacant juſqu'alors. Voici la réponſe que le Roi défunt avoit faite à la repréſentation ſusmentionnée.

„Tout ce que vous me dites par votre „rapport d'hier ne ſauroit me faire changer „de ſentiment. Il faut pour directeur de la „claſſe de philoſophie un philoſophe dans „toute l'étendue du terme, ſans quoi ce ſe„roit mettre un architecte à la tête de la chi„rurgie. Ainſi je me réfère à mes ordres „ultérieurs.“ Et ſur ce &c.

à Potsdam,
le 8 juillet
1780.

FÉDERIC.

Il n'a point été queſtion d'offrir la place de directeur à un ſavant de Stuttgard, & ce ſavant ne l'a point refuſée. Il s'agiſſoit de l'attirer à Berlin comme membre ordinaire de la claſſe de philoſophie ſpéculative. La négociation dura quelque

temps; mais le Souverain de ce ſavant l'arrêta dans ſon pays, en améliorant ſon ſort. Il n'y a point eu d'autres aſpirans à la place de directeur; & toutes les anecdotes à ce ſujet n'ont aucun fondement. Au contraire, il y a eu des aſpirans à la place d'un membre de la claſſe de belles-lettres retiré en France, qui ſe fondant ſur quelques lueurs d'encouragement & de protection que le Roi leur avoit accordées, s'imaginoient devoir emporter cette place d'emblée; mais ils ont été trompés dans leur attente. Je connois parfaitement tous les tours & les détours de ce dédale académique que je n'ai pas perdu de vue depuis neuf luſtres; mais je m'abſtiens ſcrupuleuſement de tout ce qui pourroit faire de la peine aux perſonnes mêmes qui ont eu le moins d'égards & de ménagemens pour moi. Je ne me départirai jamais de cette façon de penſer & d'agir.

Le Roi fit écrire à l'académie par le Marquis d'*Argens*, le 6 janvier 1764, qu'il ſe réſervoit à l'avenir la nomination & la

confirmation de tous les académiciens externes, ſans qu'on eut déſormais le droit de lui en propoſer aucun. Cela venoit de ce qu'on lui avoit dit que la liſte des externes groſſiſſoit trop, ce qui n'étoit pas ſans fondement. Depuis ce temps-là l'agrégation à l'académie, devint extrêmement difficile, & plus recherchée que les grands honneurs civils & militaires. Je reçus continuellement des lettres de ceux qui demandoient ce titre; & je leur faiſois à tous la même réponſe, qu'ils euſſent à s'adreſſer directement au Roi. Le plus petit nombre réuſſiſſoit: & alors leurs transports de joie étoient inexprimables. Un ſeigneur Italien ſe fit peindre tenant en main la lettre par laquelle le Roi lui avoit accordé ſa demande. Un autre, de la même nation, étant à Berlin, me conſulta ſur ce qu'il y avoit à faire pour devenir académicien; je lui répondis tout uniment, qu'il falloit le demander au Roi. Que fit-il? Il prit la plume & écrivit: „Sire, Votre ſecré„taire perpétuel m'a dit qu'il falloit s'adreſſer

„à Vous &c.“ Il vint m'en inſtruire, & cela me fit d'abord de la peine, craignant que mon conſeil n'eût deplu au Roi. Mais le Monarque ſe trouva dans un moment favorable, & contre l'ordinaire, il manda à l'académie qu'il s'en rapportoit à elle pour cette aggrégation. On fut charmé de ce retour de confiance, & l'on n'eut garde d'être difficile, le ſujet d'ailleurs méritant autant ce titre que pluſieurs de ceux qui le portoient. La réception eut donc lieu, & le récipiendaire, au lieu du diſcours de réception, prononça emphatiquement quatre vers latins qui furent goûtés. Ces ſcènes étoient fort amuſantes: mais elles prouvent toujours que le Roi ne perdoit point de vue l'académie, & qu'il en a été réellement le curateur auſſi bien que le protecteur.

Le Roi n'a jamais exigé que les académiciens luſſent leurs mémoires en françois. Il eſt de notoriété, qu'ils ont lu en allemand ou en latin, lorsqu'ils l'ont voulu. Mais ce qui étoit de devoir, c'eſt que tous ces

mémoires fuſſent traduits en françois pour être inſérés dans les volumes de l'académie; & il n'y a qu'à ouvrir ces volumes pour voir quels ſont ceux qui ont été dans le cas. Il étoit d'ailleurs naturel, tant que M. de *Maupertuis* a été préſident, & a paru aux aſſemblées de l'académie, que ceux qui ſavoient un peu de françois écriviſſent & luſſent dans cette langue: ce qui a produit quelquefois des lectures très ſingulières par le baragoin des lecteurs. Il falloit enſuite également traduire ces mémoires, c'eſt-à-dire, les mettre dans un ſtyle ſupportable. Le Roi ne voulant rien lire qu'en françois, il falloit bien ſe conformer à ſa volonté, qui d'ailleurs n'étoit pas injuſte, comme auroit été celle de vouloir que ceux qui ne ſavoient abſolument point de françois luſſent dans cette langue.

La traduction du diſcours que le Miniſtre d'état de *Printzen* prononça pour l'inauguration de la ſociété des ſciences ne paroit propre à rendre ce diſcours ridicule que par des

raiſons ſur leſquelles je ne crois pas devoir m'expliquer. Je me contenterai de dire que ce fut à regret, qu'après avoir d'abord fait une traduction, ſi je ne me trompe, préſentable, je fus obligé d'y ſubſtituer ce galimathias. Devine qui pourra.

Au renouvellement de l'académie, la poëſie, l'éloquence, la théologie révélée, la juriſprudence civile & criminelle, furent exclues du nombre de ſes objets. Cela paroit très naturel. Le Roi ne cherchoit pas en effet de beaux eſprits, mais de bons eſprits, de vrais ſavans; & l'académie en a poſſédé pluſieurs du premier ordre.

Ce qui ſuit eſt une bagatelle qui ne mériteroit pas d'être relevée, ſi toute vérité n'avoit ſon prix, & qu'il n'y eût d'ailleurs matière à quelques obſervations. Le ſecrétaire de l'académie n'a jamais eu l'idée d'écrire au Roi pour lui demander qu'une chétive maiſon de joie ſituée vis-à-vis de la ſienne fut ôtée de cet endroit. D'abord, & c'eſt un bon avis que le Chancelier *de Jariges* lui avoit

donné, il ſavoit qu'il falloit écrire au Roi le moins qu'il étoit poſſible, parce qu'on ne ſavoit point ſi la lettre viendroit dans un moment favorable, & n'attireroit point de réponſe désobligeante: ce qui étoit le cas le plus fréquent. Enſuite le ſecrétaire, avec cela, connoiſſoit très-bien la façon de penſer du Roi à cet égard; façon qui lui étoit commune avec tous les ſages politiques, c'eſt que de ſemblables maiſons, pourvu que le ſcandale public en fût banni, devoient être tolérées, pour éviter des inconvéniens beaucoup plus fâcheux. Enfin cette maiſon ne lui a jamais cauſé aucune incommodité, qui pût donner lieu à la plainte. Mais l'hiſtoriette courut effectivement dans le temps, & comme la réponſe attribuée au Roi étoit dans ſon goût, on la crut. J'en ris alors, & je ne m'en ſerois pas ſouvenu, ſi on ne la rappelloit à préſent comme un fait. Cela même me fait reſſouvenir qu'il y a une trentaine d'années, le Lieutenant de police d'alors, M. le Pr. K. dînant chez moi, je lui montrai cette

maiſon, & je lui dis en badinant: *Vous devriez bien me défaire de ce vis-à-vis.* — *Vous avez raiſon*, me répondit-il; & il fit un noeud à ſon mouchoir, comme pour s'en ſouvenir. L'année ſuivante, ſe retrouvant de même chez moi, je lui offris le même objet, en lui diſant: *Eh bien! le voilà encore.* — *Ah! je l'avois oublié;* & il refit un nouveau noeud. On comprend, que nous ſavions auſſi bien l'un que l'autre que c'étoit le cas du *Noli me tangere.*

Il n'y a point eu de Margrave CHARLES *de Brandebourg-Schwedt.* Les deux Margraves de Schwedt, *Fréderic Guillaume*, mort en 1771, & *Henri* qui vient de mourir un ſiècle après ſon ayeul, le Grand-Electeur, étoient fils du Margrave *Philippe*, l'aîné des frères du Roi FRÉDERIC I. Le Margrave *Charles* étoit fils du Margrave *Albert*, ſecond frère de FRÉDERIC I. & Grand-Maître de l'ordre de St. Jean, dignité dans laquelle lui ſuccéda le Margrave *Charles*, & qui eſt à préſent poſſédée par S. A. R. Mſgr. le

Prince *Ferdinand*, oncle du Roi règnant. Ce Margrave *Charles* a été un des principaux capitaines dans les guerres de Frédéric II; également recommandable par ſes talens militaires & par ſes qualités perſonnelles. Il avoit un mariage de conſcience avec une perſonne très digne de ſon affection, & leur fidélité réciproque ne s'eſt jamais dementie. Cette dame vit encore *), & ſes enfans ont contracté les alliances les plus diſtinguées. Le Roi *Fréderic* II, jugea à propos de changer les diſpoſitions teſtamentaires du Margrave, & de donner à deux de ſes généraux des terres qui avoient été léguées à cette dame; elle n'en murmura point & conſerva de quoi vivre honorablement. Peut-on donc altérer les faits avec plus d'impudence qu'en diſant, que le Roi ne voulut pas laiſſer *au vice* des bienfaits deſtinés à récompenſer la vertu?

*) Elle vient de mourir, ayant toujours joui d'une conſidération très méritée.

C'eſt aſſez, & peut-être trop nettoyer l'étable d'*Augias*. Ce qui fait ſenſation à préſent, n'en fera guères dans quelques années, & à la fin plus du tout.

Je n'ai nommé, ni déſigné par aucune lettre initiale ceux qui ont eu avec moi les plus mauvais procédés, & auxquels j'avois le moins de ſujet de m'attendre. La façon cavalière dont j'ai été nommé m'eſt fort indifférente. Je n'ai jamais été ſuſceptible d'aucun reſſentiment; je me ſuis contenté de plaindre ceux qui mettoient toutes les bienſéances ſous les pieds, après avoir formellement reconnu leurs torts.

M. PIERRE LOUIS MOREAU DE MAUPERTUIS.

J'ai fait ſon éloge : il a été imprimé à Berlin & à Paris ; & il eſt inſéré dans les mémoires de l'académie, de 1760. J'ai déja dit ci-deſſus à quel point je lui ai été attaché, & combien d'agrémens j'ai goûté dans ſon commerce. L'affaire de *König* a cauſé quelque refroidiſſement, mais il n'en eſt jamais réſulté de brouillerie formelle, beaucoup moins de rupture. Je n'étois aſſurément pas plus juge compétent que *Voltaire*, du différent de deux géomètres ; & à proprement parler, c'étoit l'intérêt que je prenois à la gloire, & ſurtout au repos de M. *de Maupertuis*, qui me faiſoit ſouhaiter que ce procès académique n'eut pas lieu. Mais il faut entrer dans quelque détail à ce ſujet.

Samuel König, natif de Berne, d'où il avoit été banni pour quelque fredaine pendant ſa jeuneſſe, avoit fait de bonnes études en géométrie : & comme Madame *du Châtelet* avoit ordinairement recours à M. *de Mauperruis* pour corriger ſes thèmes mathématiques, il tâcha de ſe débarraſſer de ce travail, en lui conſeillant de prendre chez elle *König*, comme un maître ſur la capacité duquel on pouvoit compter. *König* accepta cette fonction ; & commença en effet par des leçons de géométrie. Comme Madame *du Châtelet*, en les récevant, ſe recrioit ſur l'évidence qui accompagnoit toutes les opérations de cette ſcience : *vous avez raiſon, Madame*, lui dit-il, *mais il y a des vérités bien plus importantes qui n'ont pas un moindre dégré d'évidence.* — *Et quelles ſont ces vérités?* — *Les vérités métaphyſiques.* La Marquiſe fit un éclat de rire qui échauffa la bile de *König*, dont la franchiſe helvétique alloit jusqu'à la ruſticité. *Je me fais fort de vous en convaincre*, dit-il, *& je vous ſomme de m'accorder l'atten-*

tion néceſſaire pour cet effet. — Je le veux bien, dit Madame *du Châtelet*, croyant que ce ſeroit un objet d'amuſement pour elle. Les leçons de géométrie firent donc place pour quelque temps aux leçons de métaphyſique. Voici comment *König* s'y prenoit. A chaque leçon il apportoit ſur un papier la thèſe qu'il vouloit démontrer; il l'expliquoit & la prouvoit, demandant à la Marquiſe ſi elle la comprenoit & l'admettoit. Sur ſa réponſe affirmative, il lui préſentoit le papier, & lui diſoit: *ſignez.* C'eſt de cette ſuite de ſignatures qu'eſt née l'introduction métaphyſique de la Marquiſe. Elle y a mis le tour & les agrémens de ſon ſtyle: & ce morceau eſt aſſurément ſupérieur dans ſon genre. Quand les leçons de géométrie furent finies, *König* quitta Cirey, & emporta toute la reconnoiſſance qu'il croyoit devoir aux bons offices de M. *de Maupertuis.*

Il fut appellé à Franecker comme Profeſſeur. Je n'avois alors jamais entendu parler de lui, & il entama une correſpondance avec

moi à l'occaſion d'un petit ouvrage que j'avois publié ſous le titre de *Recherches ſur les élémens de la matière*, dont les idées s'accordoient avec les ſiennes. Il m'envoya ſa harangue inaugurale latine ſur l'accord de la philoſophie de Newton & de celle de Leibniz, qui a été fort eſtimée. Nous continuames à nous écrire de temps en temps; & j'étois bien éloigné de prévoir l'orage qui devoit ſe former. M. *de Maupertuis*, qui avoit conſervé de l'eſtime & de l'affection pour *König*, le fit agréger à l'académie, ce qui augmenta les ſentimens réciproques de celui-ci, qui ayant quitté ſa profeſſion de Franecker pour la place de Bibliothécaire du Stadthouder, voulut profiter de la liberté que ce nouveau poſte lui laiſſoit, pour venir embraſſer le Préſident. C'étoit tellement ſon unique intention, qu'étant ſur le chemin de Potsdam à Berlin, ſur ce qu'on lui dit, qu'il ne trouveroit pas M. *de Maupertuis* dans la capitale, il voulut rebrouſſer chemin, & retourner tout de ſuite en Hollande. Mais, détrompé

à cet égard, il arriva ici le 20 de ſeptembre 1750, & s'étant logé dans mon voiſinage, j'eus ſa première viſite. Dès le lendemain, il alla voir M. *de Maupertuis*, & le premier abord fut cordial. Cependant le ton d'égalité que prit d'abord K. n'accommodoit pas M. de M. qui avoit un peu de hauteur, & qui ſe rappelloit la diſtance qu'il y avoit eu entr'eux à Cirey. Néanmoins cela n'auroit pas produit d'effet ſenſible, ſi l'amour-propre du Préſident n'avoit pas été bleſſé plus vivement. Il avoit publié *ſon eſſai de cosmologie*. K. avoit fait un écrit où il combattoit ſes principes: il le lui préſenta, le priant de l'examiner, & lui offrant de le ſupprimer, s'il le vouloit. M. de M. rejetta l'écrit & l'offre, lui diſant avec dédain, qu'il pouvoit en faire ce qu'il voudroit. K. le reprit, & l'inſéra enſuite dans les *acta eruditorum* de Leipzig. De-là le fameux procès dans le récit duquel je n'entre pas: toutes les pièces ſont depuis longtemps ſur le bureau. Depuis ce moment, K. ne reçut de M. de M.

que

que l'accueil le plus glacé. Un jour qu'il s'y trouvoit avec le Comte *Algarotti*, quelque controverſe fut miſe ſur le tapis. M. de M. & K. étant d'avis oppoſé, K. dit: *mais, mon pauvre ami, penſez donc, &c.* A ces mots la fureur s'empara de M. de M. Il ſe leva, & pirouettant dans la chambre, il dit à pluſieurs repriſes: *mon pauvre ami, mon pauvre ami? vous êtes donc bien riche, vous êtes donc bien riche!* . . . C'eſt ce que je tiens du Q. A., unique témoin. Et voilà les étincelles qui produiſirent un ſi grand embraſement.

On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici le journal du ſéjour de M. K. à Berlin, tiré de mon propre journal, commencé le 1 janvier 1740, & continué jusqu'au moment où j'écris, le 13 de février 1788. M. K. étant arrivé le dimanche 20 de ſeptembre, ſoupa d'abord chez moi. J'avois dîné ce jour-là chez M. *de Maupertuis*, avec M. & Mme. *de Manſtein*, & M. *Merian*.

Le 21 au matin je menai K. chez MM. *Algarotti*, *Voltaire* & *Achard*. Il ſoupa,

chez moi. Le 22, je le menai chez MM. *Pott* & *Marggraff*. Nous dînames enſemble chez M. de M. & de-là nous rendimes viſite à MM. *de Jariges* & *Lieberkühn*. Le 23 au m. j'accompagnai M. de M. & K. chez M. *Gleditſch*. M. K. dîna & ſoupa chez moi. Le 24 nous dînames K. & moi chez M. de M. avec Mme la Comteſſe *de Bentink*, Mlle. *de Donhop* & M. *de las Torres*. Le 25 au m. j'allai voir K. chez lui. Le 26. il dîna chez moi. Le 27, après midi M. *de Jariges* & moi fimes viſite à K. Le 27 M. *de Voltaire* ayant envoyé à K. & à moi des billets pour aſſiſter à la repréſentation *de Rome ſauvée*; au château, où V. fut lui-même acteur, nous vimes ce ſpectacle, & K. au ſortir de-là mangea un morceau chez moi. J'eus la fièvre la nuit ſuivante & me trouvai fort accablé le lendemain. K. vint le matin, & ſoupa encore chez moi, après quoi il prit congé pour partir le lendemain. Le motif qui l'avoit attiré, & qui auroit pu prolonger ſon ſéjour, n'exiſtoit plus. Il n'étoit pas moins affecté

des procédés de M. de M. que M. de M. l'avoit été des siens.

La dissertation de K. ayant paru; M. de M. entama les procédures pour le recouvrement de la lettre de Leibnitz, qui y étoit citée. Me trouvant un soir seul avec lui, & croyant qu'après toute la confiance & l'amitié qu'il m'avoit jusqu'alors témoignées, je pouvois lui parler avec une liberté respectueuse sur les suites que je prévoyois, je le suppliai de regarder comme non-existant une pièce ensévelie dans un journal latin; & de bien penser qu'ayant autant d'envieux & d'ennemis qu'il en avoit, on prendroit occasion de-là de le harceler & de lui causer du chagrin. Ses yeux s'enflammèrent; *quoi*, dit-il, *vous voulez donc qu'on me prenne pour un Olybrius*, &c. Son ton fulminant m'effraya, & je compris que j'en avois trop dit. En effet, je lui demeurai suspect dans toute cette affaire: ce qui ne m'empêcha pas d'aller également chez lui, comme y étant appellé par mon devoir de secrétaire de l'académie. On

avoit fait venir de Bâle les lettres de Leibnitz : & comme l'écriture en étoit peu liſible, M. *Euler* les avoit déchiffrées, autant qu'il l'avoit pu. Je vins chez M. de M. le 17 d'avril 1752 ; il étoit ſeul avec le Comte *Algarotti*. M'étant aſſis, j'apperçus ſur une table à côté de moi un manuſcript ſur lequel je jettai les yeux. *Ce ſont*, me dit M. de M. *les lettres de Leibnitz que M. Euler a déchiffrées. — Il me ſemble que j'y vois quelques lacunes. — Oui, mais après M. Euler on ne peut pas eſpérer de les remplir. — Me permettez-vous d'y jetter les yeux? — Rien ne vous en empêche*, d'un air un peu ironique. Je prens les deux mſs. l'original & la copie. J'examine la première lacune, & je lis dans l'original les mots qui avoient paru indéchiffrables. *Il me ſemble que c'eſt cela.* — Après un coup d'œil : *mais oui.* Je paſſe à la ſeconde, à la troiſième, & ainſi de ſuite, & je trouve tout ce qui avoit été omis. A chaque lacune remplie que j'offrois à M. de M. je voyois ſa ſurpriſe, & je m'en applaudiſſois

intérieurement; à la fin il s'écria comme s'il y eût été forcé: *ce n'eſt pas avec les yeux du corps qu'on voit cela.* Ces paroles obligeantes, ſurtout étant vraiment arrachées à celui qui les proféroit, m'ont procuré un des plus doux momens de ma vie. Et tel étoit le caractère de M. de M. Ses ſaillies étoient impayables, & me plaiſoient autant, quand il y entroit de l'humeur, que lorsqu'il vouloit grâcieuſer. Auſſi l'ai-je regardé comme l'homme le plus ſpirituel que j'aie connu. *Voltaire* péroroit, diſſertoit, & vouloit être écouté: on aimoit d'abord à l'entendre; mais on s'en laſſoit: au lieu que tout ce que diſoit M. de M. partoit comme un éclair, & en avoit le feu.

Une preuve que M. de M. étoit toujours bien diſpoſé en ma faveur ne tarda pas à ſe préſenter. Les aſſemblées de l'académie s'étoient tenues au château depuis le renouvellement; & la dernière dont j'ai déja fait mention, avoit été celle où l'éloge de *la Mettrie* fut lu. Le Roi fit réparer les

écuries de la ville-neuve qu'un incéndie avoit consumées le 21 août 1742. On orna le haut du bâtiment de quelques ſtatues. Une tapiſſerie de 2000 écus fut fournie par la manufacture alors exiſtante. Un des côtés de l'étage ſupérieur fut deſtiné pour l'académie: l'autre, qu'occupe à préſent l'académie des arts, devoit d'abord ſervir à me loger, à ce que le Roi avoit dit au Préſident. Mais le grand incendie dans lequel l'académie impériale de St. Petersbourg fit tant de pertes étant alors arrivé, le Roi dit, qu'il vouloit éviter ce danger, en ne permettant pas qu'on fit habituellement du feu dans cet édifice; & j'en fus bien aiſe, préférant l'habitation de la maiſon que j'avois achetée en 1748, & où je loge encore au bout de 40 ans. J'avois fait cet achat par complaiſance pour M. *de Maupertuis*, qui me trouvoit trop éloigné de lui, & qui demanda au Roi, que je pûſſe quitter le collège françois où j'avois mon logement de profeſſeur gratuit, dont je cédai alors le bénéfice à ce collège.

Cependant le côté vide du haut des écuries fut bientôt après occupé par un caffetier.

Le 1 de juin 1752 fut fixé pour prendre poſſeſſion des ſalles de l'académie. M. *de Maupertuis* me chargea d'en faire la dédicace. Le diſcours inaugural que je prononçai, ſe trouve dans les mémoires de 1752. Je l'avois préalablement communiqué au Préſident, dont la ſanté altérée ne lui permettoit pas de ſe trouver à l'aſſemblée. Quand elle fut finie, il m'écrivit le remercîment le plus obligeant, qu'il accompagna de vingt bouteilles de vin de Rotta pour humecter le goſier de l'orateur.

Je continuai donc à vivre avec lui ſur le même pied, ſans prendre d'autre part à l'affaire de *König*, que celle qui étoit indiſpenſablement attachée à mes fonctions de ſecrétaire. Je ne laiſſois pas de gémir en ſecret de l'incompétence du jugement qui fut rendu, & de pluſieurs fauſſes démarches que la paſſion fit faire à M. de M. Il n'en fut que trop puni, lorſque le coup de foudre de

l'Akakia partit. Je dirai ce qui le prépara & l'accompagna, dans l'article de *Voltaire*. Ici je me borne à l'effet que cela produisit sur M. de M. alors très réellement malade, & prêt à succomber sous ce redoublement de mal. Je l'allois voir presque journellement, & il me parloit toujours avec son ancienne confiance. Il me disoit un jour : *je connois à présent ce que c'est, que d'être critiqué. Lorsque je publiai mon livre sur la figure des astres*, M. s'Gravesande *en donna un extrait fort honnête, mais accompagné de quelques remarques dont je fus piqué. Aujourdhui j'ai appris à n'être plus si délicat.* Il auroit pu ajouter que c'étoit une espèce de loi du talion, rélativement aux écrits mordants qu'il avoit publiés contre M. *Cassini* & ses adhérens. Il voulut les supprimer dans la suite, & ne les fit pas entrer dans les éditions de ses œuvres, exécutées à Dresde in 4to, & à Lyon en quatre volumes in 8vo. Une autrefois je lui disois, qu'ayant tant d'amis, & des amis juges compétens dans cette quérelle,

cela devoit le tranquilliſer. *Et qui ſont ces amis?* Le premier nom qui me vint dans la bouche, fut celui du Comte *Algarotti*. *Fort bien*, répondit-il: *mais prenez garde: ſi votre habit s'attache à celui du C. A. il en coupera un morceau, pour conſerver le ſien.* J'aime à rapporter ces traits de vivacité & ces expreſſions énergiques qui couloient de ſource.

La maladie de M. *de Maupertuis* alla toujours en augmentant, & de mon côté j'eus une grande attaque de rhumatiſme, qui me fit garder le lit ou le logis pendant plus de quatre mois. Je n'en fus dans le fond pas fâché, parceque *Voltaire* étoit à Berlin, & recherchoit des liaiſons avec moi qui auroient été ſuſpectes à M. de M. Je ne recommençai à ſortir qu'au mois de février 1753, & ma première viſite (le 22) fut chez M. de M. Je continuai à le voir jusqu'à ce qu'il allât à Potsdam.

Je dînai encore pluſieurs fois chez lui les années ſuivantes, & le dernier repas que j'ai noté étoit celui du 3 de juin 1756,

avec *MM. Murdock, Euler*, le chevalier *Maſſon*, & *de Beauſobre*.

Les choſes demeurèrent ſur ce pied, jusqu'à ſon départ pour la France, le 7 de juin 1755. Il alla enſuite finir ſes jours à Bâle, le 27 de juillet 1759.

Je mettrai ici les trois lettres que M. de M. m'a écrites la dernière année de ſa vie.

Nro. I.

De Basle, le 20 janv. 59.

Ma mauvaiſe ſanté, Monſieur, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre du 18 décembre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & de vous marquer la part que je prends au malheur *), qui vous eſt arrivé,

*) Il s'agit de la mort de ma chère fille du premier lit, née le 18 de juillet 1738, que la petite vérole mit au tombeau le 18 de décembre 1758. Elle mériteroit bien un *ſouvenir* à part, s'il n'étoit trop douloureux. D'ailleurs

Je vous assure que je le ressents de tout mon cœur. Tant qu'on ne voudra pas user de ce préservatif céleste, qu'on doit aujourdhui si bien connoître, contre cette affreuse maladie, nous verrons encore bien de semblables accidens. Et comment un philosophe comme vous ne s'en est-il pas servi?

Soyez plus heureux, Monsieur, & soyons tous plus heureux dans cette nouvelle année & dans celles qui la suivront. Je vous y souhaite toutes sortes de prospérités. Elle a commencé assez mal pour moi, par de grandes douleurs d'entrailles qui se sont venues joindre à mon mal de poitrine, mais qui ont surpassé de beaucoup le mal de poitrine. N'en parlez point, je vous prie. Mylord *Maréchal* m'a envoyé pour tout mémoire sur la vie de son frère: *probus vixit, fortis obiit;* & qu'il avoit passé d'Espagne en Russie sur

---

je lui ai érigé dans le temps un *monument*, que j'ai inséré ensuite dans mon traité *de la mort*.

quelque désir que le Roi d'Espagne lui avoit témoigné de le voir catholique. Tout cela peut être fort beau, mais ce n'est pas de quoi faire un éloge académique.

J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Maupertuis.

Nro. II.

Basle, le 14 févr. 59.

Je reçois dans ce moment, Monsieur, votre lettre du 1 février, & n'ai qu'à peine le temps d'y répondre. Sur la question que vous me faites sur l'impression des letttres de Leibnitz *); je ne vois ni necessité, ni

*) J'avois fait cette question, parce que M. de M. étoit fort délicat sur tout ce qui concernoit

convenance à les imprimer en italique, à moins que cela ne convint mieux à l'imprimeur. Je crois que le caractère romain ſera mieux, mais, comme vous dites, plus petit que celui des mémoires. Un caractère italique plus petit encore ſera pour les notes & le mot de préface, qui ne doivent avoir aucun air d'importance. Si je voulois répondre à toute votre lettre, & vous remercier de ce que j'y trouve d'obligeant, la mienne ne partiroit point aujourdhui: ce ſera pour une autrefois. En attendant je ſuis de tout mon cœur,

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Maupertuis.

---

les impreſſions, de ſorte que les imprimeurs n'avoient jamais fini avec lui. On voit que l'objet de ces lettres & toute cette affaire l'ont occupé jusqu'à la fin de ſa vie.

P. S.

Si l'on avoit déjà commencé, ce ne seroit pas la peine de changer de caractère. Cela est assez indifférent. Ce que je crois seulement à quoi il faut faire attention, c'est de ne pas donner un air d'importance aux notes.

Nro. III.

De Basle, le 13 mars, 59.

Monsieur,

Je ne vous dis l'autre jour qu'un mot, parce que vous étiez pressé de recevoir ma réponse sur la manière d'imprimer les lettres de Leibniz: de plus, j'étois malade & je le suis encore. Cependant, comme aujourdhui j'ai du temps, je reprends votre lettre du 1 février qui m'a fait beaucoup de plaisir. Je vois que vous m'aimez; & moi qui suis sensible à toutes les amitiés, jugez du cas que je fais de la vôtre. Il est vrai, que j'ai

été la ſemaine paſſée bien malade; j'ai vu la mort de plus près que je ne l'avois jamais vue. Je trouvois aſſez ridicule ce que Cicéron & Sénèque nous répètent ſi ſouvent, qu'il faut paſſer ſa vie à apprendre à mourir. Cela me feroit croire, que ces grands philoſophes avoient grand'peur de mourir. Cela ſe trouve tout appris quand on y eſt; & moi qui ne ſuis ni Sénèque, ni Cicéron, je mourrois fort tranquillement, quoique dans de très grandes douleurs. Enfin Dieu n'a pas voulu que ce fût pour cette fois-ci: veuille-t-il une autrefois me remettre dans les mêmes diſpoſitions. Je n'ai point, comme vous, dans ma maladie la reſſource du travail: le genre de ma maladie ne le permet point; je n'ai d'autre reſſource que celle de mes oiſeaux; & ce n'eſt pas la plus mauvaiſe compagnie que l'on puiſſe avoir. D'ailleurs je ſuis aſſez dégoûté des ſciences & des lettres: & je ſuis ici bien placé pour cela; car tout le monde y en fait encore moins de cas que moi. C'eſt choſe étonnante que la léthargie où eſt

l'université & la librairie de Basle. Aussi n'étoit ce point à Basle qu'on s'étoit proposé d'imprimer les mémoires de Russie *).

Il ne me faudroit pas toute cette disette pour me faire souhaiter de lire tous les ouvrages dont vous me parlez. Je ne connois guères les lettres de Pline que par une légère & lointaine réminiscence: mais autant qu'il m'en souvient, elles roulent plus sur les affaires personnelles que sur la morale. Il est vrai, qu'on peut tirer de la morale de tout, & je ne doute pas de la réussite de votre ouvrage. Pour de la vieillesse **), si l'on pouvoit y parvenir sans infirmités, je crois que ce seroit l'état le plus heureux: on y trouveroit toutes les douceurs de l'enfance avec l'expérience de tous les âges, & l'on sentiroit

*) Je crois qu'il s'agit des *mémoires de M. de Manstein.*

**) Je préparois alors des ouvrages sur ces matières.

ſentiroit ſon ame ſe retirer par les mêmes dégrés qu'elle eſt venue. Mais qui eſt-ce qui parvient à cette vieilleſſe exempte d'infirmités & de douleurs ? un *Fontenelle* eſt bien plus rare en cela, qu'en tous les talens qui l'ont fait admirer. L'autre jour nous avons vu mourir ici une femme de cette eſpèce, dont toute la ville eſt en deuil, par ce qu'elle a peuplé toute la ville de trois générations. Elle dit : *je vois pourtant que Dieu veut m'appeller à lui ;* & mourut.

Des nouvelles de *Voltaire*, je n'en ſçai guère : on dit, qu'il vient de faire un livre ſur l'optimiſme, rempli d'extravagances ; mais je ne l'ai point vu. Il a mis dans les journaux ſuiſſes d'aſſez mauvaiſes réparations de la réputation de *Saurin*, qu'il n'a entrepris de défendre que pour faire des ſorties ſur les miniſtres. Ce n'eſt pas à lui à rétablir des réputations. Je crois bien que l'ouvrage que vous avez ſur cela eſt excellent & auroit beaucoup de ſuccès ; mais à Basle, comme je viens de vous le dire, on n'imprime rien.

A Genève, les libraires à qui ſes impertinences font gagner de l'argent, craignent de ſe brouiller avec lui. Et quoique déteſté de tout le clergé, excepté de M. *Bertrand*, comme il donne beaucoup de dîners, il a des partiſans; mais vous, Monſieur, qui ne voulez ni dîner chez lui, ni faire fortune avec ſes ouvrages, je ne vois pas ce qui vous retient. Il me ſemble, qu'aucun de ceux qui ont écrit ſur *Rouſſeau* & *Saurin* n'ont eu connoiſſance du mémoire poſthume de *Boindin*, qui a pourtant été imprimé à Paris. La plus grande noirceur & la plus mauvaiſe action qui ait jamais été faite, paroit démontrée contre *Saurin*. Eſt-ce que vous ignoreriez cette fameuſe brochure?

Voilà les encyclopédiſtes diſſipés, à ce que je crois; & *Diderot*, me mande-t-on, fort en peine pour certaines concluſions du procureur-général. Avez-vous eu ſoin de retirer les ſix exemplaires, pour leſquels j'avois laiſſé des ſouſcriptions à M. *de la Condamine?* Ces exemplaires étoient pour Mſgr.

le Prince de Pruſſe, Mſgr. le Prince Henri, M. de *Reiern*, je crois, M. le Comte *de Borcke*, *M. de Marſchall* & *M. d'Algarotti.* Je vous prie, en tout cas, de voir avec M. *de la Condamine* ce qu'il y a à faire, & d'en rendre compte à ces Meſſieurs. Nous donnions auſſi chaque volume de nos mémoires à M. *de la Condamine*, qui en a enrichi quelqu'un: il voudroit bien continuer de le recevoir, ſoit comme un don, ſoit comme une emplette.

Vous me ferez grand plaiſir, Monſieur, de m'écrire le plus ſouvent que vous pourrez. Avec votre facilité, votre liberté d'eſprit, vous devriez m'écrire quatre lettres pour une. J'ai l'honneur d'être avec un reſpectueux attachement,

Monſieur,

votre très humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Maupertuis.

P. S.

Je ſuis bien ſenſible à la répétition que vous faites de l'épître que vous me fites l'honneur de m'adreſſer à la tête de votre *Salluſte*, & à toutes les mentions que vous voulez bien faire de moi. Rien ne fait plus de plaiſir que *laudari a laudato*.

Je vous prie de ne parler de ma maladie à perſonne.

Ici finit notre correſpondance: on peut juger de quel prix elle étoit pour moi.

La maladie fit toujours des progrès: cependant il ſurvint une criſe qui donna quelque lueur d'eſpérance. Je vais placer ici la lettre du 31 mai ſuivant, que M. le Profeſſeur *Jean Bernoulli* me fit l'honneur de m'écrire à ce ſujet.

Monſieur,

Il n'eſt que trop vrai que c'eſt une nouvelle rechute qui a empêché M. *de Mauperţuis* de partir avec nos marchands pour Leip-

zig. Il retomba malade deux jours avant celui qui étoit fixé pour ſon départ. Depuis tout ce temps-là il a ſouffert les douleurs les plus cruelles, & a été dans un danger éminent, & même déſeſpéré, jusqu'à jeudi paſſé, qu'un abſcès qui s'étoit formé dans ſon corps s'ouvrit de lui-même; & c'eſt depuis ce moment-là que je ſens mon coeur ſe rélargir. Vous ſavez trop ce que c'eſt que l'amitié, Monſieur, ſans que j'aie beſoin de vous dire, combien ce coeur étoit ſerré d'angoiſſe, pendant que je voyois cet autre moi-même aux priſes avec la mort, & que je n'étois occupé que des apprêts de ſes funérailles. Vous penſez bien au reſte, que ce petit détail n'eſt pas pour Madame *de Maupertuis*, à qui on n'a dit de la maladie de ſon époux que ce qu'on n'a pu lui cacher. Depuis l'ouverture de l'abſcès les indices ſont aſſez bons pour faire juger favorablement de ſes ſuites. Dieu veuille, en exaucant les plus chers de nos voeux, rétablir parfaitement le malade, qui vous eſt, Monſieur, ſenſiblement

obligé du tendre intérêt que vous prenez en lui, & qui me charge de vous faire mille complimens de sa part. J'ai l'honneur d'être avec un entier dévouement, &c.

J. Bernoulli.

Cette lettre méritoit d'autant plus d'être publiée, qu'elle démontre comment M. de *Maupertuis* savoit aimer, & se faire aimer. C'étoit bien à cet égard l'antipode de son antagoniste.

Il n'y eut plus moyen de cacher à Madame *de Maupertuis*, que l'état de son époux ne laissoit aucune espérance. Dans le dessein de le voir encore, s'il étoit possible, cette Dame partit tout de suite, accompagnée de M. *Merian*. Elle s'arrêta à Wezlar, & M. *Merian* ayant pris les devants, trouva M. *de Maupertuis* agonisant, sans connoissance, & le vit expirer. En ayant aussitôt informé Mme de M., elle me fit l'honneur de m'écrire en ces termes.

de Wetzlar,
le 3 août 1759.

Monsieur,

C'est un devoir bien triste que je remplis aujourd'hui, en vous notifiant & en vous priant de notifier à l'académie royale des sciences la mort de M. *de Maupertuis*. J'ose me flatter, Monsieur, que cet illustre corps voudra bien regarder comme une perte pour lui la perte que je viens de faire, & que, si je regrette un tendre époux, il regrettera un Président qui en tout temps a veillé pour sa gloire & pour ses intérêts. J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération & une estime distinguée,

Monsieur,

votre très-humble & très-obéissante servante,

la veuve *de Maupertuis*,
née *de Borck*.

Je trouve encore une lettre de Madame *de Maupertuis*, qui fait trop d'honneur aux ſentimens de cette Dame, pour lui refuſer place ici.

à Lauterbach,
le 31 août, 1759.

Monſieur,

J'ai reçu votre lettre du 20 de ce mois. J'ai été ſenſible à votre affliction, & à la part que vous prenez à la mienne. Vous avez raiſon de regretter feu mon mari; vous avez perdu un véritable ami, qui rendoit bien juſtice à votre caractère & à vos talens. Pour ma perte elle eſt inexprimable: la ſeule conſolation qui me reſte, c'eſt de le pleurer toute ma vie. Je vous ſuis, Monſieur, infiniment obligée de la manière obligeante & touchante dont vous avez annoncé la mort de feu mon cher mari à l'académie; je n'ai pas pû lire votre beau diſcours ſans verſer des larmes; & je vous ſuis encore obligée d'avance de ce que vous allez faire pour ſa

mémoire, parce que je ſuis perſuadée que vous ne ſauriez rien faire que d'excellent, & dont vous ne ſoyez récompenſé par l'applaudiſſement général.

J'expédie aujourd'hui votre lettre pour M. le Comte *de Treſſan*: je lui ai écrit, il y a quinze jours, pour le remercier de ſes bontés. J'écris aujourd'hui à Mr. *Bernoulli* pour lui demander s'il a trouvé de vos lettres parmi les papiers de feu mon mari; j'en doute presque, par ce qu'étant à Bâsle, M. *Bernoulli* m'a dit qu'il avoit été obligé, à peu près quinze jours avant la mort de mon mari, de déchirer une quantité de lettres, & particulièrement celles qu'il avoit reçues de ſes amis de Berlin.

La peinture que vous me faites de la journée du 13, & tout ce que j'ai entendu d'ailleurs de l'affreuſe journée du 12 *),

*) Il s'agit de la bataille de *Cunersdorf*, qu'on crut gagnée le matin, & dont on apprit la perte l'après-midi.

a bien augmenté ma douleur. Bon Dieu! falloit-il encore ajouter à mes chagrins celui d'apprendre que ma chère patrie eſt en grand danger. Dieu! quel miracle, que le Roi exiſte encore; j'ai bien tremblé & je tremble encore pour ſa précieuſe vie. Dieu veuille le conſerver & terminer cette malheureuſe guerre, qui fait tant ſouffrir l'humanité. Je vous prie, Monſieur, de faire bien des complimens de ma part à Mme votre épouſe. Je fais des voeux pour votre conſervation, & j'ai l'honneur d'être &c.

Eléonore de Maupertuis.

P. S.

Je retourne le 11 du mois prochain avec ma ſoeur *Riddeſel*, où j'attendrai la ſûreté de la route pour retourner à Berlin.

Je reçus encore quelques lettres de Mme de M. pendant le temps qui s'écoula jusqu'à ce retour.

Entre les amis ſincèrement attachés à M. de M. pendant ſa vie, & à ſa mémoire après

ſa mort, M. *de la Condamine* & M. l'abbé *Trublet* tiennent le premier rang. Je n'inſère ici aucunes de leurs lettres, par ce que j'en ai de longues ſuites fort intéreſſantes, qu'on pourra peut-être tirer à ma mort du recueil de plus de vingt mille lettres qui forme à préſent ma correſpondance, la plus étendue, à ce que je crois, qu'un homme de lettres ait eue, depuis *Leibnitz*, en Allemagne. Mais je vais faire uſage d'une lettre de M. le Comte *de Treſſan*, qui étoit auſſi fort zélé pour M. de M., & qui a fait imprimer ſon éloge, qu'il envoya à notre académie, où il fut lu.

à Lunéville,
ce 18 janvier, 1760.

Monſieur & très-cher & très-illuſtre confrère.

C'eſt avec le petit nombre de gens de votre ordre & avec des amis tels que vous, que j'aimerai toute ma vie à parler & à regretter notre cher & malheureux Préſident. Sa perte me devient de jour en jour plus

ſenſible ; je viens de relire tous ſes ouvrages, & ſouvent j'ai été obligé de quitter cette utile & agréable lecture, ayant le coeur ſerré en penſant trop vivement à l'auteur.

Je gémis comme vous, mon cher & illuſtre confrère, ſur les foibleſſes attachées à l'humanité. Que pourrions-nous dire de mieux ſur M. *de Voltaire*, que ce que S. M. Pruſſienne a dit : *ſes écrits méritent des autels, ſa conduite mérite des chaînes.* Son dechaînement contre notre illuſtre ami, & même après ſa mort, eſt le comble de la petiteſſe, & de cette vilaine paſſion qui ne trouve nul accès dans les belles ames, la haine. Mais je n'imagine pas, que les honteuſes démarches qu'il a faites pour empêcher qu'on ne faſſe l'éloge de Mr. de M., puiſſent réuſſir. Pour moi, quoique je n'euſſe point reçu de mémoires ſuffiſans, j'ai mieux aimé omettre quelques articles, que de différer à rendre à notre illuſtre ami un devoir ſi cher & ſi ſacré pour moi. Je penſe, comme M. *Duclos*, que le véritable éloge d'un ſavant, c'eſt

l'hiſtoire de ſes écrits & la peinture de ſes moeurs.

Comme je ſuis Préſident actuel de la ſociété royale de Nancy, j'ai prié M. *de Solignac*, notre ſecrétaire perpétuel, de me donner la conſolation de faire moi-même cet éloge. Je l'ai prononcé le 10 de ce mois dans une ſéance publique; & j'éprouvai bien douloureuſement alors à quel point l'ame s'ouvre à la douleur & peut y ſuccomber, lorſqu'on veut faire paſſer dans le coeur de ſes auditeurs le ſentiment qui nous pénètre. La voix me manqua deux fois; mes larmes coulèrent, & l'on m'a dit depuis que l'aſſemblée en avoit été attendrie. On me fait actuellement quelques copies de cet éloge, qui ne pourra être imprimé que dans ſix mois; mais en attendant, j'en enverrai quelques copies dont vous aurez la première, & je vous conjure, mon cher & illuſtre confrère, de la communiquer à l'académie & à Madame *de Maupertuis*, à laquelle j'aurai l'honneur d'écrire dans le même temps.

Je vous ſupplie de l'aſſurer de mes reſpects, & de lui dire, qu'elle a en moi le ſerviteur le plus fidèlle & le plus pénétré de reſpect & d'admiration pour ſes vertus.

J'ai lu au Roi de Pologne l'article de votre lettre qui le concerne. Ce Prince convient qu'il n'a jamais reçu de louanges auſſi flatteuſes que les vôtres: il me charge de vous aſſurer de ſon eſtime & de ſon amitié: il vous prie, mon cher & illuſtre confrère, de dire à l'académie royale de Berlin, combien il eſt ſenſible à la perte qu'elle a faite, & qu'il a faite lui-même dans la perſonne de M. de M. Ce Prince a voulu entendre deux fois l'éloge que j'en ai fait, & a joint ſon glorieux ſuffrage à ma foible voix. Je n'imagine point que S. M. Pruſſienne appelle un françois pour Préſident à ſon académie, lorsqu'elle peut faire un ſi bon choix parmi ceux qui la compoſent. MM. *d'Alembert & Diderot* continuent à travailler à l'encyclopédie, & nous eſpérons qu'ils obtiendront la permiſſion de finir ce grand & utile ouvrage.

On a imprimé, ſans me le demander, quelques articles d'une lettre que j'ai écrite à l'auteur du baume de vie; mais je ne puis nier que ce que vous aurez lu dans les lettres de *Prevoſt* ne ſoit en effet de moi. L'auteur, il eſt vrai, s'eſt bien gardé de faire imprimer pluſieurs reſtrictions que je faiſois aux louanges que je donnois à ſon remède; & en effet il y en a beaucoup à faire. Cependant il eſt très-vrai que le baume de vie a ſauvé les jours de ma fille, & lui a fait rendre un ver de 18 pouces de long. Il a guéri radicalement d'une colique bilieuſe, qui duroit depuis ſix mois, mon valet-de-chambre; il a guéri trois filles non-réglées & en âge de l'être, des pâles couleurs; & de même un enfant tout couvert de gale eſt devenu fort & vigoureux. Je n'ai garde de croire que ce remède ſoit bon pour toutes ſortes de maux & de tempéramens: mais on ne peut s'y méprendre, car un ſigne certain fait connoître ſi ce baume peut être utile ou dangereux. S'il purge, il fait à coup ſûr de très-bons

effets, & il faut alors aider à ſon action par beaucoup de ptiſane; mais, s'il ne purge pas à la quatrième ou cinquième priſe, je crois qu'il faut s'arrêter. Je ne peux même m'empêcher de vous en dire du bien, parce qu'il me purge & me guérit de mes migraines; mais auſſi je crois qu'il a accéléré & augmenté des accès de goutte qui me tracaſſent depuis deux ans, & je n'oſe plus m'en ſervir. Les boules de Mars, qu'on fait à Nancy, ſont merveilleuſes pour les bleſſures, & ſurtout pour les contuſions extérieures & intérieures. L'utilité de ces boules eſt généralement reconnue, & je vais faire l'impoſſible pour vous en faire paſſer à Berlin; & en même temps je vous ferai tenir les deux derniers tomes des mémoires de la ſociété de Nancy. Je vous avoue, mon cher confrère, que je ne me ſuis pas mêlé de les envoyer, par ce que je n'en ſuis pas trop content, & que j'y trouve peu de choſes utiles. Cependant le Roi de Pologne m'ayant permis l'an paſſé de propoſer des ſujets pour les prix,

les

les mémoires préſentés ſe ſont trouvés infiniment meilleurs. Ce Prince déſireroit que j'acceptaſſe la préſidence perpétuelle; mais je n'en ai le temps, ni le déſir; je vais continuer encore une année, & peut-être deux, ſi je vois que cela prenne une bonne tournure, & que l'on s'attache à des travaux utiles & intéreſſans pour les autres académies.

Vous ſoupirez après la paix; mon coeur forme les mêmes voeux. Quelle plaie cruelle pour l'Europe! Quelle perte pour l'humanité! Quatre cents mille hommes entre vingt & quarante ans ont diſparu de deſſus la ſurface de la terre en trois ans. La population doit en ſouffrir, & le calcul eſt effrayant.

Aimez-moi, mon cher confrère, & donnez m'en la marque la plus ſenſible, en aſſurant l'académie de mon reſpect & de mon attachement. Mille complimens, je vous prie, à M. Meckel; & ſoyez perſuadé de

l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

& très-cher & très-illuſtre confrère,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

de Treſſan.

Il ſemble que je n'aie plus rien à dire ſur M. *de Maupertuis*; cependant je ne me laſſe pas aiſément d'en parler, & je vais remonter à l'origine de notre connoiſſance.

Etant venu à Berlin à la fin de 1740, il me rendit viſite le 26 janvier 1741. J'occupois alors le logement du Profeſſeur de philoſophie au fond de la cour du collège françois. Comme de pareilles viſites étoient alors rares dans ces quartiers, tous les habitans de ce collège s'empreſſèrent de conſidérer M. de M. & leur attention redoubla,

lorsqu'ils remarquèrent sa figure singulière & ses allures tout à fait extraordinaires. Ce fut bien pis, lorsqu'avançant dans cette cour, ils le virent se baisser, prendre une poignée de neige, l'examiner attentivement, puis la rejetter. C'étoit sans doute une comparaison qu'il faisoit de cette neige avec celle des régions polaires. Sa visite fut tout à fait gracieuse, je lui offris le premier tome de ma *Belle Wolfienne*, qui venoit de paroître, & il m'envoya le 30 mai 1741, veille de son départ pour retourner en France, deux ouvrages, savoir la traduction allemande de sa *figure de la terre*, imprimée à Zurich, en grand in 8vo & *l'examen desintéressé des différents ouvrages qui ont été faits pour déterminer la figure de la terre*, seconde édition, augmentée de l'histoire du livre. *Et mundum tradidit disputationi eorum.* Eccléſ. cap. III, v. 11. à Amsterdam, 1741, du même format que le précédent, & probablement imprimé en Suisse. C'est un des ouvrages que M. *de Maupertuis* a supprimés dans la suite, c'est-

à-dire, qu'il n'a pas fait entrer dans les éditions de ſes oeuvres.

Dans l'intervalle entre la viſite du 26 janvier & le départ du 30 mai, M. de M. alla en Siléſie, & fut témoin de la bataille de Mollwitz. On a toujours rapporté peu exactement ce qui lui arriva dans cette occaſion. Il eſt dit *dans le nouveau dictionnaire hiſtorique portatif.* „Le Roi de Pruſſe étoit alors en guerre avec l'Empereur, (l'Empereur étoit mort dès 1740, & c'eſt *Marie Thérèſe*, que ce monarque attaquoit), *Maupertuis* voulut en partager les périls, il s'expoſa courageuſement, fut fait priſonnier & conduit à Vienne". M. de M. ne fut point acteur dans la bataille: il fut ſimple ſpectateur à cheval, à quelque diſtance, ne croyant point être expoſé. Les houzards autrichiens le prirent, lui ôtèrent ce qu'il avoit de précieux, & le conduiſirent à leur chef. Lorsque M. de M. ſe fut fait connoître, on le traita avec plus d'égards, mais ſans reſtitution.

On trouve dans une vie de FRÉDERIC II, imprimée à Strasbourg, un récit grotesque de cette avanture, denué de tout fondement. Il y eſt dit que *Marie Thérèſe* répondit aux attentions du Roi pour l'évêque de Siléſie, en lui renvoyant *Maupertuis*, Préſident de ſon académie. Il n'exiſtoit alors point d'académie, & il n'y avoit aucune apparence que M. de M. dût être Préſident de celle qui exiſteroit un jour. On ne ſauroit bouleverſer davantage les faits & les temps. Mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que M. de M., conduit à Vienne, fut comblé des bontés de *Marie Thérèſe*, qui n'étoit point impératrice, & de ſon auguſte époux, qui étoit encore moins empereur. Ce Prince dit à M. de M. *Vous êtes tombé entre les mains de mauvais valets de chambre, & je ſuis fâché qu'ils vous aient traité à leur façon ordinaire.* — C'eſt une bagatelle, Monſeigneur, & je ne regrette plus rien, depuis que j'ai l'honneur d'être admis en votre préſence. — *Mais n'y avoit-il pas quelque choſe dont la perte vous intéreſſât particuliè-*

rement. — J'avoue que je regrette une excellente montre de Graham. — *Eh bien! c'étoit une plaiſanterie de leur part; ils l'ont rapportée, & je vous la remets.* Là-deſſus le Duc lui préſenta en effet une montre de Graham, mais enrichie de brillans, qu'il s'étoit procurée d'après les informations ſur ce dont on avoit dépouillé M. de M. Mais l'entretien avec la Reine offre quelque choſe de bien plus digne d'être transmis à la poſtérité. Entr'autres matières miſes ſur le tapis, *Marie Thérèſe* dit à M. de M. *Le Roi de Pruſſe a une ſœur qui paſſe pour la plus belle Princeſſe de l'Europe.* Il s'agiſſoit de celle qui a été depuis Reine de Suède. La réponſe de M. de M. partit comme un éclair, & je la mets au premier rang des réparties ſpirituelles qui ont jamais été faites. *Je l'avois cru juſqu'à préſent, Madame*, dit-il de ce ton bref qui accompagnoit toutes ſes ſaillies. Il ne fut point queſtion de le renvoyer au Roi de Pruſſe, il fut libre d'aller où il voudroit; il repaſſa par Berlin & retourna en France.

J'ai vu quelque part la réponſe à *Marie Thérèſe* attribuée au Marquis *d'Argens*, qui n'a jamais été dans le cas de la faire, & qui aſſurément ne l'auroit pas faite.

M. de M. avoit été en France eſprit-fort déclaré, & connu pour tel. Quand il fut domicilié à Berlin, il ſe jetta, ou parut ſe jetter dans la dévotion, à laquelle cependant pluſieurs de ſes démarches n'étoient pas fort aſſortiſſantes. Le Marquis *d'Argens* m'a raconté qu'occupant une même chambre avec lui à Sans-Souci, lorsque l'heure de ſe coucher fut venue, M. de M. ſe mit à genoux pour faire ſa prière. *D'Argens* le tira, le ſecoua, en lui diſant, *Maupertuis, à quoi penſes-tu? ès-tu fou? qu'eſt-ce que cela veut dire*, &c. Mais M. acheva tranquillement de marmotter; puis ſe releva. Cette dévotion étoit probablement deſtinée à prendre le contrepied du ton règnant, ce qui lui attiroit des ſarcaſmes, ſurtout de la part de *Voltaire*. Un jour M. parlant à la table du Roi, de la Pentecôte, *Voltaire* ſe ſoulevant,

comme pour lui faire la révérence, dit: *Ah! mon révérend croit donc la pentecôte.* Auſſi M. de M. dans les entretiens particuliers ne s'obſervoit pas toujours de façon à ne laiſſer échapper aucun trait qui tint de ſa façon de penſer précédente. Un jour, comme je répétois aſſez fréquemment le mot *les incrédules*, M. de M. me dit du ton que j'ai déja plus d'une fois indiqué: *& les crédules! & les crédules!* Si pour ne pas ſe démentir, il eſt mort entre deux capucins, cette fin eſt bien préférable à l'affreux déſeſpoir dans lequel V. a fini ſa carrière.

Si j'avois retenu toutes les ſaillies de M. de M. j'en ferois un recueil plus gros que tous ceux qu'on a publiés, ſous le titre *bons mots* &c. & où rien ne ſeroit de rebut, au lieu que dans ces recueils, une douzaine au plus de véritables bons-mots eſt noyée dans des centaines de mots inſipides. Je m'en rappelle encore un, auquel je me bornerai.

Le Roi *Fréderic Guillaume I.* avoit fait ſubir un châtiment ignominieux à une

jeune, aimable, innocente perſonne, fille d'un recteur d'école à Potsdam, pour avoir eu avec le Prince royal, depuis *Fréderic II.* des liaiſons qu'on aſſûre n'avoir été rélatives qu'à la muſique. Elle ſe maria depuis à un commiſſaire des fiacres, & elle demeura pendant quelques années dans ma maiſon avec ſon mari & ſa famille. Elle avoit conſervé un air triſte & languiſſant, & ce ménage paroiſſoit ſouffrir de la pauvreté. Je n'ai jamais vérifié, ſi le Roi lui avoit accordé quelque petite penſion. Quoiqu'il en ſoit, comme je m'en entretenois un jour avec M. de M. à meſure que j'entrois dans les détails de la ſituation de cette perſonne, ſon étonnement augmentoit, & à la fin il s'écria; *comment! cela eſt-il poſſible? je lui aurois donné l'abbaye de Quedlinbourg.*

M. de M. avoit un nègre fort ſpirituel, & qu'il affectionnoit beaucoup. Il lui avoit donné le nom *d'Orion.* Ce nègre le ſervoit ordinairement à table, ſe tenant derrière ſa chaiſe. Un jour il y avoit à un dîner divers

convives, & entr'autres un miniſtre d'état qui avoit beaucoup de morgue & de gravité. M. de M. ſe mit à raconter les ſingularités phyſiques de ſon voyage du Nord, l'excès du froid, la neige qui ſe formoit dans un poële exceſſivement chauffé, dès qu'on ouvroit la porte, les aurores boréales &c. Le miniſtre écoutoit tout cela, ſans que ſa phyſionomie ſouffrît aucune modification. *Orion*, perſuadé que ſon maître débitoit des contes, & que le miniſtre les gobpit, touche doucement l'épaule de M. de M. & lui dit à voix baſſe: *il le croit.* Je n'imagine rien de plus plaiſant que ce double jugement.

La maiſon de M. de M. étoit une véritable ménagerie, remplie d'animaux de toute eſpèce, qui n'y entretenoient pas la propreté. Dans les apartements, troupes de chiens & de chats, perroquets, perruches, &c. dans la baſſecour, toutes ſortes de volailles étrangères. Il fit venir une fois de Hambourg une cargaiſon de poules rares avec leur coq. Il étoit dangereux quelquefois de paſſer à travers

le plûpart de ces animaux, par lesquels on étoit attaqué. Je craignois ſurtout beaucoup les chiens Islandois. M. de M. ſe divertiſſoit ſurtout à créer de nouvelles eſpèces par l'accouplement de différentes races; & il montroit avec complaiſance les produits de ces accouplemens, qui participoient aux qualités des mâles & des femelles qui les avoient engendrés. J'aimois mieux voir les oiſeaux, & ſurtout les perruches qui étoient charmantes. Je crois encore avoir ſous les yeux une viſion bien amuſante. Lorsque M. *de l'Isle* paſſa par Berlin avec ſon épouſe, venant de Pétersbourg, & retournant en France, nous fumes invités ma femme & moi à dîner avec eux chez M. de M. le 10 d'août 1747. Les autres convives étoient le Comte *Algarotti*, M. *de Rodern*, depuis Comte, à préſent Grand-Maréchal du Roi, Mr. & Mme *Euler*. Une petite perruche ſe promenoit librement ſur la table; elle prit une ceriſe, & s'envolant, ſe poſa ſur la tête de Madame *de l'Isle*, où elle dépéça & mangea ſa ceriſe de la

meilleure grâce du monde. Madame *de l'Isle* qui n'avoit pas vu prendre la cerise, croyoit simplement que la perruche étoit posée sur sa tête, où elle ne faisoit pas un fardeau incommode; & les spectateurs ne crurent pas devoir l'avertir de ce qu'elle y faisoit, tout le mal pouvant se réparer dans la suite en lavant sa coëffure.

M. de M. a eu des périodes de souffrances bien cruelles, & en général n'a presque jamais été sans souffrir. Il avoit une fois une douleur si vive sous les côtes, qu'il pensoit à se faire faire l'opération de l'empyème. J'ai été souvent assis auprès du lit de repos sur lequel il faisoit ses complaintes. *Quand serai-je*, disoit-il, *sur mon rocher de St. Malo?* Il appelloit son état *le mal de vivre.*

Dans cet état il recevoit souvent des lettres du Roi qu'il me montroit, & où je me souviens d'avoir lu cette phrase: *je fais bien des voeux à la nature pour votre soulagement.*

En lisant les *oeuvres posthumes du Roi*, je trouve dans ses lettres à *Voltaire* de fréquentes preuves de la juste préférence qu'il accordoit au caractère de M. de M. sur celui de V. Je vais transcrire une couple de passages. Dans une lettre sans date, mais qui se rapporte au temps de la publication du *Julien* par le Marquis *d'Argens*, (T. X. p. 20 — 22), on lit: „cet ouvrage (le *Julien*) est moins incorrect que ses autres productions: cependant je n'ai pas été content de la sortie qu'il a faite à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler les cendres des morts. Quelle gloire y a-t-il à combattre un homme que la mort a désarmé? *Maupertuis* sans doute a fait un mauvais ouvrage: c'est une plaisanterie gravement écrite: il auroit du l'égayer, pour que personne ne s'y pût tromper. Vous prites la chose au tragique: vous attaquates sérieusement un badinage: *) & avec votre redoutable mas-

*) L'*Akakia* n'est rien moins que sérieux: ce n'étoit pas aux opinions que V. en vouloit:

ſue d'Hercule, vous écraſâtes un moucheron. Pour moi, qui voulois conſerver la paix dans la maiſon, je fis ce que je pus pour vous empêcher d'éclater. Malgré tout ce que je vous diſois, vous en devintes le perturbateur: vous compoſates un libelle presque ſous mes yeux: vous vous ſervites d'une permiſſion que je vous avois donnée pour un autre ouvrage, pour imprimer ce libelle. Enfin vous avez eu tous les torts du monde vis-à-vis de moi, j'ai ſouffert ce qui pouvoit ſe ſouffrir, & je ſupprime tout ce que votre conduite me donna d'ailleurs de juſtes ſujets de plainte, parce que je me ſens capable de pardonner."

---

c'étoit, à la perſonne. Comparez l'*Akakia* avec la lettre de V. à M. du 22 mai 1738. datée de *Cirey*, & qui ſe trouve dans l'édition de *Gotha*, intitulée *oeuvres complètes de Voltaire*, T. XV. p. 114. V. étoit implacable, & n'a jamais mis de bornes ni de terme à ſes reſſentimens, qui étoient de vraies fureurs.

Dans une lettre ſuivante, auſſi ſans date, (ibid. p. 24.) qui paroit répondre à ce que V. avoit allégué pour ſa juſtification, le Roi réplique. „Si vous m'aviez dit, il y a dix ans, ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici. Sans doute que les hommes ont leurs foibleſſes, ſans doute que la perfection n'eſt point leur partage; je le reſſens moi-même, & je ſuis convaincu de l'injuſtice qu'il y a d'exiger des autres ce qu'on ne ſauroit accomplir, & à quoi ſoi-même on ne ſauroit atteindre. Vous deviez commencer par-là; tout étoit dit, & je vous aurois aimé avec vos défauts, parce que vous avez aſſez de grands talens pour couvrir quelques foibleſſes. Il n'y a que les talens qui diſtinguent les grands hommes du vulgaire. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts, comme la terre la plus fertile, en même

temps qu'elle porte le froment, fait éclore de l'ivraie *).

Enfin, (T. IX. p. 248), dans une lettre du 27 janvier 1775. „Ce *Maupertuis* que vous haïſſez encore, avoit de bonnes qualités; ſon ame étoit honnête, il avoit des talens & de belles connoiſſances; il étoit bruſque, j'en conviens, & c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais, par quelle fatalité il arrive que jamais deux François ne ſont amis dans les pays étrangers: des millions ſe comportent enſemble dans leur patrie: mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrenées, le Rhin, ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes, quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez *Maupertuis* qu'à la vallée de Joſaphat, où rien ne vous preſſe d'arriver."

Voici

*) Il y a bien de la grandeur, de la nobleſſe, de la généroſité dans l'ame du Monarque; mais celle de V. n'étoit pas à l'uniſſon.

Voici quelque choſe de plus fort encore, (T. XI. p. 124. 125.) dans une lettre du Roi à M. *d'Alembert*, du 25 juillet 1771. „A propos, j'ai lu le quatrième tome des *queſtions encyclopédiques de Voltaire*, très ſurpris d'y trouver une ſortie épouvantable qu'il fait contre *Maupertuis*. Il y a quelque choſe de ſi lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque choſe dans ce procédé qui dénote une vengeance ſi implacable, ſi atroce, que je me repens preſque de la ſtatue qu'on lui érige. Bon Dieu! comment tant de génie ſe peut-il allier avec tant de perverſité? Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le coeur bon, vous devriez faire des remontrances à *Voltaire* ſur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à *Maupertuis*. Je vous avoue qu'on ſe laſſe de retrouver à tout propos *Maupertuis*, l'abbé *des Fontaines*, *Fréron*, *le Franc de Pompignan*, le poëte *Rouſſeau* & *Abraham Chaumeix*: des injures ſi ſouvent

répétées dégoûtent le lecteur & démasquent trop le fond de l'ame de *Voltaire*. Cela eſt triſte, & n'eſt pas plaiſant."

On pourroit demander après cela comment *Fréderic* qui penſoit ainſi, pouvoit ſe mettre ſans ceſſe aux genoux de *Voltaire* & faire fumer l'encens ſur ſon autel. Il le craignoit ſans doute plus qu'il ne l'aimoit.

M. DE VOLTAIRE.

Cet article va être, ſelon les apparences, bien long; mais je crois qu'il n'ennuiera pas. Le caractère d'originalité qui règne dans tout ce qu'a dit, fait & écrit ce célèbre perſonnage, intéreſſera toujours; & tout ce que je vais rapporter eſt parfaitement anecdote. Je ne croyois pas que ces détails dûſſent jamais ſortir de mon cabinet; mais les auteurs, comme les joueurs & les amans, ne doivent jurer de rien. Je ne toucherai à aucune des circonſtances connues de la vie de cet homme fameux: il ne s'agira que de ſon ſéjour dans nos contrées & des rélations que j'ai eues avec lui. Il y aura ſur *l'Akakia* des choſes que perſonne n'a encore dites, ni même ſçues. Mais commençons.

V. vint à Berlin en 1740, & je le vis pour la première fois, le 27 novembre, chez

M. *Jordan*. Il me lâcha quelque trait ſur mon habillement d'eccléſiaſtique, auquel je ne fis pas grande attention, non plus qu'à tous ſes diſcours & à ſa perſonne, comptant de le voir pour la première & la dernière fois. Il fit une ſeconde apparition à Berlin en 1742, chargé, à ce qu'on prétend, de négociations. Je n'en ai conſervé aucune idée, & n'ai eu alors aucune occaſion de le voir. Enfin, après avoir bien balancé le pour & le contre d'un domicile fixe à Berlin, il céda aux tendres inſtances d'un grand monarque, aux dignités dont il le revêtit, & ſurtout à la forte penſion & à tous les autres avantages lucratifs qui y étoient joints. Ainſi il arriva vers la fin de juin 1750.

Comme je m'étois propoſé de ne point le rechercher, je ne le vis point pendant le reſte de l'année; mais nous ne laiſſames pas d'avoir des rélations. Il me prévint, en m'envoyant une édition de ſes oeuvres, faite à Lyon, qu'il accompagna du billet ſuivant:

9 sept. 1750.

„Ma mauvaise santé, Monsieur, & encore plus celle de Madame la Marggrave de Bareith, m'ont empêché de venir vous voir. Voilà tout ce que j'ai de mes guenilles imprimées. Je n'ai jamais fait d'édition complette. Je voudrois que toutes celles qu'on s'est avisé de faire fussent dans le feu. On est inondé de livres: j'ai honte des miens. Je m'occupe à présent comme je peux à corriger l'édition de Dresde. Plus on avance en âge, plus on connoit ses fautes.

votre très humble & obéissant
serviteur,

Voltaire.

J'ai dit précédemment, que lorsque *König* fut à Berlin, M. de V. nous envoya à l'un & à l'autre des billets d'entrée pour assister à la représentation de *Rome sauvée*, où il joua lui-même, au château, sur le théâtre qu'on appelloit alors de la Princesse *Amélie*.

La tête échauffée par ce ſpectacle, je fis la nuit ſuivante quelques mauvais vers que je lui envoyai, en guiſe de remerciment, à Potsdam où il étoit retourné. Il me répondit tout de ſuite en ces termes.

à Potsdam,
le 3 d'Octobre 1750.

Monſieur,

„Dieu vous bénira, puis qu'étant philoſophe vous faites des vers. Je voudrois bien moi, qui ai fait trop de vers, être auſſi un peu philoſophe. Mais depuis quelque tems je mets toute ma philoſophie à croire que deux & deux font quatre, & que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits. Je doute de tout ce qui n'eſt pas de cette évidence, & je répète ſans ceſſe: *vanitas vanitatum & methaphyſica *) vanitas.* Si quelqu'un eſt capable de m'éclairer dans ces abîmes, c'eſt vous. Je vous remercie de

*) Orthographe fautive de Voltaire: on la conſervera toujours dans la ſuite.

votre livre *): il me paroit que vous défendez votre cauſe avec une grande ſagacité, mais ce n'eſt pas à moi de la juger. Je me borne à tâcher de mériter les marques d'amitié que vous me donnez, & à vous aſſurer de la ſenſibilité avec laquelle je ſuis &c.

Voltaire.

Paſſons à l'année 1751; mais, avant que d'aller plus loin, il faut indiquer la première ſource des nuages qui s'élevèrent dans l'eſprit de V. contre moi. J'avois eu, je l'avoue franchement, la même imprudence à ſon égard qu'à celui de la *Mettrie*. En parlant dans les journaux que je publiois alors, des ouvrages de V., non ſeulement je les critiquai, mais je l'accuſai de plagiat: & ce fut un crime irrémiſſible. Je ne crois pas qu'a-

*) C'étoit, autant que je puis me le rappeller, mes *penſées raiſonnables*, oppoſées aux *penſées philoſophiques de Diderot*.

vant de venir ici, il eût connoiſſance de ces articles; mais on eut ſoin de les lui montrer; & l'on verra dans les lettres où il m'en a parlé ouvertement, comment l'on avoit été empreſſé à me rendre ces mauvais offices. Il fut de ſon côté attentif à ſaiſir l'occaſion qui ſe préſenta de me dénoncer au Roi, comme m'étant attaqué à ſa perſonne même dans l'extrait de *Zimmermann* dont je parlerai en ſon temps. Divers articles de mes journaux m'ont cauſé des chagrins cuiſans que j'aurois pu éviter. Mais hélas! on ne devient pour l'ordinaire ſage qu'à ſes dépens.

Je reçus la première viſite de V. le 8 de janvier 1751, l'après-midi. J'avois chez moi une nombreuſe ſociété d'amis. V. traverſa l'appartement ſans regarder perſonne; & me prenant par la main, me fit entrer dans un cabinet voiſin. Il s'agiſſoit de ſon procès avec un juif; il m'en parla au long & avec la plus grande véhémence; après quoi ſachant que j'avois des liaiſons intimes avec M. le Préſident *de Jaiges*, depuis chancelier,

il me pria de lui parler de ſon affaire & de la recommander. Je lui répondis ce que je crus convenable; après traverſant le premier poële avec la même précipitation, il apperçut ma fille aînée, alors dans ſa quatrième année, qui regardoit les diamans de ſa croix de mérite: *brillantes bagatelles, mon enfant*, lui dit-il; puis il diſparut.

Le 14 de février, je reçus de ſa part le billet ſuivant.

„Je vous demande en grâces, Monſieur, de ne pas refuſer aujourd'hui le petit dîner philoſophique. Il faut abſolument que nous mangions le roſt du Roi philoſophe. Vous ſerez auſſi libre & auſſi à votre aiſe que chez vous, & je ſerai charmé de pouvoir vous entretenir de ſuite. Ce ne ſeroit point la peine d'être venu à Berlin pour ne pas profiter de votre ſociété. Voyez, ſi vous voulez que je vous envoye un caroſſe à deux heures préciſes. *Vale*; c'eſt le plus beau des complimens.“ V.

Quoique je fusse accablé de rhumatisme, je ne voulus pas me refuser à une invitation aussi pressante. Je me fis donc en quelque sorte porter au château, & j'eus tout sujet de me louer des attentions de mon hôte. Sa conversation fut très agréable. Je me souviens qu'il fut beaucoup question de la liberté, & des difficultés contre cette doctrine. Il avoit raison de ne pas admettre la liberté; car je crois que jamais homme ne fut moins libre que lui, cédant à tous les mouvemens des passions qui le dominoient, sans délibération ni réflexion. Mais je crois que nous n'étions alors, ni l'un, ni l'autre, en état de poser le véritable état de la question, & d'arriver à la notion distincte de cette faculté de notre ame.

Voici encore un autre billet semblable, du mois suivant.

„Voulez-vous, Monsieur, venir manger le rost du Roi aujourd'hui jeudi, philosophiquement, & chaudement, & doucement, à deux heures. Deux philosophes peuvent,

ſans être courtiſans, dîner dans le palais d'un Roi philoſophe. Je prendrois même la liberté de vous envoyer un caroſſe de ſa Majeſté à deux heures préciſes. Vous vous trouveriez après-dîner à portée de votre académie.

Envoyez vos ordres à l'Anti-Leibnitien, mais au Formeien."

V.

Je ne pus cette fois-là profiter de ſon offre.

Pendant les hivers que V. paſſoit au château, on lui faiſoit la cour comme à un favori déclaré. Princes, Maréchaux, Miniſtres d'état, Miniſtres étrangers, Seigneurs du plus haut rang, alloient à ſon audience; & ils étoient reçus avec une hauteur aſſez dédaigneuſe. Un grand Prince avoit la complaiſance de jouer aux échecs avec lui, & de lui laiſſer gagner les piſtoles des enjeux. Quelquefois même la piſtole diſparoiſſoit

avant la fin de la partie ; on la cherchoit & on ne la trouvoit point.

Il eſt incroyable, juſqu'où V. pouſſoit la léſine & l'eſcroquerie. Je n'en parlerois pas, ſi je n'en trouvois une mention formelle dans les *oeuvres poſthumes* de l'édition de Bâle. L'habit noir emprunté au négociant *Fromery* pour porter un deuil de cour, eſt la choſe la plus plaiſante. On n'oſoit rien refuſer à V. Le négociant prêta ſon habit, qui alloit bien pour la longueur, mais qui étoit trop large. V. le fit rétrécir, le renvoya, & quand Fr. voulut le remettre, il s'apperçut de la manoeuvre. Les bougies qui devoient reſter aux domeſtiques, étoient confiſquées au profit de V. C'étoit la fable de la ville : & le Roi en étoit fort bien inſtruit : mais il prenoit l'homme tel qu'il étoit, & lui paſſoit ces écarts comme attachés à la foibleſſe humaine, & abondamment compenſés par ſes rares talens.

A Sans-Souci, le Roi laiſſoit quelquefois la compagnie de ſes illuſtres, pour ſouper tête-

à-tête avec un officier qu'il aimoit, & dont le caractère franc & gai valoit mieux que le bel eſprit pointilleux de ſa cour ſavante. Cet officier ſe nommoit M. *de Balby*. J'ai eu des liaiſons intimes avec lui, & ſi j'en ai le temps, je ferai ſon article, qui ne ſera pas un des moins intéreſſans. Je n'en parle ici que pour rapporter le mot de V. qui toujours envieux & jaloux diſoit à ceux qui lui demandoient: *que fait le Roi ce ſoir? — Il balbutie.*

J'ai ſçu dans le temps les tracaſſeries qui ont précédé l'éclat; *le linge ſale à blanchir; Pöllnitz devant être jetté à la voirie*, &c. mais je n'y faiſois aucune attention; ne prévoyant pas que je ſerois engagé dans la mêlée.

Etant allé à Potsdam, V. m'écrivit ce qui ſuit.

à Potsdam, 30 avril,
ſi je ne me trompe.

„Il me paroit, Monſieur, qu'il y a dans „l'ouvrage que vous m'avez fait l'honneur de

„m'envoyer beaucoup d'images qui caracté-
„riſent un homme de génie, & des beautés
„qui décèlent un homme de goût. Peut-être
„faudroit-il encore un peu de travail pour
„rendre la pièce digne de ſon auteur, qui me
„paroit avoir bien du mérite *). Les vers
„exigent une correction & une préciſion dont
„la difficulté m'effraye toujours."

„Monſieur *Darget* m'a dit que vous vous ſouvenez toujours de moi avec bonté: pour moi je me ſouviens de vous avec reconnoiſſance. J'ai à vous un gros tome que je vous renverrai à la première occaſion, & que je voudrois bien vous apporter moi-même. J'ai grande envie de me trouver entre vous & M. *de Jarrige:* on apprend plus dans votre converſation que dans les livres. Je vous

*) Il s'agiſſoit d'une pièce de poëſie de M. *Mallet*, qui alloit à Copenhague, pour ſuccéder à la *Beaumelle*.

ſupplie d'aſſurer M. *de Jarrige* des ſentimens que je conſerverai toujours pour lui."

Interim vale, tuus ſum.

V.

Toute cette tendreſſe pour M. de J. venoit du recours qu'il avoit à ſon crédit dans l'odieuſe affaire du juif, ſur laquelle voyez le *factum* & la pièce intitulée *Tantale en procès*, à la fin du tome III. de la correſp. du Roi avec V., édition de Bâle 1788.

Le billet ſuivant eſt de la fin d'août. M. *Mallet* m'avoit engagé à prier M. de V. de lui procurer l'aggrégation à l'académie de Lyon; ce qu'il fit de fort bonne grâce.

„M. *Mallet* demande peu de choſe, Monſieur. Je ferai tout ce que je pourrai pour lui faire avoir ce très-peu."

„L'édition (des oeuvres de M. de V. qu'il m'avoit donnée) n'eſt guères bonne; ce qu'elle contient l'eſt encore moins; mais le maudit auteur de tant de rapſodies vous

eſt très-attaché; il vous remercie de la bonté que vous avez de faire des notes; & dès que les maux, dont il eſt accablé, lui permettront de ſortir, il ne manquera pas de venir vous remercier. Continuez, je vous prie vos notes; c'eſt une bonne oeuvre."

Scribe & vale.

V.

M. de V. datoit rarement ſes lettres; mais comme je les plaçois dans ma correſpondance à meſure que je les recevois, cela déterminoit la date. Celle qui ſuit eſt environ du 25 ſeptembre.

à Berlin, ce mardi,
chez Madame Bok.

„Les embarras du déplacement, Monſieur, & encore plus les nouvelles atteintes de ma maladie m'ont empêché de vous répondre plutôt.

Parmi les vérités contingentes, vous pouvez ajouter foi à l'anecdote de Mlle *Lenclos*.

Il

Il eſt très-vrai qu'elle m'a mis ſur ſon teſtament pour m'engager à faire des vers: je n'ai que trop exécuté ſa dernière volonté.

Vous voulez l'éloge hiſtorique de Madame *du Chaſtelet*, femme qui faiſait aſſurément plus d'honneur à ſon ſiècle que *Ninon Lenclos*. Pardonnez-moi mon incrédulité ſur les monades & l'harmonie préétablie. Hélas! qu'y a-t-il de vrai, ſinon que deux fois huit font ſeize! Si vous voulez faire imprimer cet éloge, à la bonne heure. Je vous prierai ſeulement de m'en donner un exemplaire, que j'enverrai au libraire de Paris qui imprime la traduction de Neuton: ſinon ayez la bonté de me rendre le manuſcrit, par ce que ce libraire en a beſoin pour s'y conformer.

Vale.

V.^e

Ce ton eſt déjà moins amical: le levain commençoit apparemment à fermenter. Les agaceries ſur les monades & l'harmonie pré-

établie étoient en pure perte: je n'y croyois pas plus que lui.

En m'envoyant bientôt après l'éloge de Madame *du Chaſtelet*, V. l'accompagna des lignes ſuivantes.

„Voici, Monſieur, l'éloge d'un grand homme qui portait des juppes. Si Madame *du Chaſtelet* vivait encore, je ne ſerais pas ici. Je me flatte que, quand nous nous porterons un peu mieux, l'un & l'autre, je trouverai dans votre ſociété de nouvelles conſolations, comme de nouvelles lumières. Pardonnez-moi les blaſphêmes que vous trouverez ſur la métaphyſique. Vous êtes tolérant: ſouffrez les libertés de l'égliſe gallicane. *Vale.*

V."

Voici l'occaſion de la dernière lettre de 1751. M. *Kaeſtner*, Profeſſeur de mathématiques à Leipzig, avoit remporté le prix ſur la queſtion de métaphyſique, propoſée par l'académie. Elle avoit pour objet la *théorie des évènemens fortuits*. Son mémoire

étoit en latin; j'en fis imprimer une traduction françoise, dont j'envoyai un exemplaire à V., qui me répondit ainsi:

„Si votre fortune, Monsieur, est aussi bonne que votre livre sur la fortune, j'ai un double compliment à vous faire. Le plaisir que me fait votre nouvel ouvrage, m'a fait relire vos *recherches sur les élémens de la matière.* Votre antagoniste a bien de l'esprit, & vous encore plus. *Si Pergama dextrâ defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.* Je ne crois pas que les premiers principes, qui sont les secrets de l'éternel géomètre, soient faits pour être connus par des êtres finis. Mais *non propius fas est mortali attingere divos.*

A l'égard des sottises des chétifs mortels, sous le nom de *siècle de Louis XIV*, vous serez assurément un des premiers que j'en ennuierai. Je vous prie de faire souvenir de moi M. le Président *de Jariges*, dont je révère les lumières & l'équité, & pour qui j'ai

autant d'amitié que d'eſtime. C'eſt avec les mêmes ſentimens que je ſuis de tout mon cœur,

votre très-humble & très-obéiſſant

V.

Outre la première viſite du 8 janvier, M. de V. vint chez moi le 28; en février, le 11, le 17, le 22 & le 23; le 27 mars, le 23 mai, le 12 juin, & le 24 décembre. Quelques unes de ſes viſites étoient preſque nocturnes, à 7 ou 8 heures du ſoir.

1752. Il vint encore le 3, le 11, le 17 & le 21 de janvier, & le 9 de février. J'ai lieu de croire que ſes lettres & billets feront toujours plaiſir. Je lui avois prêté l'hiſtoire du manichéiſme. En me la renvoyant il m'écrivit le 2 de janvier.

„J'ai lu toute la nuit l'hiſtoire du manichéiſme. Voilà ce qui s'appelle un bon livre: voilà de la théologie*) réduite à la phi-

*) Je conſerve toujours l'orthographe latine & françoiſe de V.

loſofie. M. *Bauſobre* raiſonne mieux que tous les pères; il eſt évident qu'il eſt déiſte, du moins évident pour moi. Mandez-moi, je vous prie, quel étoit ſon nom de baptême, & l'année de ſa mort. Je voudrois qu'il vécût encore. Vivez, vous!

V."

L'aſſemblée publique de l'académie ayant eu lieu le mercredi, 19 de janvier, M. de V. m'écrivit le ſoir le billet ſuivant.

„Je vous renvoye, Monſieur, ce petit livre. Je diſpoſais mon corps cacochyme à ne me pas refuſer le ſervice demain, & à grimper à l'académie pour vous entendre; mais j'apprends que la fête s'eſt faite aujourd'hui. Je n'ai point reçu de billet. Je vous embraſſe.

V."

Sur ma réponſe à laquelle je joignis la communication du diſcours que j'avois lu

dans cette assemblée, *sur l'obligation de se procurer les commodités de la vie*, il m'écrivit:

„Je vous souhaite toutes les commodités de la vie, & même le superflu, chose très-nécessaire, pour en avoir dit tant de bien. Je vous envoye, mon cher philosophe, une farce en revanche de votre belle pièce. La farce est un tant soit peu Leibnitienne vraiment.“ *Vale.*

Je ne me rappelle pas ce que c'étoit que cette farce.

Après avoir lu *l'histoire du manichéisme*, M. de V. me demanda les observations de M. *de Beausobre* sur le N. T., & en me les renvoyant, m'écrivit.

„Je m'attendais à des remarques plus historiques, plus instructives, plus dignes d'un philosophe. *Beausobre* ne réussit pas si bien avec Jésu qu'avec Manes.

Si vous avez quelque histoire des papes où l'on trouve leur naissance, faites-moi le plaisir de me l'envoyer. Je serai bien aise

de voir combien de pauvres diables ſont devenus vice-dieux.“ *Te amplector.*

V.

M. de V. étant retourné à Potsdam, m'écrivit la lettre ſuivante.

de Potsdam, le 21 mars.

„Je vous remercie, Monſieur, de tout mon coeur de votre bibliothèque impartiale, & ſurtout d'avoir donné l'éloge de Madame *du Chaſtellet*, femme digne des reſpects & des regrets de tous ceux qui penſent.

Il y a une étrange faute, p. 144. Elle ſe livrait *au plus grand nombre*, au lieu de *au plus grand monde*. Vous ſentez l'effet de cette mépriſe. Je vous demande en grâce de réparer cette faute dans votre autre journal, & de vouloir bien la corriger à la main dans votre bibliothèque, qui ceſſerait bien d'être impartiale, ſi une pareille mépriſe favoriſait les mauvaiſes plaiſanteries de ceux qui reſpectent peu les ſciences & les dames.

M. *de Samſoy* s'eſt aviſé de vouloir abſolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des viſages? Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut préſenter un ſquelette à votre académie *). Je vous embraſſe.

V."

Voici la dernière lettre inſérée dans ma correſpondance: celles qui ſuivront ont été réunies dans un paquet ſéparé; & les dates n'y ſont pas exactement notées: cependant ma mémoire y ſuppléra.

*) La mépriſe au ſujet de Mme *du Chaſtelet* étoit effectivement ſingulière, & donnoit beau jeu à ceux qui l'avoient connue. V. devoit en être plus convaincu que perſonne; & voilà ce qui le faiſoit parler avec tant de feu. Pour le peintre *Samſoy*, il vint alors de Pétersbourg à Berlin avec ſon épouſe, mais il n'y fit pas un long ſéjour.

Potsdam,
ſamedi, 29 juillet.

„Je ne peux vous rendre trop de grâces, Monſieur, de votre journal & de vos politeſſes. Vous me conſolez un peu de cette première édition du ſiècle *de Louis XIV.* Je ſuis fâché qu'elle ait paru avant les mémoires ſinguliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuſcrits de la main de *Louis* XIV. même *). Il faut bien regretter qu'un

*) Cette première édition du ſiècle de *Louis XIV.* fut faite à Berlin & portoit le nom de M. *de Francheville.* C'étoit, ſelon la coutume de V. un eſſai, deſtiné à être enſuite déſavoué, ſous prétexte de défauts dans l'exécution, de prétendus ſupplémens reçus dans la ſuite &c. Ce que V. dit de la manie de beaucoup écrire, & du peu d'exactitude des écrivains, eſt fort plaiſant dans ſa bouche. Au reſte V. me pria de lire ces feuilles imprimées de ſon ſiècle ſoi-diſant de M. *de Francheville*, & de lui communiquer mes remarques. Je lui

Roi qui avoit des ſentimens ſi grands & des principes ſi ſages, n'ait pas conſulté ſon propre coeur au lieu d'écouter des prêtres & Louvois, quand il s'agiſſait de perdre quatre ou cinq cent mille ſujets utiles.

Je ſuis très content de l'éloge de M. *Cramer*. Il me parait qu'il y a à Genève des

---

repréſentai que ce n'étoit pas à moi à faire la fonction de critique à ſon égard; il inſiſta, & cela de bonne foi, car il reçevoit fort bien les avis lorsqu'il les avoit demandés. Je le ſatisfis donc, & je me ſouviens que le manuſcrit de mes remarques étoit de pluſieurs pages in quarto. C'eſt un de mes grands regrets de n'en avoir pas gardé la copie, pour voir l'uſage qu'il en avoit fait, & m'inſtruire par-là moi-même. Mais je ne doute point qu'il n'ait effectivement adopté bon nombre de ces remarques, faites avec modeſtie & dans le deſſein de l'obliger. Il y avoit pluſieurs hommes dans V., ou plûtôt *il* n'y en avoit qu'un qui prenoit toutes ſortes de formes, ſuivant ſes intérêts & ſes vues.

philoſophes d'un grand mérite: autrefois il n'y avait que des théologiens.

Je ſuis fâché qu'on diſe p. 426. que *Rodolphe de Hasbourg* acheta Luques & Florence &c.; il les vendit: le pauvre Seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plûpart des livres ſont bien peu exacts; on ſe pique d'écrire vîte & beaucoup, & on nous ſurcharge d'inutilités & d'erreurs.

Je vous embraſſe; vous pouvez compter que je ſuis rempli pour vous d'eſtime & d'amitié.

V.“

Voici encore une petite lettre datée de Sans-ſouci le 15 juillet.

„Recevez mes remercîmens, Monſieur. Il y a dans le dernier journal dont vous m'avez honoré, un morceau de M. *de Haller* qui m'a paru d'un genre ſupérieur; on ne peut mieux parler des choſes qu'on ne peut comprendre. Les hommes ne ſavent point encore comme ils font des enfans & des idées,

Vous qui avez si bien travaillé dans ces deux genres, vous devriez en savoir plus de nouvelles que personne. *Vale*,

V."

L'aigre-doux commence à se faire sentir ; & cela n'est pas surprenant : car il y avoit déja eu une forte explosion dès le mois de mai. En voici l'occasion. M. *de Moncrif*, lecteur de la Reine de France, aggrégé à l'académie, le 4 de mai, 1747, connu par divers ouvrages plus agréables peut-être que solides, mais qui lui avoient pourtant fait honneur, m'avoit adressé quelques exemplaires d'une édition de ses oeuvres. Il y en avoit un pour V. à qui je l'annonçai, avant que de le lui envoyer. Voici sa réponse.

„J'attendrai ici, Monsieur, où je me trouve très-bien, les ouvrages sublimes que vous voulez bien m'annoncer. Ce ne sont pas là des ouvrages de plagiat, comme la Henriade, Alzire, Brutus & Catilina : & je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les

journaux pleins d'impartialité & de goût les plus juſtes éloges, à ces divins recueils qui paſſeront à la dernière poſtérité.

Je ne ſai ce que c'eſt que cette hiſtoire des progrès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'eſprit humain. J'avois pour mon inſtruction particulière fait une hiſtoire univerſelle depuis Charle-magne: on en a imprimé des fragmens enfermés dans des feuilles hebdomadaires ou dans des mercures: on m'a volé tout ce qui regarde les arts & les ſciences, & la partie hiſtorique depuis François I. jusqu'au ſiècle de Louis XIV, qui terminoit ce tableau. C'eſt tout ce que je ſçai: il y a deux ans que mon manuſcrit eſt volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaiſir, Monſieur, de m'en inſtruire, & je prendrai les meſures que je pourrai pour rattraper mon manuſcrit, ſi cependant cela en vaut la peine.

Vanitas vanitatum. Tous ces recueils aſſommans de mémoires aſſommans pour

l'esprit humain, d'histoire des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des petites maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. *L'Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes de scolastiques; aussi je lis l'Arioste, & point du tout Scot, St. Thomas &c. &c. Portez-vous bien; il n'y a que cela de bon. *Tuus sum, tua non tueor, quia nihil tueor, sed tibi addictus ero.*

V."

Quel pitoyable & éternel manège de manuscrits volés, de fragmens publiés &c. Je fus piqué de sa réponse au sujet des ouvrages de *Moncrif*, & je lui répliquai, que je ne me mêlois point d'apprécier les auteurs, ni les ouvrages; mais que je sçavois que M. *de Moncrif* étoit un homme estimable & estimé, sur la conduite duquel il n'y avoit jamais eu aucune prise, & qui écrivoit sans

prétention. On rira ſans doute du tour de paſſe-paſſe que V. employa pour me donner le change, ſi j'avois été aſſez crédule pour donner dans le panneau; mais je ſavois mon V. par coeur.

„Vous aviez ſi bien ortografié, Monſieur, où j'avois ſi mal lu, que j'avois lu dans votre lettre M. *de Mouhi* au lieu de *Mongri*. Ce ſont deux perſonnes fort différentes. Le *manet alta mente repoſtum* me conviendroit mal. Je vous dirai ingenûment le fait. On me montra avant-hier un paſſage extrait de votre bibliothèque impartiale, où vous dites que je ſuis un plagiaire, quoique vous m'ayez dit & écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce paſſage, que dans la Henriade j'ai pillé un certain poëme de Clovis, d'un nommé St. Didier. Ceux qui ſavent que ce poëme de St. Didier exiſte, ſavent auſſi qu'il fut fait pluſieurs années après la Henriade. Vous voyez, Monſieur, que vous auriez quelque réparation à me faire auſſi bien qu'au public

& à la vérité, & que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ay ſi peu mérité, & que ma conduite envers vous ne me faiſait pas attendre. J'ignore en quel endroit eſt le paſſage où vous m'avez outragé : tout ce que je ſai, c'eſt que je l'ai vu avant-hier au matin, & qu'il ne tiendra qu'à vous que je ne l'oublie pour jamais."

V.

Je n'ai pas le temps, & ce n'eſt plus la peine, de vérifier toutes ces allégations. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'avant-hier de V. étoit de plus vieille date. On verra dans une autre lettre que *la Mettrie*, mort dès l'année précédente, avoit été le délateur, ſi tant eſt encore que V. ait dit vrai en l'en accuſant. Il s'enſuivit donc de ces éclairciſſemens une réconciliation plâtrée. Le billet ſuivant tient encore à cette affaire : on y voit *M. de Moncrif* réhabilité.

„J'avois en effet ouï dire, Monſieur, qu'on avoit ôté à ce malheureux *Fréron* ſon gagne-

gagne-pain. On m'a dit que ce pauvre diable eſt chargé de quatre enfans: c'eſt une choſe édifiante pour un homme ſorti des jéſuites. Cela m'a touché le coeur. J'ai écrit en ſa faveur à M. le chancelier de France, ſans vouloir de la part d'un tel homme, ni prières, ni remercîmens. Si vous écrivez à M. *de Montcrif*, je vous prie de lui faire mes complimens. Je ſuis très touché de la mort de Mme la comteſſe *de Rupelmonde*. Je voudrais bien lui voler encore des pilules: elle en prenait trop & moi auſſi: je la ſuivrai bientôt; tout ceci n'eſt qu'un ſonge. *Vale.* V.

P. S.

Le cardinal *Querini* eſt un ſingulier mortel.

La lettre ſuivante tient encore à la querelle ſur l'accuſation de plagiat. J'avois dit à V. que toutes ces altercations nuiſoient à ma foible ſanté & que n'ayant plus que quatre jours à vivre, je ſouhaitois de les paſſer en repos.

Potsdam, 12 mai.

„Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, & il faut paſſer ces deux jours doucement. Si vous êtes philoſophe, je tâche de l'être. Voilà d'où je pars, Monſieur, pour achever notre petit éclairciſſement. Je vous jure que jamais la Mettrie ne m'avait dit, que vous m'euſſiez attaqué dans votre bibliothèque impartiale; il m'avait dit ſeulement en général que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaiſſiez pas, & que, quand vous me connaîtriez, vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir ſon ame. Je vous avouerai encore pour le repos de la mienne, que la converſation étant tombée ces jours-ci ſur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre, & pour rabaiſſer mon caquet, on me montra l'extrait d'un paſſage de votre bibliothèque impartiale, où il était dit peu impartialement que je n'étais qu'un plagiaire, & que j'avais volé le Clovis de St. Didier, c'eſt

à-dire, volé ſur l'autel & volé les pauvres, ce qui eſt le plus grand des pêchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce paſſage. Je fus un peu confondu, & je me contentai de prouver que le grand St. Didier n'a écrit qu'après moi, & qu'ainſi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même *).

Je pourſuis ma confeſſion, en vous diſant qu'ayant été honnêtement raillé ſur la vanité que j'avais de compter ſur vos bonnes grâces, recevant dans le même temps une lettre de vous avec l'annonce de la néceſſité de plaire de *Moncriff* (ce n'étoit donc plus

*) Que de variantes dans le récit de cette bagatelle! Etoit-il ſi difficile d'avoir la copie exacte de ce prétendu paſſage, & de me la produire? Mais V. me cherchoit querelle à cauſe de mon attachement pour M. de M, & vouloit la préférence, comme on le verra dans la ſuite. Avec cela la moindre égratignure à ſon amour-propre devenoit une plaie incurable.

Mouhi: quel labyrinthe de contradictions! je ne pus m'empêcher de vous gliſſer un petit mot ſur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai, ſurtout en qualité d'hiſtorien, inſiſté ſur la chronologie du Clovis de St. Didier. Voilà à quoi ſe réduit cette bagatelle: il eſt bon de s'entendre, c'eſt principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles; je vous jure avec la même ſincérité, que je n'ai pas le moindre levain dans le coeur ſur tout cela, & que j'aurais honte de moi-même, ſi j'étais ulcéré, encore plus ſi j'avais la moindre penſée de vous nuire; car ſoyez très-ſûr que je vous pardonne, que je vous eſtime & que je vous aime.

Les pirates qui ont imprimé la plaiſanterie du Micromégas avec l'hiſtoire très ſérieuſe depuis *Charlemagne*, auraient bien du me conſulter, ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes & les moines. Voilà ce que j'ai ſur le coeur.

Natales grate numeras: ignoſcis amicis. V.cc

Voici un billet, ſimplement daté de Potsdam, le 26, que je place ici, ſans me rappeller au juſte à quoi il ſe rapporte.

„Les impertinences des libraires me fourniſſent au moins la conſolation, Monſieur, de vous écrire & de vous renouveller les ſentimens d'amitié que je vous ai voués.

Je vous prie de vouloir bien faire inſérer ce petit avertiſſement dans vos capitulaires.

J'ai obtenu une place dans l'académie de Lyon pour M. *Maller*. S'il veut être encore de quelqu'autre académie, il n'a qu'à parler; je vous prie de m'en inſtruire: vous ſavez, ſans doute où il eſt. Pour moi, dans ma douce retraite de Potsdam, j'ignore tout ce qui ſe paſſe dans le monde; mais mon ignorance ne m'ôte pas le ſouvenir de mes amis. Je vous embraſſe.

V."

Je crois que cet autre billet ſans date fait ſuite au précédent.

„Je ſuis venu hier, Monſieur, pour vous remercier des ſoins que vous avez la bonté de prendre. Je vous prie de différer encore de quelques jours l'avertiſſement que vous vouliez bien mettre dans les papiers publics, & de me garder une cellule dans votre ruche *). N'en parlez point, je vous prie, avant que j'aye eu le bonheur de vous voir. Je vous embraſſe de tout mon coeur.

V."

Le levain de l'*Akakia* va commencer à ſe manifeſter.

Potsdam, le 12 ſeptembre.

„Je crois vous avoir mandé, Monſieur, qui j'attendais la nouvelle de l'admiſſion de M. *Mallet*, votre amy, dans l'académie de Lyon, & que je vous priais de l'en informer, ne ſachant où il eſt. Puis qu'il veut être

*) Alluſion à l'*Abeille du Parnaſſe*, feuille hebdomadaire que je publiois alors.

d'une académie, à la bonne heure; j'ai penſé que celle de Lyon ſerait plus convenable pour lui qu'une autre, attendu le voiſinage de Genève, ſa patrie.

Je ſuis fâché pour notre académie de Berlin, que vous vous ſoyiez hâté de juger M. *König*: il parait que le public lui donne gain de cauſe; & par malheur le livre *de Maupertuis* a été bien mal reçu en France.

Je vous prie de m'envoyer la feuille qui contient la liſte de nos académiciens, afin que je puiſſe leur envoyer la nouvelle édition que je fais faire du ſiècle de *Louis XIV*. Il y en a ſept très mauvaiſes. Je voudrais en donner une bonne avant de mourir, car chacun a ſa chimère.

Vous me feriez plaiſir de rétablir la lettre que j'écrivis, il y a près d'un an, au cardinal *Querini*, qu'on a imprimée dans votre journal, toute défigurée. Comment peut-on mettre deux fois puni dans deux vers? Comment peut-on mettre; *puiſqu'il eſt comme*

eux dans le monde? Cela eſt barbare *). On altère notre ſtile comme nos vins en Allemagne & en Hollande, & on y donne de l'Auvernat pour du Bourgogne. Je vous embraſſe de tout mon coeur.

V."

Voici un billet ſans date, où il eſt encore queſtion du livre de M. *de Maupertuis.*

„Le triſte état de ma ſanté, Monſieur, ne m'a pas permis de lire encore le livre que vous m'avez envoyé, & dont je vous remercie. Je ſouhaite que le principe mathématique, dont il eſt queſtion, ſerve beaucoup à prouver l'exiſtence d'un Dieu. Mais j'ai peur que ce procès ne reſſemble à celui du lapin & de la belette qui plaidèrent pour un trou fort obſcur.

*) Il auroit donc fallu m'envoyer les véritables leçons pour les ſubſtituer à celles qui avoient été altérées. Mais c'étoient de pures tracaſſeries, auxquelles V. s'amuſoit.

Mes complimens, s'il vous plaît, à M. *de Jariges. Tuus ſum.*

V.“

Il faudra enfin en venir à l'*Akakia*, & donner à ce ſujet, comme je l'ai promis ci-deſſus, des éclairciſſemens dont perſonne n'a encore eu connoiſſance.

Je tombai malade d'une grande attaque de rhumatiſme à la mi-octobre 1752; je gardai d'abord la chambre, & enſuite le lit: je ne fus en état de ſortir que le 22 de février 1753. Je recevois tous les jours quantité de viſites; mais j'ignorois ce qui ſe paſſoit à Potsdam, & je ne m'en informois pas. On me dit au commencement de décembre, qu'il exiſtoit une brochure de la façon de V. à laquelle j'étois fort intéreſſé. Je pris des informations à ce ſujet, & je parvins à voir la brochure, intitulée: *Défenſe de Mylord Bolingbroke.* L'affaire me parut fort ſérieuſe; ſeulement je fis la réflexion que le tout s'étant paſſé, il y avoit près d'un mois, je

n'avois point à craindre les effets du reſſentiment du monarque. Il n'en étoit pas moins fâcheux pour moi d'avoir été noirci à ce point, & j'en écrivis tout de ſuite à V. dont on verra plus bas la réponſe. Ce n'étoit pas dans le fond directement à moi qu'il en vouloit; mais il ſaiſit une occaſion unique pour ſatisfaire ſon acharnement contre M. *de Mauvertuis*.

J'avois fourni pour la *nouvelle bibliothèque germanique*, à la tête de laquelle étoit mon nom, un extrait des opuſcules de M. *Zimmermann*, théologien de Zurich, & j'avois choiſi ſa diſſertation ſur l'incrédulité. J'avois fait dans cet extrait une ſortie très vive contre les incrédules, où il y avoit beaucoup plus du mien que de mon auteur. J'ai déja reconnu, combien ces imprudences étoient blâmables; ne pouvant produire aucun effet avantageux à la cauſe que je défendois, & m'expoſant aux ſuites les plus funeſtes, comme je penſai l'éprouver. Si cet extrait avoit paru trois mois plutôt, ou trois mois

plus tard, il n'en auroit jamais été parlé: mais il vint à point nommé pour les vues de V. Il convint avec le M. *d'Argens* d'en parler entr'eux à voix baſſe à table, de manière à exciter la curioſité du Roi qui ne manquoit pas de demander alors de quoi l'on parloit. Cette queſtion n'ayant pas manqué d'être faite, V. répondit: *il s'agit de la manière dont on nous traite, & dont V. M. elle-même n'eſt pas exempte.* Là-deſſus il expoſa le contenu de cet extrait, de la manière rapportée dans la *défenſe de Bolingbroke;* & après avoir excité ſuffiſamment l'indignation du Roi, V. dit qu'il ſe chargeoit de répondre & de réprimer ſuffiſamment cette licence, demandant un privilège, en conſéquence duquel ſa réponſe pût être imprimée. Cela ne ſouffrit point de difficulté: la brochure parut; & je vais mettre ici le paſſage qui me concerne, pour épargner la peine de le chercher à ceux qui n'ont pas ſous la main les oeuvres de *Voltaire.*

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer avec des invectives indécentes des personnes qui à la vérité sont assez malheureuses pour se tromper; mais dont la vie pourrait servir d'exemples à ceux qui les attaquent. On a vu des journalistes qui ont même porté l'imprudence jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe & les plus puissantes. Il n'y a pas longtemps que dans un papier public un homme emporté par un zèle indiscret, ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent que de sages lois, la discipline militaire, un gouvernement équitable & des exemples vertueux peuvent suffire pour gouverner les hommes, en laissant à Dieu le soin de gouverner les consciences. Un très grand homme était désigné dans cet écrit en termes bien peu mesurés. Il pouvait se venger comme homme, il pouvait punir comme Prince, il répondit en philosophe: il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus, & surtout de notre indulgence, puis

qu'ils nous outragent ſans crainte avec tant de brutalité.

Une telle réponſe doit bien confondre l'auteur, quel qu'il ſoit, qui, en combattant pour la cauſe du chriſtianiſme, a employé des armes ſi odieuſes. Nous conjurons nos frères de ſe faire aimer, pour faire aimer notre religion. Que peuvent penſer en effet un Prince appliqué, un magiſtrat chargé d'années, un philoſophe qui aura paſſé ſes jours dans ſon cabinet, en un mot, tous ceux qui auroient eu le malheur d'embraſſer le déiſme par les illuſions d'une ſageſſe trompeuſe, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bons-mots & à mauvaiſes moeurs. Prenons garde que le mépris & l'indignation que de pareils écrits leur inſpirent, ne les affermiſſent dans leurs ſentiments.

Eh bien! de quoi s'agiſſoit-il? Etoit-ce de me punir de mon attachement pour M., de ſatisfaire d'anciennes rancunes &c? Rien de tout cela. Si ces motifs avoient quelque

influence dans l'attaque imprévue de V., elle étoit très légère, mais la fin de nos rélations prouvera qu'elle étoit nulle. Voici donc ce que perſonne n'a jamais ſçu, & la véritable clé de l'énigme. V. vouloit avoir un privilège, au moyen duquel il pût faire imprimer l'*Akakia* à Potsdam. Ainſi, immédiatement après la *défenſe de Bolingbroke*, il donna ſa *Diatribe*, comme devant être imprimée en vertu du même privilège. L'édition de Potsdam ſe fit; mais lorsque V. en montra un exemplaire au Roi, S. M. lui témoigna, mais avec bonté, combien cela lui faiſoit de peine, & le pria inſtamment de ſupprimer totalement cette édition, de façon que perſonne n'en vit jamais d'exemplaire. V. promit, & tout de ſuite envoya l'*Akàkia* à Leyde, où Luzac en fit une copieuſe édition. Je fus le premier qui le reçut; & je conſerve l'exemplaire, où l'on avoit écrit à la main pour *motto*;

Quicquid delirant reges, plectentur Achivi.

Je frémis à cette lecture, dont je prévoyois les ſuites; & je renfermai ſoigneuſement mon exemplaire, ſans le montrer à perſonne. Mais la poſte ſuivante en apporta d'autres, en petit nombre cependant, & qui ſe vendirent d'abord fort cher. Le Roi ne tarda pas à en avoir un: & c'eſt alors qu'il témoigna la plus vive indignation à V. qui après cette brouillerie d'éclat, vint à Berlin dans la maiſon de M. *de Francheville*, & put voir de ſes fenêtres brûler l'*Akakia* par la main du bourreau. Je ne rapporterai point les circonſtances de ſa réconciliation apparente avec le Roi, ſuivie de ſon départ, & de la terrible épreuve que la brutalité du réſident *Freytag* lui fit eſſuyer à Francfort. Cette plaie, bien loin d'avoir été fermée, a toujours été ſaignante; mais tantôt V. a décoché les traits les plus acérés contre *Fréderic*, tantôt il lui a offert l'encens de la flatterie la plus délicate: & le tout a fini par l'*éloge de Voltaire*, que le Roi a fait lire à l'académie, & par la meſſe pour le repos de ſon ame

à laquelle j'ai dévotement aſſiſté. Le Roi fit graver à Paris une eſtampe repréſentant *l'apothéoſe de Voltaire*, dont il fit préſent à M. *Merian* & à moi. Enfin il donna à l'académie le buſte de *Voltaire* par *Houdon*, qui fut placé dans notre ſalle d'aſſemblée, où on le voit encore. Je n'inſiſte point ſur tout cela: je n'ai voulu qu'expliquer l'origine de la *défenſe de Bolingbroke*: & l'on va être convaincu par la correſpondance ſuivante, l'une des plus ſingulières peut-être qui exiſte, que V. ne m'en vouloit point, & qu'il me tendoit en quelque ſorte les bras, ſi j'avois voulu m'y jetter.

D'abord donc que j'eus lu la *défenſe de Bolingbroke*, je lui écrivis pour demander comment il avoit pu ſe réſoudre à me deſſertir auſſi cruellement. Sa réponſe, de Potsdam, ne fut qu'un tiſſu de ces plaiſanteries, dont il poſſédoit un fonds inépuiſable.

„En vérité, Monſieur, je ne vous croyais pas Suiſſe. Un illuſtre théologien de Bâle écrit que Mylord *Bolingbroke* a eu la ch. . . . .

&

& de là il tire la conſéquence évidente que Moïſe eſt l'auteur du pentateuque. On prétend que de bonnes lois & de bonnes troupes ne valent rien, ſi l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de *Zwingle* & de *Calvin*. Or, comme *Titus*, *Marc-Aurèle*, *Trajan*, *Nerva*, *Julien*, &c. &c. &c. avaient le malheur de ne croire pas plus à *Zwingle* qu'au pape, & que cependant tout allait aſſez bien de leur temps, on a cru à Potsdam ne devoir pas être tout à fait de l'avis du révérend docteur Suiſſe. Le chapelain de Mylord Cheſterfield a pris en bon chrétien la cauſe de Mylord *Bolingbroke*, il l'a défendue dans une lettre pieuſe & modeſte. La traduction eſt parvenue ici avec la permiſſion des ſupérieurs: le Roi a beaucoup ri: faites-en de même. Il paye bien les docteurs, & ſe moque des diſputes théologiques, métaphyſiques, phoronomiques & dunamiques. Soyez très tranquille. Vivez gayement de l'évangile & de la philoſophie, & laiſſez les profanes douter de la chronologie de Moyſe &

des monades. Tâchez de conſerver la vôtre; faites-vous couvrir de poix-raiſine, eſſayez de vous mettre de grandes épingles dans le cu, ſuivant l'avis de l'autheur des nouvelles lettres. Tâtez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attrapper que dans ſept ou huit cens ans ce point de maturité qui eſt la mort. Pour moy ſi je peux jamais ratrapper ma jeuneuſſe, je compte aller faire un tour aux terres auſtrales avec *Dalichamp*, & diſſéquer des cervelles de géants hauts de douze pieds, & des hommes velus comme des ours, avec des queues de ſinge. Alors nous ſaurons des nouvelles poſitives de la nature de l'ame. J'exalterai la mienne pour vous prédire l'avenir; car vous ſavez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le paſſé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les ſottiſes de ce monde en raillerie ſeront toujours les plus heureux: & pour revenir du futur au paſſé, je vous jure que Démocrite avait raiſon & qu'Héraclite

avait tort. Croyez-moi; ne mettez aux choſes que leur prix, & ne prenez point de groſſes balances pour peſer des toiles d'araignées. Il y a mille occaſions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de Jérémie.

A propos de chanſon, par quelle rage diabolique révoquez-vous en doute la chanſon de l'archevêque de Cambrai? Savez-vous bien que vous êtes un impie, d'armer l'incrédulité qui triomphe tant dans ce ſiècle pervers, contre une chanſon d'un ſucceſſeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le Marquis *de Fénélon* me récita cette chanſon à la Haye, en préſence de ſa femme & de l'abbé *de la Ville*. Eh morbleu! faites comme l'archevêque de Cambrai: détrompez-vous de tout.

Adieu; je ne me porte pas mieux que vous: le moins malade ira voir l'autre.

V.e

Cette lettre n'a pas beſoin de commentaire: on y voit aſſez à qui V. en avoit voulu, & en vouloit. Il étoit de bonne humeur alors; mais l'orage de Potsdam, ſuivi de la brûlure de Berlin, changea cette diſpoſition & ce ton. Il y a beaucoup d'humeur & de tracaſſeries dans les lettres ſuivantes, écrites pendant ſon dernier ſéjour à Berlin, mais toujours des retours d'amitié, au moins de celle dont V. étoit capable.

Voici un billet ſans date que l'affinité des matières place ici.

„J'ay depuis quelque temps tous les journaux, & j'ay déja lu celui que vous avez la bonté de m'envoyer. Je vous en remercie, Monſieur: ſi vous en avez beſoin, je vous le renvoye. Vous aurez inceſſamment l'édition de Dresde: il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre, qui ſera fort ſupérieure, & où il n'y aura plus de détails inutiles ſur *Rouſſeau* (J. B.) Je vous dirai en paſſant, que quelquefois ceux qu'on avait pris pour des aigles,

ne ſont que des coqs-d'inde; qu'un orgueil deſpotique avec très peu de ſcience, & beaucoup de ridicule, eſt bientôt reconnu & déteſté de l'Europe ſavante, &c. &c. &c. Je ſuis très aiſe que vous me marquiez de l'amitié, & ſi vous êtes plus philoſophe que prêtre, je ſerai votre amy toute ma vie. Je ſuis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié & dans mes ſentimens, & ne craignant rien, ni dans ce monde-cy, ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je ſuis à vous hardiment, & peut-être plus efficacement que vous ne penſez.

V.

Il paroit que le but de V. a toujours été, non de gagner mon amitié dont je penſe qu'il ne ſe ſoucioit guères, mais de me détacher de M. de M. & de me faire faire à cet égard quelque démarche déciſive. J'en étois très éloigné, tant par la préférence bien méritée que je donnois à M. de M, que par

des raiſons d'honneur & de devoir, ſupérieures à toute autre conſidération, & ſurtout aux offres & aux promeſſes de *Voltaire*.

Le voici préſentement à Berlin: voyons le reſte de ſa correſpondance toujours mêlée de tracaſſeries qui n'avoient pas le moindre fondement, & d'adouciſſemens rélatifs au but que j'ai indiqué.

du 23 décembre 1752.

„On dit, Monſieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moy dans l'almanac de *Bordeaux*, imprimé avec permiſſion de votre académie. Vous penſez bien que je ne m'en ſoucie guères, & que je combats guaiment contre tout le monde. Mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre; que les choſes ne ſont pas comme vous le penſez; & qu'il vaudrait mieux, comme je vous l'ay mandé, que le moins malade de nous deux allaſt voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conſeille? De

venir dîner tête-à-tête avec moi, aujourd'hui ou demain : vous vous en trouverez mieux que de m'attaquer en vers où en proſe. Croyez-moi, la vie eſt courte, il vaut mieux boire enſemble que de ſe houſpiller.

V.[a]

Pures viſions que cet almanach de *Bordeaux*, & ces vers contre V. qui y avoient été inſérés ! V. le ſavoit bien, mais il vouloit entrer en lice & correſpondre. Ces invitations perpétuelles avoient pour but de me brouiller avec M. de M., qui ayant été inſtruit que j'allois chez V. dans un temps où je ne ſortois point, & ne lui rendois pas viſite, m'en auroit ſu très mauvais gré. Voilà la ſituation où je fus pendant tout l'hiver, charmé d'être retenu au logis par une maladie bien avérée, qui ne me permettoit de voir, ni l'un, ni l'autre de ces antagoniſtes. Je répondis à V. ſur ces accuſations chimériques, & tout de ſuite je reçus cette réplique, datée du même jour.

„Puis qu'ainſi eſt, *iddio ſia lodato.* Je vous avouerai tout net que votre ſortie ſur certaines perſonnes, & un petit mot de la diſcipline militaire, & un petit coup de dent à ceux qui avaient écrit après Newton, & une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait de certains livres, & un mépris trop marqué pour certains ſentimens de certaines gens qui n'en changeront pas, &c. &c. je vous avouerai, dis-je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous devriez, ma foy, me remercier de l'apologie de *Bolingbroke*, car tout ce qui fait rire, appaiſe. Je pourrais vous ſervir, & cela me ſerait bien plus agréable que d'écrire ſur le pentateuque. Quand on m'attaque, je me deffens comme un diable, je ne cede à perſonne, mais je ſuis un bon diable, & je finis par rire. Je ſuis très malade, & vous ſortez; vous avez été chez le grave Préſident. Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'eſt pas un voyage aux *terres auſtrales.* Point de rancune, puisque je n'en ay point. Venez dîner

amicalement demain ou après-demain; je vous enverrai un carroſſe, ou une chaiſe; vous n'aurez point de froid dans la rue, & vous ſerez chez moi très chaudement. Il faut que nous cauſions, & vous trouverez *mixtum utile dulci.*

A propos de votre libraire de l'*Abeille*, envoyez chercher ce frêlon, je vous prie, & dittes lui tout ce qu'il faut lui dire; je vous ſerai obligé de m'épargner un éclat.

Mandez-moy, ſi vous viendrez, & ſoyez guaj.

V."

Le moyen de ne pas rire aujourd'hui de bon coeur de ces variations perpétuelles qui me mettoient alors aux abois! Je ne ſortois point, & n'avois point été chez M. de M., à qui je ne fis ma première viſite que le 18 de février. Mais V. ne lâchoit jamais priſe: cependant toutes ces aſtuces ne ſervirent de rien dans cette occaſion. N'eſt-il pas ſingulier qu'il voulut que je lui euſſe

obligation de la *défenſe de Bolingbroke*, tandis que ſans ſon accuſation, je n'aurois jamais eu beſoin de ce bon office. Voici encore un billet du même 23, car avec lui cela ne finiſſoit point.

„J'ai eu du monde jusqu'à préſent, Monſieur, & je n'ay pas eu le temps de vous répondre. Je tâcheray de venir chez vous après-demain, ſi mes forces me le permettent, & nous raiſonnerons amplement ſur ce que vous me mandez. Je vous viendrai voir en bonne fortune, & ny l'un ny l'autre ne s'en vantera.“

Il ne vint point, & me fit plaiſir. Je raconterai ſa dernière viſite, quand l'ordre des temps m'y conduira. Suit un billet du 7 janvier, 1753.

„Venir chez vous m'eſt d'une impoſſibilité phyſique & métaphyſique. M'entretenir avec vous me ferait un plaiſir extrême, ce qui ne vous ſerait pas infructueux. J'ay plus de choſes à vous dire que vous ne penſez. Je crois qu'il ſerait beaucoup plus à

propos de mettre dans votre feuille périodique les fragments de la main de *Louis XIV*, que l'hiſtoire des couplets de *Rouſſeau*, dont Berlin ne ſe ſoucie guères. Vous trouverez ces fragments de *Louis XIV* dans le chapitre des anecdotes. Si après cela vous voulez mettre dans vos feuilles l'hiſtoire des couplets, vous êtes aſſurément bien le maître: mais vous devriez venir dîner quelque jour avec un homme vray, franc & intrépide, quelquefois trop plaiſant, & toujours malade.

V.“

Voyant qu'il ne pouvoit m'ébranler & m'amener à ſes fins, V. prit le parti de me harceler, toujours ſans rime ni raiſon. Je ne rapporterai plus que trois lettres, ou billets du même jour, 17 janvier 1753. Je crois, qu'on ne ſe laſſe pas de cette lecture. Jamais rien n'a mieux caractériſé ce Protée.

I.

„Eſt-ce vous qui avez fait l'extrait des lettres de Madame de *Maintenon?*

Vous dites qu'il faudrait ſavoir par quelles mains ce dépoſt a paſſé. M. le maréchal de *Noailles*, ſon neveu, avait ce dépoſt: ſon ſecrétaire le prêta à un écuyer du Roy, & celui-ci au petit Racine. La *Beaumelle* le vola ſur la cheminée de Racine, & s'enfuit à Copenhague. C'eſt un fait public à Paris. La *Beaumelle* de retour à Paris devoit être mis à la baſtille. Il a obtenu la protection de Madame la ducheſſe de *Lauraguais*, dame d'atour de Madame la *Dauphine*. Cette Princeſſe a ſauvé le cachot à la *Beaumelle*, ne ſachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ſes belles penſées, faite à Francfort, a dit du Roy de Pologne & de ſa cour: *J'ai vu à Dresde un Roy imbécille, un miniſtre fripon, un héritier qui a des enfans & qui ne ſauroit en faire &c.*

Apparemment qu'il aura auſſi la protection de la Pruſſe, car il dit *que l'armée eſt*

composée de mercenaires, qu'on mène à coups de bâton, qui seront battus à la première occasion, & qui étrangleroient le Roy, si on les faisoit caserner. Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût, & j'en ai un *). Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin: ne manquez pas de le louer dans votre journal; car voyla des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'académie? *Maupertuis* est fort lié avec lui: il l'alla voir à Berlin, & l'engagea à écrire au Roy: il corrigea même sa lettre.

Pourquoi dites-vous, que Madame de *Maintenon* eut beaucoup de part à la révocation de l'édict de Nantes? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de *Noailles*, celle de *Racine*; mais certainement elle n'y eut aucune part. C'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire *Louis XIV*. Madame de *Pompadour* n'o-

*) Tout cela paroit fort apocryphe. *Sit fides penes auctorem.*

ſerait parler contre l'ancien évêque de *Mirepoix*, qu'elle déteſte autant que je le mépriſe.

Pourquoi dites-vous que *Louis XIV.* était mille fois plus occupé *de miſères domeſtiques, que du ſoin de ſon royaume?*

On ne peut avancer rien de plus faux & de plus révoltant: & il n'eſt pas permis de parler ainſi. Sachez que *Louis XIV* n'a jamais manqué d'aſſiſter au conſeil, & qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans *Bernſtraſſ* un homme tel que *Louis XIV.* Vous!

Pourquoi dites-vous que Madame de *Monteſpan* était la *femme la plus bizarre & la plus folle qui fut jamais?* Qui vous l'a dit? Avez-vous vêcu avec elle? Tout Paris ſait que c'était une femme très aimable. Elle fut indignée du goût du Roi pour Madame de *Maintenon* qu'elle regardait comme une domeſtique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre & la plus folle qui fut

jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre amy."

Je ne puis avoir dit que d'après la *Beaumelle* tout ce que V. me fait dire, & je n'ai jamais penſé rien de ſemblable, ayant toujours regardé *Louis XIV* comme un grand Roi dont je reſpectois les foibleſſes, & ſachant très bien que Madame de *Monteſpan* joignoit à l'eſprit des *Mortemar* toutes les grâces de ſon ſexe. Mais les accuſations ne coutoient pas plus à V. que les déſaveux. En attendant il me tourmentoit dans ma *Bernſtraſſ*, rue où j'habitois alors & où j'habite encore. Il ſe plaiſoit à me déſoler; mais c'étoit toujours pour arriver au but indiqué tant de fois, & qu'on retrouvera encore tout-à-l'heure. Je ne ſçai ce que je lui répondis; mais il paroit par la réplique, qu'il entra en fureur, ou qu'il en fit le ſemblant: car tous les rôles lui étoient égaux.

II.

„Juſtifiées par les paſſages des lettres de Madame de *Maintenon!* Non, mordieu! c'eſt tout le contraire. Liſez la lettre où elle rapporte que *Louis XIV* lui a dit en riant: *Il eſt plus difficile d'accorder deux femmes que les puiſſances de l'Europe*, &c.

Qui vous prie de *tomber ſur le corps de la Beaumelle?* Voilà un plaiſant corps. Et qu'importe à la France ce qu'on dit dans un journal germanique?

Voulez-vous une autre anecdote? On a vendu à Paris ſix mille *Akakia* en un jour; & le plus orgueilleux de tous les hommes eſt le plus bafoué. Il n'a que ce que ſon inſolence & ſes manoeuvres méritent. Et il n'y a perſonne ſans exception auprès de qui il ne ſoit démaſqué. Il aurait dû ne pas me pouſſer à bout. Je ne ſuis pas eſclave. Soyez homme.“

Je

Je ne pus faire autre choſe que de lui témoigner, comme je l'avois déja fait pluſieurs fois, combien j'étois excédé de ces bourrasques perpétuelles. Sa dernière réponſe couronne l'oeuvre.

III.

„Billets font converſation. Où diable prenez-vous cette jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de *Louis XIV* d'une manière peu convenable, & que vous avez tort, comme j'ay dit au Roi qu'il avait eu tort de faire une brochure, & moi tort d'en avoir fait une autre. Et je vous dis cela entre nous. Et je vous dis que je me f. . . . révérence parler, de tout cela, & de la lettre ſur Mylord *Bolingbroke*, & de toutes les ſottiſes de ce monde, & qu'il faut que vous en faſſiez de même. Qui ſonge à vous faire de la peine? Ce n'eſt pas moi. Vous avez écrit contre les déiſtes qui ne vous ont jamais fait de mal, & le Roi & moi qui ſommes

déiſtes, nous avons pris le party de notre relligion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choſes que par le trou d'une bouteille. Ne vous affligez pas, & ne pleurez point, par ce que Madame de *Monteſpan* était aimable. Encore une fois ſoyez tranquille."

Tous les moyens qu'il employa pour m'engager à venir chez lui ayant été inutiles, non ſeulement par ce que je ne le voulois pas, mais même par ce que je ne le pouvois pas, il prit enfin le parti de venir chez moi. Sa dernière viſite n'eſt pas moins ſingulière que ſa correſpondance. Il ſe fit annoncer le 1 de février, vers les quatre heures de l'après-midi. J'avois chez moi une compagnie nombreuſe de dames & de demoiſelles. Ce ne fut qu'un cri de joie: *nous verrons Voltaire, nous l'entendrons.* Je les conjurai de ne point ſe montrer, perſuadé qu'auſſitôt il ſe retireroit. Tout ce que je pus obténir, c'eſt qu'une porte, derrière la place où il devoit s'aſſeoir, ſeroit entr'ouverte, & que l'on

verroit & entendroit de là ce qu'on pourroit, ſans faire le moindre bruit. On s'arrangea donc en conſéquence, tête par deſſus tête. J'entre dans le poële de devant avec M. le Baron *de Chambrier*, conſeiller d'ambaſſade, qui a fait ici un ſéjour de ſeize ans, depuis 1748 juſqu'en 1764, & avec qui j'ai toujours été intimément lié. Il étoit fort connu de V. & ne pouvoit lui déplaire. Nous prenons place, & la converſation commence. Il fut tout de ſuite queſtion des griefs de V. contre le Roi, dont il parla du ton le plus animé. Nous lui repréſentâmes que ce n'étoit qu'une brouillerie paſſagère, que la réconciliation qui avoit déja été entamée, ſeroit complète quand il le voudroit, qu'il devoit penſer à tous les biens & à tous les honneurs dont le Roi l'avoit comblé. . . Là-deſſus il pouſſa de toute ſa force l'exclamation énergique qu'on a vue dans la dernière lettre.. Une jeune demoiſelle ne put s'empêcher de demander à une dame dont la tête étoit au deſſus de la ſienne: *que dit-il?* Celle-ci le lui répéta ſans

façon, & je n'ai jamais conçu comment l'éclat de rire ne fut pas universel.

Quand ce lieu commun fut épuisé, V. se jetta sur la *Beaumelle*, qui venoit de publier son édition du *siècle de Louis XIV*. Il s'emporta contre lui, comme il l'a fait depuis continuellement dans ses écrits. Je lui représentai que ces disputes perpétuelles troubloient le repos de sa vie, qu'il devoit se mettre au dessus de cela, qu'au bout de quelque temps on n'en parloit plus; en un mot je lui débitai toutes les maximes de mon catéchisme de morale. Il m'écouta fort impatiemment, & s'étant levé pour s'en aller, il eut recours à l'expédient le plus original pour m'interrompre. Il m'avoit prêté l'édition susdite, & je la lui avois renvoyée. *Pourquoi*, dit-il, *ne m'avez-vous pas renvoyé ce livre? — Je l'ai renvoyé. — Je ne l'ai pas reçu.* Il fallut appeller mon domestique, qui prouva au sien que le livre avoit été exactement remis. Peine très superflue, car V. le savoit parfaitement; mais il vouloit

dérouter mes propos. Cet éclaircissement finit dans le vestibule; il s'enfuit, & court encore.

Comme je me remis à sortir pendant le reste du mois de février, je crus que ce seroit manquer aux bienséances, de ne pas rendre à V. sa visite, & j'y fus le 3 de mars après-midi. Je le trouvai sur son lit. *Etes-vous malade*, lui dis-je? *J'ai quatre maladies mortelles*, me répondit-il, & il en fit l'énumération, que j'ai oubliée. *Vous avez pourtant l'oeil fort bon.* — *Ne savez-vous donc pas*, (en criant de toute sa force) *que les scorbutiques meurent l'oeil enflammé?* Voilà ce que j'ai retenu de cette conversation, dans laquelle nous ne remîmes sur le tapis aucune des matières de la correspondance. Cela auroit été inutile, V. se disposant à partir. Je ne le revis donc plus, mais j'eus encore le 17 & le 24 de mars la visite de son secrétaire italien. Je ne sai de quoi il étoit question.

Il ne s'agit donc plus que des lettres qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. J'en ai reçu trois. Voici l'occaſion de la première. Nous avions fort connu l'un & l'autre M. le général *de Manſtein*, qui fut tué dans la retraite de l'armée pruſſienne, après la déroute de Collin. Madame ſa veuve ayant ouï dire, que V. avoit ſouhaité de faire l'acquiſition des mémoires Mſſ. que M. *de Manſtein* avoit laiſſés, & qu'il en avoit offert mille ducats, me pria de lui écrire pour ſavoir s'il ſeroit encore dans les mêmes diſpoſitions. Voici ſa réponſe."

au château de Tournay
par Genève,

le 3 mars, 1759.

J'ai reçu votre lettre avec un très grand plaiſir, Monſieur; je me ſers, pour vous répondre ſans qu'il vous en coûte de fraix, de la voie des mêmes négocians qui envoyent mes paquets au *Salomon* & à *l'Alexandre* du Nord: il ſe pourrait bien faire que ce

paquet-ci tombât entre les mains de quelques houzards; car le champ des horreurs eſt déja enſanglanté dans le meilleur des mondes poſſibles; mais on ne verra dans mes paquets que de quoi rire; je ne me mêle point, Dieu merci, des affaires des Roys, & je me contente de plaindre les peuples.

J'ai fort connu le meurtrier *Manſtein* dont vous me parlez; Dieu veuille avoir ſon ame: c'était un vigoureux alguaſil; il avait arrêté le général *Munich*, & s'était battu avec lui à coups de poing pour le ſervice de ſa grâcieuſe impératrice; il s'enfuit quelque temps après du beau pays de la Ruſſie, pour venir dans votre ſablonère, il me montra ſes mémoires de Ruſſie que je corrigeai à Potsdam. Pendant que nous étions occupés à cette beſogne, le Roi m'envoya des vers par un coureur. *Manſtein* impatient de voir que je préférais les vers de *Fréderic* à la proſe de *Manſtein*, s'en plaignit au modeſte *Mauperruis*, lequel encore plus fâché de ce que le Roi ne le conſultait pas ſur la manière

d'exalter ſon ame, & d'enduire le corps de poix-réſine, s'aviſa de dire que le Roi n'envoyait qu'à moi ſon linge ſale à blanchir.

Après avoir dit ce prétendu bon mot, il s'aviſa de m'en faire honneur, & de-là vinrent toutes les belles tracaſſeries qui n'ont fait aucun profit, ni à *Fréderic le Grand*, ni à *Maupertuis*, ni à moi.

Depuis ce temps-là Mylord *Maréchal* m'a parlé à ma campagne de ce manuſcrit que je connaiſſais mieux que lui. On a propoſé aux *Cramer*, libraires de Genève, de l'imprimer. Mais qui diable a pu vous dire que je l'avais voulu acheter mille ducats! Pourquoi l'acheterais-je? Vous me croyez donc bien riche & bien curieux: il eſt vrai que je ſuis bien riche, mais je ne donnerais pas mille ducats de l'ancien teſtament; à plus forte raiſon d'un manuſcrit moderne.

Je vous aſſure que je ſuis très ſenſible à la perte que vous avez faite; mais, s'il vous reſte autant d'enfans que vous avez fait de livres, vous devez avoir une famille de

patriarche. Je ſerais fort aiſe de voir votre *philoſophe payen*, attendu que je ſuis aſſez payen, & aſſez philoſophe. A l'égard de vos *Conſolations pour les valétudinaires*, je n'en ai pas beſoin depuis que j'ai recouvré la ſanté avec la liberté dans un ſéjour charmant. Envoyez-moi plutôt des conſeils pour gouverner mes payſans & mes curés. J'ai acheté deux belles terres à une lieue des *Délices;* je ſuis devenu laboureur, & je vais ſemer cette année avec la nouvelle charrue: cela me donne de la ſanté. Je croyais n'avoir pas deux mois à vivre, quand je vins aux *Délices*. Votre Roi ſe ſerait amuſé à faire de moi une plaiſante oraiſon funèbre *); il me mandait l'autre jour que *Maupertuis* ſe mourait; ſi cela eſt, il mourra au lit d'honneur; car il vient d'avoir un petit procès à Basle pour

*) Il l'a pourtant faite en 1778, & a fait dire une meſſe pour le repos de ſon ame, à laquelle j'ai aſſiſté.

avoir fait un enfant à une fille, & il s'en eſt tiré très glorieuſement.

Vous avez donc travaillé auſſi à l'encyclopédie. Eh bien! vous n'y travaillerez plus: la cabale des dévots l'a fait ſupprimer, & peu s'en eſt fallu qu'elle n'ait été brulée comme les oeuvres de *Calvin*. Laiſſons aller le monde comme il va. Puiſſe la guerre finir bientôt, & que votre chancelier en ſigne les articles! faites-lui bien mes complimens.

Si ce n'était pas une indiſcrétion, vous me feriez un plaiſir extrême de me mander ce qu'eſt devenu l'abbé *de Prades*.

Adieu; Monſieur, je ſuis de tout mon coeur,

Monſieur,

votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Voltaire,

Comte de *Tournay*, gentilhomme ordinaire du Roy &c.

M. *Grosley*, de l'académie royale des inſcriptions de Paris, auteur de pluſieurs ouvrages d'un tour original & remplis d'anecdotes intéreſſantes, avec qui j'ai correſpondu pendant quelques années, m'ayant adreſſé, par le canal de M. *de Voltaire*, une lettre avec ſes éphémérides Troyennes pour l'année 1759, celui-ci y joignit quelques lignes que je placerai ici, après la lettre de M. *Grosley*, qui me paroit auſſi mériter d'être conſervée.

De Paris,
le 24 décembre 1759.

Monſieur,

Pour entretenir notre correſpondance dont je fais très grand cas, & à laquelle la paix rendra ſans doute toutes les coudées franches, je profite de la permiſſion que m'a donnée M. de *Voltaire* pour vous adreſſer par lui mes *éphémérides Troyennes*. Elles vous

rappelleront votre vieille patrie *), qui voit de moins près que votre patrie actuelle les maux de la guerre, & qui les reſſent peut-être encore plus qu'elle.

Je voudrois avoir quelque nouvelle intéreſſante de littérature à vous mander d'ici; mais je n'y vois que des entre-mangeries, de la baſſeſſe, & des prétentions qui ne produiſent que des effets affligeans pour ceux qui prennent encore quelque intérêt au bien de la choſe.

Il reſte encore pour leur conſolation le Préſident *Hénault*, Mrs. de la *Curne* & de *Foncemagne*. Je ſuis d'autant plus intéreſſé à les diſtinguer de la foule, qu'ils ont fait tous leurs efforts pour me déterminer, en quittant Troyes, à prendre place parmi eux dans l'académie des belles-lettres. Mais je ſuis

*) Je ſuis né à Berlin; mais ma famille eſt de Vitry-le-François en Champagne, où j'ai toujours entretenu des rélations avec mes parens.

addictus glebae. Je trouve la différence de la vie de province à celle de Paris dans ce vers d'Horace,

Et mihi res, non me rebus ſubmittere conor,

& j'ai pris définitivement mes arrangemens en conſéquence.

Je ſouhaite que vos biens, votre état, votre famille n'aient rien reſſenti des maux de la guerre & qu'une promte paix nous délivre tous des malheurs préſens & des craintes pour l'avenir au milieu desquels nous vivons. L'année prochaine ſera auſſi heureuſe que nous pouvons le déſirer, ſi elle opère ce changement. Vous connoiſſez les ſentimens avec lesquels je ſuis &c.

Groſley.

Je vous prie de ne me point oublier auprès de votre aimable famille, dont je juge toujours par ſon chef, & par ſes ſentimens pour elle.

Nimirum vobis Campana *propago*
Visa potens, Superi, propria haec si
dona fuissent."

Voici présentement du *Voltaire*, toujours marqué au même coin.

„On m'envoye cette lettre ouverte; je profite de l'occasion pour vous souhaiter la santé & la paix. Soyez secrétaire éternel. Votre Roi est toujours un homme unique, étonnant, inimitable; il fait des vers charmans dans des temps, où un autre ne pourrait faire une ligne de prose; il mérite d'être heureux. Mais le sera-t-il? Et s'il ne l'est pas, que devenez-vous? Pour moi, je ne mourrai point entre deux capucins Ce n'était pas la peine d'exalter son ame pour voir l'avenir. Quelle platte & déteſtable comédie que celle de ce monde!

Sum felix tamen, o Superi: nullique
potestas
Haec auferre Deo.

Je vous en souhaite autant, & *Vale.*

aux Délices, le 6 janvier.

V."

Un autre envoi de M. *Grosley*, avec une lettre du 20 février, 1760, me valut encore une apoſtille de *Voltaire*, où regne le même acharnement contre la mémoire de *Maupertuis*.

„J'aime votre concitoyen; il me procure le plaiſir d'avoir de vos nouvelles. Je voudrais bien voir l'enduit de poix-raiſine dont vous avez embaumé ce fou de *Maupertuis* avec ſa petite perruque & ſa loi de l'épargne. Avez-vous bien exalté ſon ame?

J'ai peur que vos corps ne meurent de faim à Berlin.

Je ne ſçai comment vous envoyer l'almanach de Priam & d'Hector que votre Troyen m'a envoyé pour vous. Quand votre guerroyant philoſophe daigne m'écrire par *Michelet*, je fourre tous les paquets poſſibles dans le mien; mais il m'écrit par d'autres voies lors qu'il me fait cet honneur. Je ne peux en conſcience vous envoyer par la poſte un almanach qui vous coûterait pluſieurs

florins d'empire: je ménage votre bourſe par le temps qui court. La France eſt ruinée comme la Pruſſe. Voilà à quoi ſe réduiſent les beaux exploits du meilleur des mondes poſſibles. Ajoutez-y quelques centaines de mille pauvres diables de monades au diable d'enfer."

Un gentilhomme Livonien m'ayant fait viſite le 2 d'avril 1764, me demanda une lettre propre à l'introduire chez M. de *Voltaire*. Je l'écrivis le lendemain, & la lui remis. J'entretenois amicalement M. de V. de ma ſituation actuelle, de l'état de ma famille, de mes occupations &c. Voici ſa réponſe.

le 17 juin, 1764.
aux Délices.

Il eſt vrai, Monſieur, que nous ne ſommes pas, vous & moi, de la première jeuneſſe. On dit dans le monde que la vie eſt courte,

courte, & qu'elle ſe paſſe en malheurs ou en niaiſeries. J'ai pris ce dernier parti, & il paraît que vous en faites autant: ce n'eſt pourtant pas une niaiſerie que d'avoir de jolies filles qui jouent la comédie; & je vous fais mon compliment de tout mon coeur ſur les agrémens que vous goûtez dans votre famille. Réjouiſſez-vous dans vos oeuvres, car c'eſt-là votre portion. Une de vos vocations, à ce que je vois, eſt de faire des journaux. Il y a long-temps que vous paſſez en revue les ſottiſes des hommes, & quelquefois les miennes. Si vous y trouvez *utile dulci*, continuez.

C'eſt un Livonien très aimable qui vous rendra ma réponſe. Il m'a trouvé conſtant dans mes goûts; j'habite depuis dix ans les *Délices* ſans m'en laſſer: il eſt vrai qu'on ne joue point la comédie dans le ſacré territoire de Genève, & c'eſt ce qui fait que je ne dis plus:

Je ne décide point entre Genève & Rome,

Je décide pour Rome sans difficulté; mais j'ai fait bâtir en France, à une lieue de Genève, un fort joli théatre: envoyez-moi toutes vos filles, je leur donnerai des rôles.

Voulez-vous me faire un plaisir, quoique nous ne soyons pas de la même religion; c'est de faire donner ce petit billet au libraire de Berlin qui a imprimé *Timée de Locres & Ocellus Lucanus*. Je me doute que ce sont des radoteurs, & c'est pour cela même que je les veux lire; j'en ai lu tant d'autres.

Je suis affligé de la perte d'*Algarotti*; c'était le plus aimable *infarinato* d'Italie. Vous aurez le plaisir de le louer, en attendant celui de me juger. Je perds la vue comme Tirésie, sans avoir lu comme lui les secrets du ciel: c'est ce qui fait que je ne mets pas ici de main la belle & solide formule de

votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Voltaire.

Il n'y avoit que ſon nom, qui fut écrit de ſa main. Pour ſon aveuglement, c'étoit un de ces contes dont il s'amuſoit à bercer le public. Ceux qui l'ont vu jusqu'à ſa fin lui ont trouvé une vue nette & perçante qui diſtinguoit les plus petits objets. Il faiſoit mettre ſa mort même dans les papiers publics; & au bout de quelque temps on annonçoit ſa réſurrection.

Voici l'occaſion de la dernière lettre que j'ai reçue de V. S. A. R. Mſgr. le Prince Henri m'avoit fait l'honneur de m'inviter à Rheinsberg, où je demeurai depuis le 25 de juillet jusqu'au 7 d'août 1771 *). Pendant mon ſéjour on joua ſur le théatre du Prince la tragédie, intitulée: *Lothaire & Valrade, ou le royaume mis à l'interdit.* L'auteur en étoit

*) J'avois déja joui du même bonheur du 18 au 27 ſeptembre, 1769. Si mon âge & ma ſanté l'avoient permis, ces invitations gracieuſes auroient été réitérées.

inconnu. En raisonnant sur cette pièce, on crut y reconnoître les idées de V. & la versification ne fut pas jugée indigne de lui. Je me chargeai de lui en écrire, & j'en reçus la réponse suivante.

16 auguste, 1771.
Au château de Ferney,
par Genève.

„Je n'ai qu'une idée fort confuse, Monsieur; de la tragédie dont vous me parlez. Il me semble que Lothaire avoit tort avec sa femme; mais que le pape avoit plus grand tort avec lui. C'est un de nos grands ridicules, que la barrette d'un pape prétende gouverner de droit divin la braguette d'un Prince. Les Orientaux sont bien plus sages que nous; leurs prêtres ne se mêlent point du serrail des Sultans.

Je fais assurément plus de cas du Condé de Rheinsberg que de tous les papes de Rome, sans y comprendre St. Pierre qui n'a jamais été dans ce pays-là. Je vois avec grand

plaiſir qu'il daigne mêler les lauriers d'Apollon à ceux de Mars: il jouit d'un bien plus grand avantage, il a pour lui les coeurs de toute l'Europe: tout ce que vous dites de la vie qu'il mène à Rheinsberg me confirme dans mon idée que les arts & la gloire ſe ſont réfugiés vers le Nord.

Vous m'apprenez, Monſieur, que vous avez environ deux ans plus que moi *), & vous prétendez que vous finirez bientôt votre carrière. Pour moi, qui ſuis un jeune homme de ſoixante & dix-huit ans, je vous avoue que j'ai déja fini la mienne. Je ſuis

*) Comme je ne garde point de minutes de mes lettres, qui ſe trouveront un jour chez mes correſpondans, ſi elles ont valu la peine d'être gardées, je n'entends pas cet endroit-là. Je ne puis avoir dit que j'avois deux ans plus que V. qui en avoit 17 plus que moi. J'imagine que j'aurai peut-être dit que j'avois, non *deux*, mais *dix* ans plus que lui, par ma foible conſtitution.

devenu aveugle; & c'eſt-être véritablement mort, ſurtout dans une campagne où il n'y a d'autre beauté que celle de la vue.

Je vous aſſure que je ſuis très touché de la lettre que vous m'écrivez; elle me fait eſpérer que vous aurez quelque pitié de moi dans mon oraiſon funèbre. Vous me reprocherez de n'avoir cru, ni aux monades, ni à l'harmonie préétablie; mais il faudra que vous conveniez que j'ai été l'apôtre de la tolérance. J'ai établi, Dieu merci, chez moi, cinquante familles huguenottes, qui vivent comme frères & ſoeurs avec les familles papiſtes: & je ſouhaite que les Welches faſſent en grand, ce que moi Allobroge j'ai fait en petit. Comme je ne peux plus jouer la comédie, j'ai changé mon théatre en manufacture. C'eſt ainſi que j'expie mes péchés. Vous me direz que je me vante, au lieu de me confeſſer; mais j'avoue mon péché d'orgueil, & mon orgueil eſt de vous plaire.

Adieu, Monſieur; conſervez vos yeux & votre appétit, tandis que je perds tout

cela. Conſervez-moi auſſi vos bontés, qui m'ont fait un plaiſir extrême.

Le vieux malade de Ferney.

V.°

Il me ſemble réſulter de tout ce qu'on vient de lire, que V. n'avoit point naturellement d'éloignement pour moi, & qu'au contraire mon entretien & ma correſpondance lui faiſoient plaiſir. Il a donc fallu les circonſtances ſingulières que j'ai expoſées, pour l'engager à m'inquiéter. Encore a-t-il eu le ménagement de ne jamais me nommer, ni dans ſa *défenſe de Bolingbroke*, ni dans l'immenſe collection de ſes oeuvres, où il m'a lancé par-ci par-là quelques traits vraiment émouſſés, qui n'ont jamais été accompagnés de ces injures dont il étoit ſi prodigue. Seulement l'inſipide plaiſir qu'il trouvoit à renverſer les noms l'ayant engagé une fois à me déſigner par le nom de *Morfyé*, j'en pris occaſion de réfuter une de ſes imputa-

tions lès plus injuſtes dans un petit écrit intitulé *la Morfyade*, que je mis à la fin du tome IV. de mon *abrégé des ſciences*, imprimé en 1768. Toutes ces miſères ſont englouties dans l'abyme de l'oubli; & j'ai l'avantage ſur V. de n'avoir jamais ſenti de haine, ni conſervé de rancune contre qui que ce ſoit, quelle qu'ait été l'injuſtice des procédés auxquels j'ai été expoſé. Je me ſuis fait de bonne heure cette maxime: *Pourquoi s'inquiéter aujourd'hui de ce qui ne nous cauſera aucune inquiétude dans un mois, dans un an, & ſurtout à l'heure de la mort?*

Après avoir fini le long article qu'on vient de lire, les oeuvres de *Piron* me tombent entre les mains, de l'édition donnée par M. *Rigoley de Juvigny*, en neuf volumes, petit in douze, Paris 1776. J'y trouve tous les griefs de *Piron* contre *Voltaire*, & tous les traits qu'il lui a lancés. J'en conclus que le Chantre de *Henri IV.* devoit être accoutumé aux accuſations de plagiat, & qu'on n'a-

vait ceſſé, non ſeulement de lui en faire le reproche, mais de l'en convaincre. C'eſt ſans doute ce qui l'irritoit ſi fort contre ceux qui renouvelloient ces accuſations. Je vois auſſi dans les faits allégués par *Piron*, que *Voltaire* l'avoit toujours traité avec hauteur & mépris, & qu'à ſon ordinaire il l'avoit deſſervi & noirci toutes les fois qu'il l'avoit pu. Il faut lire en particulier (tome VIII, p. 146.) *l'épitre au Roi de Pruſſe*, ironique à la vérité, mais dont l'ironie eſt dirigée contre V., qui venoit d'adreſſer au Roi une lettre en vers qui commençoit ainſi;

Du héros de la Germanie
Je n'ai reçu, depuis trois mois,
Ni beaux vers ni proſe jolie. . .

Piron dit au monarque:

O le plus bel-eſprit des Rois,
Par quelle rigueur impolie
N'avoir écrit depuis trois mois,
Ni beaux vers, ni proſe jolie
Au Roi des beaux eſprits?

Il peut le tenir à mépris,
Croi-moi, fais pour lui la folie
De laiſſer-là tes beaux projets,
Tes alliés, tous tes ſujets,
L'empereur *) & ſon adverſaire;
Qu'ils aillent par delà les ponts!
Voltaire te parle, réponds,
C'eſt-là, c'eſt-là ta grande affaire,
— — — — — — —
— — — — — — —
Garde-toi de déſobliger
Le divin auteur de *Mérope*,
— — — — — — — .

Ici *Piron* met en note, „On donnoit alors *Mérope*, & c'étoit dans la nouveauté de cette tragédie, dont le ſuccès gonfloit l'auteur, quoiqu'elle ne fut qu'une copie imparfaite de la *Mérope* du marquis *Maffei*, ſaupoudrée par-ci par-là d'un pillage de nos auteurs indiſtinctement, jusqu'aux plus pauvres, puiſque le plus beau coup-de-théatre de *Mérope*

*) *Charles* VII.

eſt pris tout crud dans le *Guſtave* du pauvre *Piron*."

Cette épître eſt aſſurément trop familière; la fin en eſt même indécente.

Mais encore un plus grand malheur
A craindre, en cas d'impénitence:
C'eſt qu'en rêve il eſt dangereux,
Ce *Voltaire* ſi doucereux!
En rêve ſon audace éclate.
En rêve il cajola ta ſoeur!
Prens-garde que, dans ſa fureur,
En rêve, un jour il ne te batte.

Quand on penſe à toutes les familiarités dont ſont remplies les épîtres de *Voltaire* aux puiſſances de l'Europe, & aux indécences impardonnables de ſon épître à l'empereur de la Chine, on eſt tenté de pardonner à *Piron*. Mais V. avoit un ton aiſé, une magie de ſtyle, qui manquoit à *Piron* dont toutes les productions poëtiques portent l'empreinte de la dureté & du défaut de goût,

& les productions proſaïques d'une prolixité fatigante & d'un égoïsme révoltant. Il peut avoir été bon homme, quoique toujours un peu grivois, mais cela ne ſuffit pas pour être bon auteur; & ſes *oeuvres complètes* n'étoient pas, ſelon moi, un préſent à faire au public. Les bons mots répandus dans ſa vie, & qui ont couru toute l'Europe pendant un demi-ſiècle ne ſont, les uns que des facéties, & les autres que des impertinences, tels que ceux au curé de St. Sulpice, & à l'évêque qui lui demandoit, s'il avoit lu ſon mandement. Quand on ſe permet tout, il eſt aiſé d'avoir des ſaillies dans le cours de ſeize luſtres. Mais ce ſont de bien petits objets pour le public & pour la poſtérité. On ſe récrie ſur la *Métromanie*, comme ſur un chef-d'oeuvre décidé. Je l'ai relue, & je n'y trouve que, je ne veux pas dire des plagiats, mais des reminiſcences bien marquées, & des invraiſemblances choquantes, le tout en vers durement forgés. Qu'eſt-ce qu'un *Franc-aleu*, qui a fait en ſix actes une tragédie

intitulée *la mort de Bucéphale.* Assurément *Molière*, *Regnard*, *Destouches* n'auroient pas produit sur la scène de pareils originaux. Je fais donc vœu, non seulement de n'acheter jamais ces *œuvres complètes*, mais encore de ne les jamais relire.

Revenons un moment à l'épître au Roi de Prusse. On lit à la fin la note suivante. „Cette épître, comme on le voit, n'est que gaie. Cependant les partisans de V., entr'autres l'auteur du *Mercure*, & quelques journalistes prirent ma singerie pour une bonne chose, publièrent comme excellens les vingt-cinq premiers vers, & traitèrent de libelle le reste de l'épître. V. voulut m'attirer un ennemi plus respectable, plus fort & plus à craindre que lui, en voulant mettre le Roi de Prusse de moitié dans une ironie qui ne tombe que sur le poète, & sur sa familiarité téméraire. Deux académiciens de l'académie françoise, dont il n'avoit pas encore l'honneur d'être confrère, m'en parlèrent fort sérieusement: sur quoi, sans m'allarmer que

de la bonne sorte, j'adressai la fable suivante au Roi de Prusse, en forme d'apologie."

Cette fable intitulée; *l'aigle & les deux aigales* est un véritable amphigouri, qui ne devoit assurément pas plaire à un monarque que V. avoit accoutumé à l'élégance & à la clarté. Voici, selon *Piron*, quel en fut le sort.

„Je remis & mon épître & ma fable au ministre du Roi de Prusse, qui les envoya à son maître. Le monarque, en homme d'esprit, s'en amusa; & la première fois qu'il vit V. il lui demanda: *quel homme est - ce donc que ce Piron? Il me paroit drôle, je voudrois le voir. Fi! Sire,* répondit V. *c'est un homme sans moeurs.* Les témoins m'écrivirent sur le champ cette réponse. Je n'en fis que rire. Quelque temps après *Maupertuis* me vengea, en faisant déguerpir *Voltaire* de la cour de Berlin."

Quelles pitoyables tracasseries! *Piron* auroit assurément été fort déplacé à *Sans-souci*. S'il n'étoit pas *sans moeurs*, il étoit sans goût

& ſans aménité. Ses ſarcasmes l'auroient bientôt rendu la victime de ceux qui en auroient été l'objet.

Cette habileté de V. à ſupplanter ou à détruire ceux qui lui faiſoient outrage, rappelle l'hiſtoire de M. d'*Arnaud*. Il eſt encore vivant, & je ſuis très éloigné de vouloir en parler déſavantageuſement & faire le moindre tort à ſa réputation. Il vint à Berlin, & fut reçu membre de l'académie le 11 juin 1750. Il s'y trouva dans le tems du voyage de M. *König*. Jeune encore, il fut ébloui d'une apparence de faveur & prit des tons avantageux qui ne pouvoient plaire à *Voltaire*, ſous les intrigues duquel il ne tarda pas à ſuccomber. Je trouve dans mes papiers une lettre faite par V., mais répandue ſuivant ſa coutume ſous un autre nom, où l'on voit le déchaînement & l'acharnement portés à leur comble. Je ne ſai ſi elle a déja été imprimée; mais je ne fais pas difficulté de la placer ici, d'après une copie que V. m'avoit lui-même fournie, & en répétant que ce n'eſt

point à M. d'*Arnaud* qu'elle fait tort, mais qu'elle démontre qu'avec quelques imprudences, & un défaut d'expérience, il lui étoit impoſſible de réſiſter aux manoeuvres d'un pareil adverſaire.

Copie d'une lettre
de Monſieur *d'Argental*,
Conſeiller d'honneur du parlement de Paris & neveu de Mſgr. le Cardinal de Tencin,
à M. de Voltaire.

à Paris,
ce 24 novembre 1750.

Je vous demande pardon d'avance, mon cher ami! de la lettre que je vais vous écrire. Je ne vous y parlerai que du ſieur *Baculard d'Arnaud*. C'eſt une matière bien abjecte, bien peu intéreſſante, & j'avais dédaigné juſqu'à préſent de la traiter; mais cet homme s'eſt rendu célèbre à la façon d'Eroſtrate; il me force à rompre le ſilence & à vous le découvrir tout entier. Il y a déja long-tems que j'ai

j'ai la plus mauvaise opinion de lui; outre que je le connaissais médiocre en talens & en esprit, supérieur en mensonge, en fatuité & folie, je savais que dans le temps qu'il recevait vos bienfaits, il parlait d'une manière indigne de vous. Moitié par mépris pour le personnage, moitié par égard pour sa misère, j'avais négligé de vous en avertir. Enfin j'appris avec la plus grande surprise, qu'un très grand Roi avait daigné l'appeller à sa cour. Le public ne fut pas moins étonné que moi. Je ne pus m'empêcher de me réjouir de l'occasion qui vous en délivrait, & je n'eus garde de vous conseiller de vous opposer à ce voyage. Je ne prévoyais pas alors celui que vous méditiez, & qu'en vous éloignant des insectes qui fourmillent à Paris, vous en trouveriez un à Berlin, d'autant plus dangereux, qu'on était persuadé d'un attachement qu'il vous devait à tant de titres. Depuis que vous êtes en Prusse, il n'y a sorte d'impertinence qu'il n'ait écrite sur votre compte, & il a couronné ses procédés par

une lettre qui eſt un tiſſu de calomnies, de noirceur & d'ingratitude. Il a oſé mander, à qui? à Fréron, *qu'après lui avoir fait compoſer une préface pour mettre à la tête de l'édition de Rouen, vous aviez jugé à propos d'y ajouter des choſes ſi graves & d'une ſi grande importance, qu'il ne pouvait ni ne voulait les adopter, attendu qu'il était bon français & qu'il n'était pas dans l'intention de s'expatrier comme vous aviez fait.* Cette affreuſe calomnie eſt des plus lourdes & des plus maladroites, puisqu'elle eſt démentie par la préface que pluſieurs perſonnes ont vue, & que d'autres verront encore. Cependant vous ne ſauriez imaginer le bruit que cette hiſtoire a fait. Après s'être répandue dans les caffés & autres tripots, elle a pénétré dans les honnêtes maiſons. *Fréron* a fait trophée de la lettre de ce miſérable, & s'en allait la publiant ſur les toits. Il eſt vrai qu'il en a reçu une ſeconde, dans laquelle il lui a mandé, touché de repentir & non de remords, de ne plus montrer la première, & que l'édition de

la préface étoit l'ouvrage du libraire. Il joint à cet article toutes les impertinences les plus folles, disant que les Reines se l'arrachent, qu'il est las de souper avec elles, qu'il les refuse le plus souvent, & qu'il va se servir de sa grande faveur pour être le protecteur des lettres, des arts & de ceux qui les cultivent. Au moyen de cette seconde lettre *Fréron* n'a pas voulu donner de copies de la première, de manière qu'il est impossible de l'avoir. Mais ce que je vous en ai mandé est conforme à la plus exacte vérité & d'après le témoignage de gens non suspects, très dignes de foi, qui ont vu, tenu & lu la lettre. Je ne doute pas que le Roi de Prusse n'ait déja fait justice de ce malheureux, & je vous avoue que je vous blâmerais extrêmement de demander sa grâce. Ce serait une générosité de votre part, trop contraire à la justice & à ce que vous devez au Roi de Prusse, qu'il ne vous est pas permis de laisser plus long-tems dans l'erreur. C'est par une très grande mépriſe qu'il l'a fait venir, & il

Ce n'eſt pas que la pièce ne ſoit belle & que l'art du théatre n'y ſoit bien entendu; mais elle n'a pas au même dégré le mérite du ſtyle: auſſi a-t-elle beaucoup perdu à l'impreſſion. La principale cauſe du ſuccès eſt dans le ſujet & dans l'intérêt national. Les François y ſont peints en beau, & remplis d'amour pour leur ſouverain & pour leur patrie. En même temps il y a des ménagemens adroits pour la nation angloiſe. Je joins ici une petite lettre de *Voltaire* à l'auteur. Il y a encore lancé un trait à *Fréron*, comme il fait dans tout ce qu'il écrit. Cela n'eſt pas prudent: c'eſt donner acte & aveu à *Fréron* de ſa ſenſibilité aux traits qu'il lui lance de ſon côté, & il vaudroit mieux feindre de les mépriſer; mais l'amour-propre de *Voltaire* eſt trop fort pour être habile."

PORTRAIT
DE
MR. DE VOLTAIRE.

1756 *).

La taille de M. *de Voltaire* eſt très mince, moyenne plutôt que grande: avec une conſtitution échauffée & atrabilaire, & un viſage décharné, il a un regard ardent & pénétrant, des yeux vifs & malins. Ses actions parfois abſurdes par vivacité, pa-

*) On le trouve à la fin du tome III. des *oeuvres poſthumes de Fréderic le grand, Roi de Pruſſe*, 1788. édit. de Bâle. Ce portrait eſt inconteſtablement fait par le Roi, & caractériſe V. de manière à ne s'y pas méprendre. Je pourrois y faire des obſervations; mais cela me meneroit trop loin.

roiſſent animées du même feu que ſes ouvrages. Semblable à un météore qui ſe préſente & s'éclipſe inceſſamment devant nos yeux, il nous éblouit par ſon luſtre. Un homme d'une pareille conſtitution ne ſauroit être que valétudinaire. C'eſt la lame qui uſe ſon fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, connoiſſant le monde & le négligeant, il eſt tour-à-tour *Ariſtippe* & *Diogène*, aimant le faſte & mépriſant les grands, il eſt ſans gêne avec ſes ſupérieurs, retenu envers ſes égaux. Poli dès le premier abord il devient bientôt froid & vous glace. Il ſe plait à la cour & s'en rebute. Avec un grand fond de ſenſibilité, il ne forme que peu de liaiſons & ne s'abſtient des plaiſirs que faute de paſſion. S'il s'attache, c'eſt par légéreté plutôt que par choix. Il raiſonne ſans principes, & par-là eſt ſujet, comme tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte, il a un coeur corrompu; il penſe ſur tout, & tourne tout en ridicule. Libertin ſans

tempérament, il moralise ſans avoir des moeurs. Vain au ſuprême dégré, mais encore plus avaricieux que vain: il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainſi dire, que pour vivre: quoique fait pour jouir, il ne ſe laſſe d'amaſſer. Tel eſt l'homme: voici l'auteur.

Nul poëte ne fait des vers avec plus d'aiſance; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuſe. Aucune de ſes pièces n'eſt finie, car il ne ſe ſoucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers ſont riches, élégans & pleins d'eſprit: cependant il réuſſiroit mieux dans l'hiſtoire, s'il étoit moins prodigue de réflexions, & plus heureux dans ſes comparaiſons, par leſquelles néanmoins il a mérité des applaudiſſemens. Dans ſon dernier ouvrage où il critique & corrige *Bayle*, il le copie & l'imite.

Un auteur qui veut écrire ſans paſſion & ſans préjugé doit, dit-on, n'avoir ni religion, ni patrie: c'eſt presque le cas de *Voltaire*. Perſonne ne le taxera de partialité

pour ſa nation; il eſt au contraire poſſédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent ſans ceſſe le temps paſſé aux dépens du préſent. *Voltaire* joue continuellement les différens pays de l'Europe; il n'y a que le ſien dont il ſe plaigne. Sur la religion il ne s'eſt point formé de ſyſtême: & ſans quelque levain antijanſéniſte qui perce en pluſieurs endroits de ſes écrits, il poſſéderoit ſans contredit cette indifférence & ce déſintéreſſement ſi déſirés pour former l'auteur.

Verſé dans la littérature étrangère autant que dans la françoiſe, il n'eſt pas moins fort dans cette érudition mixte, ſi en vogue de nos jours. Il eſt politique, phyſicien, géomètre, enfin tout ce qu'il veut; mais manquant de force pour approfondir ces ſciences, il n'a pu que les effleurer; ſans beaucoup d'eſprit, il ne brilleroit dans aucune. Son goût eſt plus délicat que juſte. Il eſt ſatyrique, agréable & ingénieux, mauvais critique, & amateur des ſciences abſtraites. Il a l'imagination très vive, & ce qui paroîtra

étrange, il n'a presque point d'invention. On lui reproche qu'en passant sans cesse d'une extrémité à l'autre, il est tantôt philantrope, tantôt cynique, tantôt panégyriste immodéré, tantôt satyrique outré. En un mot, *Voltaire* voudroit être un homme extraordinaire, & il l'est certainement.

(Tout cela me paroît en général bien mal vu & mal exprimé. Il seroit superflu de disséquer ce morceau, qui à d'ailleurs des caractères d'authenticité non équivoques.)

II.

Voltaire, que j'ai toujours fréquenté depuis le temps que nous avons été ensemble au collège, que j'aime personnellement, & que j'estime à beaucoup d'égards, est non seulement un grand & harmonieux versificateur, mais, (ce que tout le monde ne sait pas comme moi,) c'est un grand penseur. Le séjour de l'Angleterre lui a élevé l'ame, & a renforcé ses idées: il est capable de les

mettre au jour avec courage, ayant dans l'esprit le même nerf qu'ont eu quelques auteurs, qui ont osé publier ce qu'on n'avoit pas osé écrire avant eux; d'ailleurs il a des grâces dans le style, pour exprimer & faire goûter certaines idées, qui révolteroient étant rendues par d'autres. La trompette héroïque qu'il a embouchée dans la Henriade, est devenue musette agréable dans quelques-unes de ses pièces fugitives. Il n'est pas égal, mais il sait varier ses tons; peut-être que la partie du poëte qui lui manque est l'imagination; mais il est bien difficile aujourd'hui d'en avoir; il y a tant de gens qui en ont eu, que qui voudroit faire du tout-à-fait neuf, ne créeroit que des monstres ridicules ou épouvantables. Il y a deux parties dans une tragédie; celle de l'intrigue, & celle des détails & de la versification. *Voltaire* ne triomphe pas dans la première, mais il est supérieur dans la seconde: & la preuve que c'est la principale, c'est la différence du succès de ses pièces de théatre & de celles de

quelques autres auteurs, tels que *la Grange-Chancel*, qui excelle dans le roman de ſes tragédies, mais qui les écrit pitoyablement.

Voltaire, dans ſes détails, n'eſt ni auſſi grand que *Corneille*, ni auſſi tendre, auſſi aimable que *Racine*; peut-être n'eſt-il pas même auſſi fort que *Crébillon*: mais les traits d'eſprit, les vers charmans ſont ſi fréquens dans ſes pièces, que le ſpectateur ou le lecteur n'a pas le temps d'examiner, ſi l'on pourroit faire mieux. La proſe de V. vaut bien ſes vers, & il parle auſſi bien qu'il écrit: rien de ſi clair que ſes phraſes, elles ſont coupées ſans être ſèches: nulle période, nulle figure de rhétorique, qui ne ſoit naturelle, tous ſes adjectifs conviennent à leurs ſubſtantifs: enfin ſa proſe eſt un modèle que ſes contemporains cherchent déja à imiter ſans vouloir en convenir encore. Son hiſtoire de *Charles* XII peut bien avoir des défauts, conſidérée comme hiſtoire; ſes lettres philoſophiques contiennent des critiques & des penſées hardies, qui certainement ne ſont pas toujours

juſtes ; mais ſon ſtyle eſt toujours admirable. V. n'a que quarante ans ; s'il parvient à la vieilleſſe, il écrira encore beaucoup, & fera des ouvrages ſur leſquels il y aura ſûrement bien à dire, pour ou contre. Plaiſe au ciel que la magie de ſon ſtyle n'accrédite pas de fauſſes opinions & des idées dangereuſes, qu'il ne déshonore pas ce ſtyle charmant en proſe & en vers, en le faiſant ſervir à des ouvrages dont les ſujets ſoient indignes & du peintre & du coloris ; que ce grand écrivain ne produiſe pas une foule de mauvais copiſtes, & qu'il ne devienne pas le chef d'une ſecte, à qui il arrivera, comme à bien d'autres, que les ſectateurs ſe tromperoient ſur les intentions de leur patriarche !

(On juge aiſément que la prévention amicale a dicté ce morceau, & qu'il n'eſt pas d'ailleurs d'un juge compétent. Le préſage de la fin ne s'eſt malheureuſement que trop vérifié. Ce que l'on appelle ici *imagination* eſt *l'invention*, qui a totalement manqué à V.

Les traits d'esprit qu'on admire dans ses tragédies sont précisément ce qui les dénature, & leur fait perdre le vrai caractère tragique, qui consiste à ne point débiter de maximes isolées, mais à les fondre en quelque sorte dans les sentimens; en quoi *Racine* a excellé. L'antithèse gâte tout ce que V. a écrit; il ne se lasse point d'accumuler les répétitions de cette figure. Sa prose est sans contredit nette & coulante. Mais une autre figure s'y fait trop sentir; c'est l'ironie. Toutes les *diatribes* qu'il a faites sont, dans le fonds, jettées au même moule. J'ai été quelquefois tenté de recueillir ses répétitions & ses contradictions: & cela feroit une table raisonnée de ses oeuvres fort curieuse. On s'apperçoit pourtant que l'appréciateur de V. en faisit à bien des égards le fort & le foible avec assez de justesse.

Mais qui est cet appréciateur? Il est tems de le dire. C'est M. le marquis *d'Argenson*, à la fin du tome II de l'ouvrage intitulé: *les loisirs d'un ministre*, composés en 1736,

imprimés en 1787. Cet ouvrage n'eſt pas aſſez connu. Le ſecond tome contient les anecdotes les plus curieuſes ſur la famille *d'Argenſon*, ſur le Régent & ſes miniſtres, entr'autres ſur le cardinal *Dubois*, ſur M. *de Maurepas*, ſur M. *de Moncrif*, dont il a été fait mention dans mon article de *Voltaire*, ſur l'abbé *de Choiſy*, ſur le cardinal *de Polignac*, ſur l'abbé *de Rothelin*, ſur l'abbé *de Longuerue*, &c. M. le marquis *d'Argenſon*, étoit frère du Comte, miniſtre de la guerre, & père du marquis *de Paulmy*, que nous avons vu à Berlin, & qui eſt mort il n'y a pas long-tems).

III.

Monſieur de *Voltaire* eſt au deſſous de la taille des grands hommes, c'eſt-à-dire, un peu au deſſus de la médiocre; je parle à un naturaliſte, ainſi point de chicane ſur l'obſervation. Il eſt maigre, d'un tempérament ſec: il a la bile brulée, le viſage décharné

décharné, l'air ſpirituel & caustique, les yeux étincelans & malins: tout le feu que vous trouvez dans ſes ouvrages, il l'a dans ſon action. Vif jusqu'à l'étourderie, c'eſt un ardent qui va, vient, qui vous éblouit & qui pétille. Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être valétudinaire, la lame uſe le fourreau *). Gai par complexion; ſérieux par régime ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il fuit le monde & l'oublie; le matin *Ariſtippe & Diogène* le ſoir, il aime la grandeur, & mépriſe les grands, eſt aiſé avec eux, contraint avec ſes égaux; il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par le dégoût; il aime la cour & s'y ennuie. Senſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſions, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconſtance. Raiſonnant ſans

*) Ce fourreau a pourtant duré bien long-tems, & ſans la démangeaiſon d'aller à Paris, ou plutôt ſans l'inſtigation de ceux qui l'y ont fait aller, il y avoit encore de la marge.

principes, ſa raiſon a ſes accès, comme la folie des autres. L'eſprit droit, le coeur injuſte, il penſe tout & ſe moque de tout. Libertin ſans tempérament; il fait auſſi moraliſer ſans moeurs; vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il a faim & ſoif; enfin il ſe preſſe de travailler pour ſe preſſer de vivre; il étoit fait pour jouir, il veut amaſſer. Voilà l'homme; voici l'auteur.

Né poëte, les vers lui coutent trop peu; cette facilité lui nuit; il en abuſe & ne donne preſque rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant, après la poëſie, ſon métier ſeroit l'hiſtoire; s'il faiſoit moins de raiſonnemens, & jamais de paralèles, quoiqu'il en faſſe quelquefois d'aſſez heureux.

M. de V. dans ſon dernier ouvrage, a voulu ſuivre la manière de *Bayle;* il tâche de le copier en le cenſurant. On a dit depuis long-tems que pour un écrivain ſans paſſions & ſans préjugés, il faudroit qu'il n'eut; ni réligion, ni patrie. Sur ce pied - là, V.

marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuſer d'être partiſan de ſa nation; on lui trouve au contraire un tic approchant de la manie des vieillards, qui vantent toujours le paſſé & ſont mécontens du préſent. V. eſt toujours mécontent de ſon pays, & loue avec excès ce qui eſt à mille lieues de lui. Pour ſa réligion, on voit bien qu'il eſt indécis à cet égard: ſans doute il ſeroit l'homme impartial que l'on cherche, ſans un petit levain d'anti-Janſéniſme un peu marqué dans ſes ouvrages.

M. de V. a beaucoup de littérature étrangère & françoiſe, & de cette érudition mêlée qui eſt fort à la mode aujourd'hui. Politique, phyſicien, géomètre, il eſt tout ce qu'il veut, mais toujours ſuperficiel & incapable d'approfondir. Il faut pourtant avoir l'eſprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que ſûr. Satirique ingénieux, mauvais critique, il aime les ſciences abſtraites, & l'on ne s'en étonne point: l'imagination eſt ſon

élément; mais il n'a point d'invention, & l'on s'en étonne. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable, tantôt philantrope, tantôt satirique outré: pour tout dire en un mot, M. de V. veut être un homme extraordinaire; & il l'est à coup sûr.

— *Non vultus, non color unus.*

(Ce portrait de 1738 est tiré des *amusemens littéraires* &c. de M. *de la Barre de Beaumarchais*, tome I, p. 259 — 262. Tous ces portraits ne sont pas finis, par ce que V. échappoit à tous les pinceaux. Peut-être que ses procédés avec moi sont ce qui est le plus propre à le caractériser. *Dixi.*)

S. A. S.

MAXIMILIEN JULES LÉOPOLD,

Duc de Brunswick - Wolfenbuttel.

Né le 10 d'octobre 1752, il fut englouti dans les eaux de l'Oder, le 26 d'avril 1785. Comment ce Prince adorable ne vivroit-il dans mon ſouvenir, après l'avantage que j'ai eu de le connoître particulièrement, & de recevoir des marques précieuſes de ſa bienveillance. Ayant deſſein de faire étudier mon fils aîné à l'univerſité de Francfort, je crus devoir l'y mener l'année d'auparavant, pour lui procurer des connoiſſances honorables & utiles. J'ai toujours eu une grande prédilection pour cette ville, depuis le ſéjour de quelques mois, que j'y fis en 1737, pour eſſayer ſi l'air de cette belle contrée rétabliroit ma ſanté. J'y fis alors bien des con-

noiſſances qui ont été très intéreſſantes pour moi dans la ſuite, entr'autres celle de feu S. E. M. *de Korff*, mort à Königsberg, miniſtre d'état & chancelier de la Pruſſe, & celle de M. le conſeiller privé *de Berg*, encore vivant ſur ſes terres près de Prenzlau. Je me liai intimément avec l'honorable famille *Cauſſe*; le père & le fils étoient alors paſteurs de l'égliſe, & le petit-fils en bas-âge, eſt aujourd'hui docteur & profeſſeur en théologie, également aimé & eſtimé de tous ceux qui le connoiſſent. Ces douces liaiſons m'avoient engagé à y aller quelquefois dans la ſuite: & l'époque de ſeptembre 1751 eſt encore bien chère à mon ſouvenir. J'y trouvai l'immortel héros, maréchal *de Schwerin*, qui voulut me voir tous les jours pendant le tems que j'y paſſai. Il étoit alors en froideur avec le Roi; c'étoit le règne de *Voltaire* & des autres ſavans ou beaux eſprits avec qui le monarque vivoit: le maréchal étoit fort curieux d'être inſtruit de toutes les anecdotes de Sans-Souci; & perſonne n'étoit plus

en état que moi de le satisfaire. Je le vis encore à Berlin en 1752, lorsqu'il vint aux manoeuvres, où il me dit qu'il avoit été plus haraſſé que dans aucun jour de bataille. On ſçait comment il a terminé ſa glorieuſe vie. M. *de Guibert* dans ſon éloge du Roi de Pruſſe, a commis la petite mépriſe d'attribuer au maréchal *de Keith*, tué à la ſurpriſe de Hochkirch, l'action d'avoir empoigné le drapeau pour conduire les troupes à la charge. Mais revenons à Francfort.

Nous y arrivâmes le 4 d'août 1781, & nous étant fait d'abord annoncer chez le prince & chez le commandant du régiment, M. *d'Eglofſtein*, à préſent général en Pruſſe, nous fûmes invités le lendemain à dîner chez S. A. Nous dînames enſuite avec Elle les jours ſuivans chez M. *Cauſſe*, *M. d'Eglofſtein* &c. Je n'ai point de termes pour exprimer la douceur, l'affabilité, je dirois presque l'humanité de ce Prince incomparable. Nous fîmes notre viſite d'adieu le 8, & ayant été de-là à Cuſtrin, à Guſow, chez Madame

la Comteſſe douairière *de Podewils*, née *de Marwitz*, & à Monchoix chez Madame la Comteſſe douairière *de Kaneke*, née *de Golowkin*, nous étions de retour à Berlin le 11.

L'année ſuivante mon fils ſe rendit à l'univerſité, & le Prince le connoiſſant déja, lui témoigna conſtamment beaucoup d'affection. Ils partagèrent une fois un de ces dangers auxquels le Prince ſembloit courir. Il y avoit un incendie au faubourg, & ils arrachoient enſemble les paliſſades brulantes, au risque de leurs mains, ou du moins au détriment de leurs manchettes. Rien de plus délicieux que la ſociété de l'excellent *Léopold*. Mais hélas! le moment de la cataſtrophe approche; & mon fils en fut témoin. Il étoit en-deça du pont de l'Oder au moment où les arches commençoient à ſe briſer; & il enleva à la braſſée une dame éperdue qui s'étoit avancée inconſidérément ſur ce pont. Il vit alors le prince voguant dans ſa barque de l'air d'un triomphateur, témoignant ſa joie d'avoir évité l'écueil du pont, en faiſant tourner

ſon chapeau aux yeux des ſpectateurs, & le moment d'après échouant contre un tronc d'arbre, qui fit chavirer la barque, tombant dans l'eau, d'où ſa main ſe fit voir un inſtant, & diſparoiſſant enſuite ſans qu'on pût retrouver ſon corps, juſqu'à ce qu'après deux ou trois jours, les eaux s'étant un peu retirées, on l'apperçut à l'entrée d'un jardin ſitué ſur le bord de l'Oder. Le corps étoit au pied d'un roſier: lorſqu'il porta des fleurs, on s'empreſſoit d'en acheter, & on les payoit bien cher; peut-être même qu'on en vendit plus d'une qui n'étoient pas de ce roſier. On a conteſté depuis cette anecdote: mais elle n'eſt d'aucune importance. Tenons-nous en aux vraies circonſtances de ce tragique accident; elles ont été ignorées, ou altérées, dans ce qu'on a écrit, ſoit en proſe, ſoit en vers ſur ce ſujet. Mais rien de plus inconcevable que la palme remportée par l'auteur de l'ode victorieuſe. Toutes les circonſtances locales indiquées dans cette ode n'ont aucun rapport avec les faits; la ſaiſon de l'évènement y eſt

même changée, afin d'amener les foudres & les éclairs; rien de plus pitoyable en un mot que tout le narré. Mais ce qui eſt plus pitoyable encore, ce ſont la verſification & la poëſie. On eſt tombé des nues en liſant ce morceau ſur le lieu du déſaſtre. N'y a-t-il donc plus, ni poëtes ni juges, dans l'Athènes moderne? Avec d'auſſi magnanimes intentions que l'étoient celles de l'auguſte fondateur de ce prix, faut-il qu'un pareil monument ait été érigé, & qu'on ſe ſoit imaginé que c'étoit le cas de dire: *exegi monumentum aere perennius?* Manes de Boileau, de Racine, de J. B. Rouſſeau, quelle ne doit pas être votre indignation!

Je trouve dans *l'année littéraire*, Nro. 41. de 1787. une ode de M. *Morvan*, préférable ſans contredit à l'ode couronnée, mais qui ne méritoit cependant pas le prix. Elle a vingt-quatre mortelles ſtrophes où il règne plus d'enflure que d'enthouſiaſme. Avec cela les circonſtances locales, & le fait en lui-même ne s'accordent point avec la deſcription qu'un

en donne. La glace n'intervint point pour faire crouler une digue qui n'exiſte pas. *Brunswick qui tourne vers Francfort ſa paupière expirante* eſt un trait plus riſible que touchant. Sa tête ne ſortit point de l'eau après ſa chute: on ne vit qu'un inſtant ſa main. Plus riſible encore eſt *la nuit licencieuſe qui prêtait aux bienfaits de Brunswick une ombre officieuſe*. On peut dire aux poëtes comme aux prédicateurs: *o quantum eſt non ineptire!*

On trouve dans *l'année littéraire* l'examen très-judicieux du poëme de M. *Marmontel*, intitulé: *Léopold de Brunswick*. Les deux premiers vers ſuffiſent pour faire juger du reſte.

Quels que ſoient les travaux que la gloire environne,
Ils ſont récompenſés quand ſa main les couronne.

Ce n'eſt pas aſſurément le cas de dire : *ex ungue leonem.* Les efforts riſibles de la verve de M. *Roucher* ſe trouvent auſſi rapportés dans l'année 1786 *des mémoires ſecrets pour ſervir à l'hiſtoire des lettres.* Ainſi juſqu'à préſent *Léopold* n'a pas été loué, & probablement ne le ſera pas. Retournons un moment ſur nos pas, & voyons ſi en effet il a été louable, & juſqu'à quel point.

Rien n'égaloit aſſurément la bonté de ſon cœur, l'excellence de ſon caractère; on ne ſauroit trop inſiſter là-deſſus, & ma conviction eſt fondée ſur l'expérience. Il étoit le père de ſes ſoldats & de leurs enfans pour leſquels il avoit fondé des écoles qu'il viſitoit, examinant les enfans, leur donnant des prix, en un mot ſe faiſant adorer. Sa conſervation miſe dans la balance contre le bien qu'il pouvoit faire en risquant ce trajet périlleux, devoit donc l'emporter de beaucoup; cette humanité habituelle, quelque aimable qu'elle fût, n'étoit pas réfléchie. S'il ne lui étoit

rien arrivé, on n'en auroit jamais parlé. Le Roi qui n'étoit pas favorablement disposé pour lui, dit que *c'étoit sa dernière folie.*

Cet éloignement du Roi venoit principalement de ce que le Prince avoit eu d'abord le dessein d'entrer au service d'Autriche. Quand il se présenta pour servir dans les troupes prussiennes, le Roi lui donna le régiment autrefois du maréchal *de Schwerin*, devenu vacant par la mort du général *de Duringshoven*, avec le simple caractère de colonel. Comme il n'avoit d'ailleurs rien qui le distinguât d'un simple lieutenant, cela l'exposoit à des mépris qu'il auroit pu trouver désagréables, mais dont il ne faisoit que rire. Etant allé pour rendre visite à un officier de son régiment, il ne trouva que la dame qui le reçut fort cavalièrement, & qui lui tint des propos légers sur le nouveau chef du régiment. Il ne dit rien & se retira sans se faire connoître. A quatre pas de là il rencontra l'officier, & lui dit qu'il venoit de chez lui.

Celui-ci rentrant au logis dit à ſon épouſe: *vous avez eu une belle viſite. — Comment donc! — mais le Prince vient de me dire qu'il ſortoit de chez moi.* La dame fut un peu ſtupéfaite, mais cela n'eut point d'autres ſuites. Une autrefois étant à Potsdam, il rencontra un eccléſiaſtique françois, fort hardi, qui l'arrêta ſans façon. *Ah! bon jour, Monſieur: vous êtes du régiment de Francfort.. — Oui, Monſieur. — Connoiſſez-vous Mont. . . ? — Oui. — Se porte-t-il bien? — Je l'ai laiſſé en bonne ſanté. — Faites lui mes complimens. Vous êtes ſans doute auſſi lieutenant dans ce régiment. — Je ſuis le chef. — Ah! Monſeigneur, je ſuis charmé de vous avoir fait la révérence.*

Cependant le Prince s'ennuyoit de ne pas arriver au généralat; & la dernière année qu'il vint à Berlin, avant que de l'obtenir, il avoit donné ſes ordres pour qu'on emballât ſes effets, au cas qu'il revint encore colonel. Je ne ſai ſi le Roi apprit quelque choſe à ce

ſujet, mais il devint général, & le plumet lui ſervit de diſtinction. Hélas! s'il ne l'avoit pas obtenu, il vivroit probablement encore.

Une Princeſſe *de Linanges* née comteſſe de Solm, écrivit à l'académie, offrant une ſomme de 400 livres, pour un éloge du Prince *Léopold*, dont l'académie ſeroit juge. On étoit diſpoſé à l'accepter; mais je fis remarquer qu'il convenoit d'avoir l'agrément du Roi, dont je prévoyois la réponſe. Je fus donc chargé d'envoyer la lettre de la Princeſſe à S. M. & de demander ſes ordres: en conſéquence de quoi je reçus la lettre ſuivante.

„Votre lettre en date d'hier m'a été bien rendue. Vous ſavez que l'académie n'a point de prix pour des éloges. Ainſi vous ferez bien d'éluder en réponſe à celle que je vous renvoye ci-jointe, mais d'une manière

polie, les offres de Madame la Princeſſe *de Linanges*, en diſant qu'il y avoit déja une quantité d'éloges à ce ſujet, tant bons que mauvais. Sur ce &c.

FÉDERIC.

à Potsdam,
le 10 décembre
1785.

OBSER-

OBSERVATIONS

relatives à la page 131.

J'ai cru pouvoir donner cet échantillon de l'écriture & de l'orthographe du Roi. J'ai eu pluſieurs autres poſtſcripts de ſa main, toujours de même. Il y auroit de la puérilité à en accumuler les exemples. Mais je ferai obſerver, que depuis ſa jeuneſſe jusqu'à ſa fin, dans ſes lettres quelconques, le Roi n'a jamais écrit autrement. J'ai ſous les yeux les lettres à M. *Achard*, qui ont occaſionné la publication de ces *ſouvenirs*. Voici le commencement de la première, du 8 juin 1736.

„Monſſieur, ci quelqun fut jamẽz ſurpris! C'eſtoit moi à la lecture de voſtre lettre, oux par un hazard inopiné, je me vis érigé en cenſſeur & en critique; jamèz Monſſieur,

n'aye eux l'ambition de l'eſtre, & ſi pareille pencée me fut veneue, la cognoiſſance que j'ai de l'infériorité de mes forces l'auroit bientôt ſuprimée."

Les caractères avec cela ſont très mauvais, & les ratures fréquentes. Il s'enſuit de-là que tout ce que le Roi a écrit, a été d'abord mis au net par ſes copiſtes, & a enſuite ſubi encore bien des reviſions. En liſant ſes lettres, telles qu'elles ſont dans les éditions de ſes *oeuvres poſthumes*, & ſurtout dans les quatre volumes imprimés à Bâle, on diroit que le Roi avoit un ſtyle qui pouvoit joûter avec celui de *Voltaire*: on y trouve auſſi des citations latines, & d'autres choſes qui ont été polies & arrondies par les éditeurs.

Il eſt bien ſurprenant, qu'avec des connoiſſances auſſi imparfaites de la ſeule langue dans laquelle le Roi ait jamais écrit & converſé, il ſe ſoit mis d'auſſi bonne heure à faire des vers, que ç'ait été ſa grande occupation, ſa conſolation & ſa reſſource dans les ſituations les plus critiques & preſque

déſeſpérées. Les premiers échantillons poëtiques qui ſe trouvent dans ſa correſpondance avec M. *Jordan* ne pouvoient être plus mauvais; & le bon M. *Jordan* ſuoit ſang & eau pour le payer de la même monnoie. Le Roi dit dans quelques endroits que ſes vers ne paſſeront pas à la poſtérité, mais il n'a rien fait pour l'empêcher; & lorsque dans la ſuite il les a cru mieux travaillés, il leur a donné un libre eſſor. Le *Palladion*, qui vient de ſortir de l'obſcurité à laquelle il auroit pu demeurer condamné, eſt une fiction ſans ſel & ſans goût, pour ne pas dire pis. Avec cela, les traits ſatyriques répandus dans ſes poëſies contre la *Pompadour*, l'impératrice *Eliſabeth*, & diverſes perſonnes en place, ont été les premières étincelles qui ont allumé le feu de la guerre, & ont penſé rendre la deſtinée de FRÉDERIC ſemblable à celle de CHARLES XII, ce qui auroit été infaillible pendant la vie même de cette impératrice, ſans l'engouement de PIERRE III, encore grand-Duc, pour le Roi de Pruſſe, & deve-

noit enfin décidé après la prise de Colberg, sans la mort d'*Elisabeth*. Le Roi étoit à la vérité préparé à tous les évènemens, mais n'auroit-il pas mieux fait de les prévenir, & d'être plutôt le *Salomon* que *l'Alexandre* du Nord ?

Quelles dévastations, quels torrens de sang humain, que de maux de toute espèce n'ont pas produit ces funestes guerres!

Ils ont été réparés, dira-t-on; mais n'auroit-il pas mieux valu gouverner des états florissans que d'en réparer les débris? Ce qui est fait, est fait; & il ne m'appartenoit peut-être pas de mettre au jour ces réflexions; mais l'humanité, la première des vertus, qui en est le principe, doit les faire au moins excuser. Je reviens à la poésie du Roi en général. J'aurois souhaité, je l'ai toujours dit sans détour, je l'ai écrit à mes correspondans, que le Roi n'eut écrit que sur des matières historiques, politiques & militaires, & qu'en publiant ses *oeuvres posthumes*, on eut élagué tout ce qui étoit insipide, à plus

forte raiſon, tout ce qui étoit dangereux. Je vois avec douleur l'effet que produit cette lecture: on s'eſt jetté deſſus avec avidité, & l'on avale à longs traits le poiſon le plus dangereux. Que la religion ſoit vraie, probable, ou même fauſſe, elle demeure toujours le ciment de la ſociété, & la base de la ſaine politique. En la foulant aux pieds, on rompt tous les liens, on ouvre la porte à tous les excès. Je ne ſuis ni fanatique, ni intolérant; mais j'ai toujours eſtimé que les différentes ſociétés religieuſes, à l'exception de celles qui dogmatiſent l'intolérance, pouvoient coëxiſter ſous la domination d'un prince, qui veille à ce qu'aucune d'elles ne franchiſſe les bornes qui lui ſont preſcrites. Le Roi étoit très propre à établir & à maintenir un ſemblable ordre, il auroit pu même laiſſer tranſpirer ſon indifférence pour toutes les communions; mais il falloit s'abſtenir d'un mépris déclaré, & des railleries indécentes dont ſa correſpondance eſt remplie, & qui en rendent la publication ſi dangereuſe.

La lâche connivence de ſes correſpondans eſt tout-à-fait révoltante. Pour V., il n'a fait que bâtir ſur les fondemens qu'il avoit poſés, car le Roi n'a jamais penſé, parlé & écrit ſur ces matières que d'après lui; mais ſes extaſes, ſes admirations pouſſées à l'enthouſiaſme, ſur tout ce que le Roi lui communiquoit, étant Prince royal & depuis, ſont de vraies trahiſons. Ce n'eſt pas que le Roi avalât indiſtinctement la fumée de l'encens même le plus groſſier; mais il avoit le foible, commun à tous les hommes & encore plus aux grands, d'aimer la flatterie, même lorsqu'on s'aperçoit du fonds que couvre ce vernis. Il étoit auſſi ſenſible à la critique, & en gardoit le ſouvenir. L'abbé *d'Olivet* remarqua, au ſujet d'un vers où le Roi avoit mis *crep* au lieu de *crêpe*, que cette éliſion n'étoit pas permiſe. *Voltaire* toujours prêt à défendre les mauvaiſes cauſes, ſoutint la leçon du Roi; & depuis ce temps-là le Roi parloit de la cenſure rigide de l'abbé & des autres grammairiens exacts, d'un ton piqué.

Je fuis indigné en voyant M. *d'Alembert* attiſer ce reſſentiment, & dire le *maſſif abbé d'Olivet*, tandis qu'il parloit d'un homme qui lui étoit ſupérieur à tant d'égards, & peut-être à tous. Auſſi eſt-ce dans les lettres de M. *d'Alembert*, qu'on trouve le plus de baſſeſſe, de trivialité, de vues intéreſſées, & de tout ce qui auroit dégouté le Roi, qui la ſentoit fort bien, mais qui avoit beſoin de correſpondance. Elle fut une fois rompue par la publicité que *d'Al.* donnoit aux lettres du Roi, qui à la fin fit ſemblant de ſe payer de l'excuſe que les commis des poſtes ouvroient les lettres. Tout cela fait aſſurément pitié. Mais ce qui fait frémir, c'eſt la manière dont *d'Al.* concourt à fortifier les principes d'irréligion, & à renchérir ſur eux dans des termes ſur leſquels un homme ſage n'oſe preſque jetter les yeux.

Le Roi avoit peut-être eu originairement quelque incertitude ſur l'exiſtence d'un être ſuprême, mais je crois qu'elle avoit entièrement ceſſé & qu'il étoit décidé pour la

négative. Les expreſſions de *notre ſeigneur le hazard, le deſtin, la fatalité* &c. qui reviennent ſans ceſſe dans les lettres à *Voltaire*, ne laiſſent aucune ſuſpenſion de jugement à cet égard. *Voltaire* affichoit le *théïſme*, mais ſon poëme *ſur la deſtruction de Lisbonne*, ſon *Candide*, & même ſon *eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle* tendent à prouver que tout n'eſt ici bas que déſordre, confuſion, ſans aucun indice de providence. Si l'on veut lire la confeſſion du Roi bien articulée & décidée, on la trouvera dans une lettre à *Voltaire* du 30 décembre 1770, depuis ces paroles, *un philoſophe de ma connoiſſance* — jusqu'à celles-ci: *de bonnes auberges.* Ma plume ſe refuſeroit à copier une pareille tirade. Comment après cela pouvoit-on regarder *le ſyſtème de la nature* comme une production monſtrueuſe & le réfuter? C'eſt par ce que l'autorité des ſouverains y eſt combattue; & c'eſt celle pour laquelle on prend fait & cauſe. Comment même décrier les folies de *la Mettrie*, qui dans le fond n'alloient pas

plus loin, & que le Roi avoit goûtées dans leur temps? *Voltaire* répond dans une lettre du 21 novembre ſuivant: „votre abominable „homme, qui eſt ſi ſûr que tout meurt avec „nous, pourroit bien avoir raiſon.“ — — — Mais trève d'abominations.

Ceci me ramène à l'audience, que le Roi m'accorda le 5 d'août 1782 à Sans-ſouci. Je ne crois pas devoir en diſſimuler le but. J'ai raconté les attentions grâcieuſes avec leſquelles il me fit venir. J'ai dit comment il entra dans la ſalle où je l'attendois. J'avançai pour le ſaluer, & il me dit en ſouriant: *Voilà donc Sans-ſouci ſanctifié.* Après quelques généralités qu'il abrégea, il entreprit de me convaincre de l'abſurdité & de la fauſſeté de la religion chrétienne. J'écoutai reſpectueuſement, je ne fis point d'objections qui auroient été inutiles, mais je ne donnai aucun acquieſcement. Qand j'aurois penſé comme le Roi, j'aurois regardé comme une lâcheté de lui en faire l'aveu dans cette occaſion; & il auroit peut-être porté le même

jugement. Quoiqu'il en ſoit, voyant que je demeurois dans mes idées, il me congédia grâcieuſement, & n'a pas discontinué depuis de me donner les témoignages de la même bienveillance, mais ſans me regarder comme un philoſophe.

Ses principes l'ont conduit à ſa fin, ſans aucune variation. Il a été préciſément dans le cas de ſa ſœur de Bareith, qui, lorsqu'elle apprenoit la mort de quelque incrédule, demandoit; *s'il avoit fait le plongeon?* c'eſt-à-dire, s'il s'étoit rétracté. Elle ne le fit point, & ſon auguſte frère ne l'a pas fait non plus. Je crois être le premier qui, dans un diſcours à l'académie, lui donnai le ſurnom de l'UNIQUE, qui a été tant de fois répété; & c'eſt en effet le ſeul qui lui convienne.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES
ARTICLES.

Avant-propos, ... p. V.

Lettres de Fréderic II, alors Prince royal — 3.

M. Antoine Achard . . . . — 25.

M. Iſaac de Beauſobre . . . — 33.

Erneſt Chriſtophle, Comte de Mantcuffel — 39.

M. Charles Etienne Jordan . . — 45.

M. Mathurin Veyſſière, de la Croze . — 57.

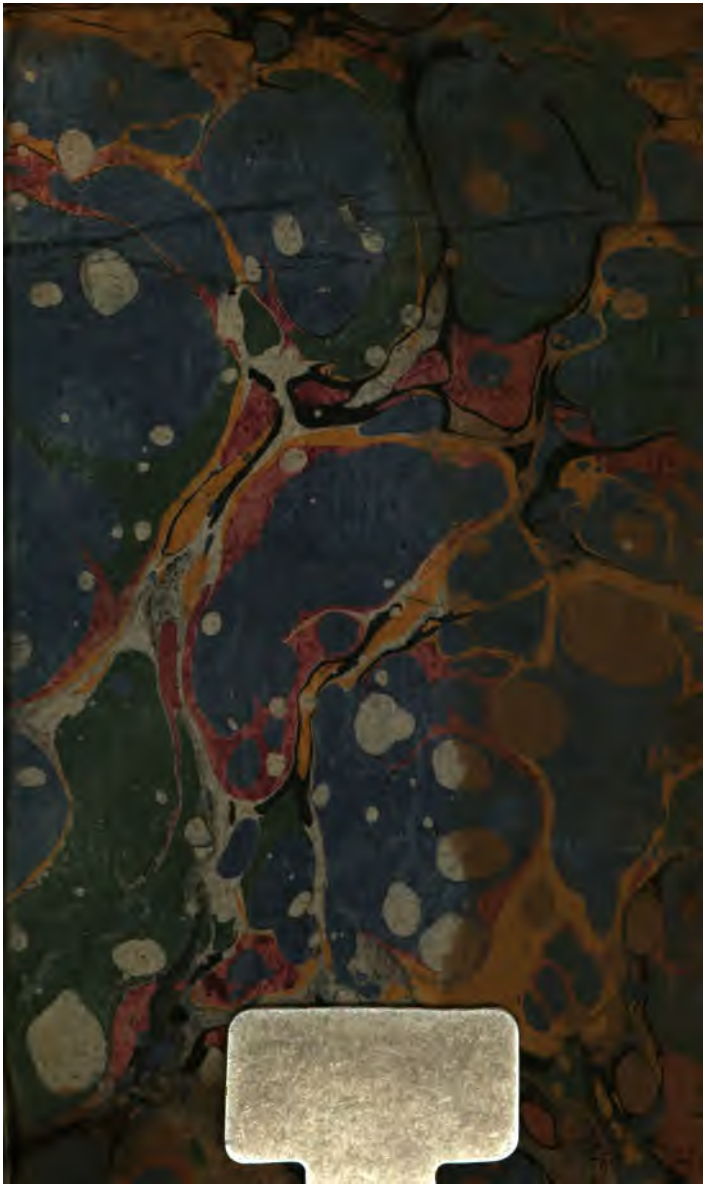
M. Philippe Forneret . . . — 70.

Fréderic Guillaume I, Roi de Pruſſe . — 78.

Fréderic II, Roi de Pruſſe . . — 105.

M. Pierre Louis Moreau de Maupertuis — 172.

*

M. de Voltaire - - - - - - p. 227.
Portrait de Mr. de Voltaire - - — 327.
S. A. S. Léopold Maximilien, Duc de Brunswick - Wolfenbuttel - - — 341.
Obſervations &c. - - - - - — 353.

81[illegible]508